LA VILLAE
TH.GASC.

Chapitre 1 : André, l'enfance.

Marseille, quartier du Panier, été 1972

André avait dix ans et il reconnaissait déjà le bruit des pas de son père dans l'escalier. Ce n'était pas vraiment le rythme, mais plutôt le poids des pas. Quand les marches grinçaient doucement et régulièrement, c'était signe qu'il avait bu, mais pas trop. Il rentrait alors, râlait un peu, puis allait se coucher. Mais quand les marches grinçaient fort, par à-coups, avec des pauses, il valait mieux rester discret. André jetait un coup d'œil à sa mère, affairée dans la petite cuisine, et elle lui répondait d'un doigt sur les lèvres. Pas un mot.

Ce soir-là, les marches grinçaient très fort.

Paul Michaud était entré dans l'appartement en poussant la porte de l'épaule, incapable de tourner la poignée convenablement. Il titubait, le visage rouge, les yeux troubles. André connaissait bien cette expression-là. Sa mère s'était vite essuyé les mains sur son tablier et lui avait dit doucement que le dîner était presque prêt, qu'il pouvait s'asseoir. Son père ne l'avait pas écoutée, il avait traversé le salon, fouillé dans le buffet à la recherche d'une bouteille.

André était resté figé sur sa chaise, ses devoirs éparpillés sur la table en formica. Il faisait comme s'il ne voyait rien mais observait tout du coin de l'œil. Son père avait trouvé une bouteille de pastis à moitié vide, s'était servi un verre sans eau, puis l'avait avalé d'un trait avant de s'en verser un autre. Sa mère continuait à remuer la sauce en silence. Soudain, son père s'était retourné et avait demandé d'une voix pâteuse où était passé l'argent du loyer. Sa mère avait répondu calmement qu'elle l'avait payé ce matin-là, comme d'habitude. Il avait fait non de la tête, disait que c'était des bêtises, qu'il restait toujours un peu d'argent normalement. Elle devait forcément le cacher quelque part.

André avait senti son ventre se nouer. Il pressentait la catastrophe. À chaque fois que son père parlait d'argent, ça finissait mal. Sa mère s'était retournée, avait essayé de rester digne, avait expliqué que le loyer avait augmenté, qu'elle n'avait rien caché, que tout servait pour la maison. Le père avait fait deux pas vers elle, criant qu'elle mentait, qu'elle le prenait pour un idiot.

Il avait levé la main, comme s'il allait la gifler, puis s'était ravisé, cette fois. Il avait juste pointé un doigt vers elle, continuant à crier. Elle avait baissé la tête, les mains crispées sur le tablier. André serrait

les poings sous la table, sans bouger. Il savait que s'agiter ne ferait qu'empirer les choses. Le père avait continué, lançant des insultes et des reproches, puis il avait abandonné et était reparti vers le salon en claquant les portes.

La télé s'était mise à hurler. Sa mère était restée debout, figée devant la cuisinière, longtemps. Puis elle avait éteint le gaz, avait essuyé une larme du revers de la main, et était venue s'asseoir à côté d'André. Elle lui avait posé la main sur l'épaule et avait murmuré que tout allait bien, qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que papa était juste fatigué. André avait hoché la tête sans y croire. Il savait bien que son père n'était pas simplement fatigué. Son père était alcoolique, imprévisible, et il leur faisait peur. Mais sa mère s'entêtait à trouver des excuses et à minimiser la situation.

Ce soir-là, ils n'avaient pas dîné. André était allé se coucher le ventre vide, la télé hurlant dans le salon et son père ronflant, ivre, sur le canapé. Il se demandait combien de temps ça durerait encore. Jusqu'à quand ils vivraient comme ça.

Deux ans plus tôt, avant que tout ne devienne compliqué, il y avait eu d'autres moments. Des moments où sa mère souriait encore, où son père buvait moins, où l'appartement sentait la cuisine et non l'alcool. André se souvenait d'un dimanche de printemps où sa mère l'avait emmené se promener au Vieux-Port, pendant que son père était parti pêcher avec ses copains. Ils avaient acheté des panisses à un vendeur ambulant, s'étaient assis sur un banc face à la mer et avaient regardé passer les bateaux.

Le soleil frappait fort ce jour-là, et sa mère, avec sa robe à fleurs, semblait presque jeune. Elle lui avait caressé les cheveux, l'avait embrassé sur sa petite tache brune sur son front, marque d'une fée, disait-elle souvent en plaisantant et lui avait dit qu'il était un bon garçon, qu'il était intelligent, qu'il pouvait devenir quelqu'un de bien s'il travaillait à l'école. Qu'il ne devait pas finir comme son père. Qu'il méritait mieux. Sa mère l'avait embrassé sur le front, en souriant. Ensuite, ils étaient rentrés à la maison. Le moment s'était refermé sur lui, comme ces coquillages qu'on ramasse à la plage et qui gardent le bruit de la mer à l'intérieur.

L'été 1972, la chaleur ne baissait pas. Sa mère se plaignait sans arrêt d'avoir mal à la tête, d'être fatiguée, d'avoir mal au ventre. Elle continuait à gérer la maison, à préparer les repas, mais André voyait bien qu'elle était de plus en plus faible. Son père, lui, ne remarquait rien. Ou alors il faisait semblant. Il rentrait toujours ivre, continuait de

crier pour tout et n'importe quoi.

En septembre, un matin, sa mère ne s'était pas réveillée. André avait frappé à sa porte plusieurs fois, puis était entré. Il l'avait trouvée inconsciente, le visage pâle, le souffle court. Il avait couru chercher la voisine, qui avait appelé une ambulance. Les ambulanciers étaient arrivés rapidement, ils avaient emmené sa mère sur un brancard. André avait voulu monter avec elle, mais ils avaient refusé. Il devait attendre son père. À l'hôpital, quelques heures plus tard, un médecin leur avait parlé. Des mots compliqués : cancer, métastases, stade avancé. André n'avait pas tout compris, mais il avait saisi l'essentiel. Sa mère était très malade. Elle allait rester à l'hôpital pour des traitements.

Pendant deux mois, André était allé la voir tous les jours après l'école. Il prenait le bus jusqu'à la Timone, montait au troisième étage, s'asseyait sur une chaise en plastique près de son lit. Elle dormait presque tout le temps à cause des médicaments. Quand elle se réveillait, elle lui parlait doucement, demandait comment s'était passée sa journée, si son père s'occupait de lui. André mentait, disait que tout allait bien, même si en réalité, son père n'était jamais là. Il venait rarement voir sa femme à l'hôpital, prétextant que les hôpitaux le rendaient malade. En fait, il passait ses journées au bar, à se noyer dans le pastis.

Un après-midi de novembre, André était arrivé à l'hôpital pour sa visite. L'infirmière l'avait arrêté dans le couloir, avant qu'il n'entre. Elle s'était accroupie, lui avait dit à voix basse que sa maman était partie dans la nuit, qu'elle n'avait pas souffert, qu'elle était en paix. André était resté debout dans ce couloir qui sentait le désinfectant, incapable de bouger, incapable de pleurer. Il avait seulement hoché la tête. L'infirmière lui avait demandé s'il voulait la voir une dernière fois. Il avait refusé. Il ne voulait pas garder cette image-là. Il préférait se souvenir du dimanche au Vieux-Port, de la robe à fleurs

Il était rentré à pied, avait marché deux heures dans Marseille sans vraiment savoir où il allait. En arrivant à l'appartement, son père était déjà au courant, l'hôpital avait appelé. Il était assis sur le canapé, la bouteille à moitié vide, les yeux perdus sur le mur. André était allé dans sa chambre, s'était allongé sur le lit, les yeux fixés au plafond. Il n'avait pas pleuré. Pas ce jour-là. Pas le lendemain à l'enterrement, où il n'y avait presque personne. Il gardait tout en lui, bien caché quelque part dans sa poitrine. Un coin fermé à clé, qu'il n'ouvrit plus jamais, pas vraiment.

Après la mort de sa mère, tout empira. Son père buvait du matin au soir, ne travaillait plus, dépensait ses allocations au bar. L'appartement ? Un vrai taudis. Plus personne ne faisait le ménage, plus personne ne cuisinait. André se débrouillait, mangeait ce qu'il trouvait, séchait de plus en plus l'école. Il avait honte d'y aller sale et mal habillé. Les voisins voyaient bien la situation, mais personne ne réagissait. Parfois, une vieille du troisième lui donnait des restes, juste comme ça. Le concierge lui glissait quelques pièces : "Va t'acheter un sandwich." Mais personne ne prévenait les services sociaux, personne ne disait qu'un gamin de dix ans vivait presque seul avec un père qui ne s'en occupait plus.

André comprit très vite comment survivre dans la rue. Le Panier était un vrai labyrinthe, plein de ruelles et de bandes de gamins. Il rejoignit celle de Samir, un Algérien de treize ans, débrouillard, qui avait déjà tout un système pour gagner de l'argent. Ils commencèrent petit : quelques vols à l'étalage. Des bonbons, des sodas, des cigarettes à revendre. Samir lui apprenait les astuces : repérer les vigiles, cacher la marchandise, partir sans se faire attraper. André s'y fit vite. Il était malin et il avait faim, tout simplement.

Ensuite, ce fut les scooters volés, les caves cambriolées, les arnaques aux touristes sur le Vieux-Port. Pas de gros coups, juste de quoi tenir. André cachait son argent dans une boîte en fer sous son lit. Son père n'en voyait jamais la couleur. Sinon, il aurait tout pris pour boire. À quatorze ans, André passait plus de temps dehors qu'à la maison. Il dormait parfois chez Samir ou chez d'autres copains, surtout quand son père était trop saoul. Il traînait devant les bars, tapait dans des bidons vides comme s'ils étaient des ballons, fumait ses premières cigarettes en se prenant pour un adulte. L'école ? Oubliée. Il n'y allait plus et personne ne s'en souciait.

Son père, lui, touchait le fond. Il passait ses journées au café, ne rentrait que pour dormir, oubliait même qu'il avait un fils. À la maison, ils ne se parlaient plus vraiment. Ils se croisaient, deux fantômes dans le même appartement, sans se voir. Sa première arrestation eut lieu en mars 1978. Il avait seize ans, venait de voler un blouson en cuir dans un magasin du centre. Pas de chance, le vigile le repéra, le poursuivit jusque dans la rue, et un policier le plaqua au sol. Garde à vue, empreintes, interrogatoire.

Il se retrouva dans une salle grise, face à un policier épuisé qui lui demanda où étaient ses parents. André expliqua : mère morte, père alcoolique qui ne s'en occupait pas. Le policier soupira, dit qu'ils allaient quand même convoquer le père.

Puis il sortit le dossier d'André : pas bien épais, mais déjà quelques lignes. Vol à l'étalage à douze ans. Bagarre à treize. Recel à quatorze. Le policier lui dit qu'il était encore jeune, qu'il avait le temps de changer. Mais que s'il continuait, il finirait mal. André ne répondit rien. Il savait déjà comment ça finirait. C'était écrit. Les gamins comme lui ne s'en sortaient jamais. Prison, la tombe, ou alors des petits boulots pourris jusqu'à la fin.

Son père vint le chercher au commissariat. Il titubait, sentait l'alcool, ne dit pas un mot sur le trajet. Même pas un reproche. Rien. Il s'en fichait. André aurait préféré qu'il crie, au moins il aurait eu l'impression que ça comptait encore un peu. Le juge des enfants lui avait donnéun rappel à la loi, sursis. Une dernière chance, soi-disant. André promit de faire attention, mais tout le monde savait que ce n'était que des paroles. Deux mois plus tard, rebelote. Arrêté pour outrage après avoir insulté un policier qui l'avait contrôlé sans raison. Nouvelle convocation, encore un rappel à la loi.

Entre seize et vingt-deux ans, André n'était jamais vraiment tombé d'un coup. Il avait juste continué à glisser, petit à petit, comme si tout était déjà décidé à l'avance. Pour s'en sortir, il enchaînait les petits boulots au noir, des combines pas terribles. Parfois il chargeait des camions au port, d'autres fois il déchargeait des containers, il faisait le guet pour des dealers ou revendait des objets volés. Rien de glorieux, juste de quoi tenir, à peine.

Son père, lui, était parti en 1980. On n'avait jamais eu plus de nouvelles, il voulait aller dans le Sud, est-ce que le sud avait bien voulu de lui, mystère. Rien du tout. Il avait ressenti un drôle de vide, comme si on lui enlevait quelque chose qui n'existait déjà plus. Il avait gardé l'appartement, faute de mieux, les chèques de l'aide continuaient à arriver. Au moins, il avait un toit au-dessus de la tête.

Les conneries, il les enchaînait sans trop réfléchir. Recel en 81, conduite sans permis en 82, bagarre en 83. Son casier se rallongeait, les juges commençaient à perdre patience. À chaque fois, il promettait de se calmer, mais il recommençait. Il ne savait pas faire autrement. Cette vie, c'était la sienne, la seule qu'il connaissait.

Autour de lui, c'était la même ambiance. Des gars comme lui, paumés, qui traînaient dans les mêmes bars qui sentaient le renfermé, qui vivaient au jour le jour sans rêve ni projet. Parfois, ils parlaient de faire un gros coup, braquer une supérette, partir avec la caisse. Mais au fond, personne n'y croyait vraiment. C'étaient juste des paroles, des rêves pour ceux qui n'en avaient plus.

André repensait à ce que sa mère lui avait dit : qu'il pouvait devenir quelqu'un de bien. Mais il savait que c'était fini. Il avait loupé toutes les sorties, pris tous les mauvais chemins. Ce qu'il était, il le resterait. Point.

Marseille, mars 1984

André avait vingt-deux ans, et franchement, il en avait marre de cette vie pourrie. Ça ne menait à rien. Depuis des semaines, il traînait sans un sou, dormait parfois dans des squats, mangeait ce qu'il trouvait. Puis il avait rencontré une fille dans un bar, une étudiante d'Aix-en-Provence. Elle lui avait donné son numéro, il suffisait juste de l'appeler. Ce qu'il avait fait, depuis une cabine, en inventant un boulot, un appart, en brodant un peu sur sa vie. Elle avait dit ok, viens à Aix.

Problème : pas de voiture, pas d'argent pour le train. Il avait bien demandé autour de lui, mais personne n'avait voulu lui prêter une bagnole. Alors il s'était débrouillé. Comme d'habitude. Il avait repéré une vieille Peugeot 305 rue de la République, pas toute neuve mais encore bonne pour la route. Il avait attendu que la nuit tombe, il avait forcé la portière avec un vieux cintre, bidouillé les fils sous le volant, et la voiture avait démarré. Franchement, c'était stupide. Encore une bêtise qui, comme d'habitude, ne lui apportait que des galères. Mais il l'avait fait quand même. Tout ça juste pour voir cette fille, pour ne plus avoir l'impression d'être un loser incapable d'inviter quelqu'un normalement.

Les flics l'avaient repéré en dix minutes à peine. Sirènes, gyrophares, panique totale. Au lieu de s'arrêter, d'assumer, il avait appuyé à fond sur l'accélérateur. La course avait duré vingt minutes dans les rues de Marseille, jusqu'à ce qu'il s'écrase dans la voiture de police, à l'angle de la Canebière. Le choc avait été violent. Un flic avait atterri sur le capot, puis roulé sur la chaussée. André avait continué, le cœur sur le point d'exploser, jusqu'à ce que la voiture soit bloquée dans une ruelle.

Il avait couru, encore et encore, pendant une heure, avant qu'ils ne le retrouvent, caché derrière des poubelles. Vidé, terrifié par ce qu'il venait de faire. Le policier était à l'hôpital, entre la vie et la mort. André, lui, était en garde à vue, face à une accusation qui pouvait lui coûter sept ans de prison. Tout ça pour quoi ? Pour voir une fille qu'il ne reverrait jamais. Pour une énorme bêtise, à l'image de sa vie entière. Une suite de mauvais choix qui l'avaient mené exactement là où on lui avait toujours dit qu'il finirait.

Dans la cellule, il pensait à sa mère, à cette promesse jamais tenue de devenir quelqu'un de bien. Il repensait à ses vingt-deux ans de galères qui, franchement, pourraient bien se terminer dans cette cellule qui puait la pisse. Il n'était qu'un gamin perdu, vidé.

Chapitre 2 : Victoire, l'enfance.

Paris, appartement du 16ème arrondissement, automne 1966

Victoire avait huit ans et elle détestait les dîners du jeudi. Sa mère la mettait systématiquement dans une robe « Bonpoint » bleu marine, col blanc, queue de cheval bien serrée, sa mèche blanche teinte de la même couleur que ses cheveux, il ne fallait surtout pas se faire remarquer, surtout pour une bizarrerie génétique inexpliquée. Et bien sûr, elle lui répétait pour la dixième fois de ne pas ouvrir la bouche à table, sauf si on lui parlait. À huit heures pile, les invités arrivaient, son père ouvrait la porte avec son sourire d'ambassadeur, et Victoire devait rester droite sur sa chaise, en espérant qu'on la laisse filer dans sa chambre.

Ce soir-là, il y avait un ministre et sa femme, qui sentait trop le parfum. Des gens importants, comme l'avait dit sa mère en inspectant la table dans les moindres détails. Argenterie impeccable, verres de cristal parfaitement alignés, bouquet de fleurs blanches au centre. Tout était parfait, comme toujours dans cet appartement où chaque chose avait sa place et où rien ne dépassait jamais.

Victoire était coincée entre sa mère et sa petite sœur Constance, cinq ans, qui la regardait avec des yeux admiratifs. Constance, elle, était toujours sage, souriait quand il fallait, mangeait sans bruit. Victoire essayait de faire pareil, mais elle s'ennuyait tellement qu'elle rêvait de crier ou de jeter son verre, juste pour voir la tête des adultes. Les grandes personnes parlaient politique, ambassades, réceptions. Victoire ne comprenait pas la moitié des mots, mais le ton, elle le percevait. Tout était mesuré, poli, chaque phrase bien placée, comme si tout le monde marchait sur des œufs. Personne ne riait vraiment, personne ne s'énervait, personne ne parlait fort.

Son père, Édouard de Montclair, régnait sur la table avec son élégance habituelle. Grand, mince, cheveux gris impeccables, costume trois pièces, même à la maison. Il racontait une histoire diplomatique, tout le monde opinait de la tête. Sa mère, Constance née Sarrazin, souriait poliment en jouant avec son verre de vin blanc. Elle avait déjà sifflé deux coupes de champagne avant même qu'on passe à table. Victoire l'avait bien remarquée, mais tout le monde faisait comme si de rien n'était.

Puis, au moment du plat principal, la femme du ministre s'était tournée vers Victoire, un sourire un peu crispé, et lui avait demandé

ce qu'elle voulait faire plus tard. Victoire, honnête, avait simplement répondu qu'elle n'en savait rien. L'autre avait éclaté de rire, genre "c'est normal à ton âge, tu as le temps." Ensuite, elle s'était adressée à la mère de Victoire, comme si Victoire n'existait plus, pour lui expliquer à quel point c'était important d'éduquer les filles, parce qu'elles représentaient soi-disant l'avenir.

La mère de Victoire avait hoché la tête, évidemment, en expliquant que Victoire faisait du piano, de l'équitation, de l'anglais, et qu'elle était douée dans tout ce qu'elle essayait. Victoire, elle, sentait ses joues chauffer. Elle avait l'impression d'être une plante verte posée là pour décorer, un trophée de bonne éducation à montrer aux invités.

Le dîner avait traîné, interminable. Deux heures de plus à sourire poliment, à rester droite, les mains bien posées sur les genoux, à répondre seulement quand on lui parlait. Constance, assise à côté d'elle, jouait le même rôle, petite poupée bien élevée. Vers dix heures, leur mère leur avait fait signe : elles pouvaient partir. Victoire s'était levée, avait dit bonsoir à tout le monde, petite révérence bien comme il faut, et avait quitté la pièce en tenant la main de sa sœur.

Dans sa grande chambre bien rangée, Victoire avait enfilé son pyjama, balancé la robe qu'elle détestait sur une chaise, puis elle s'était installée devant la fenêtre. Au loin, Paris brillait. Là-bas, il y avait sûrement des gens qui vivaient différemment, qui riaient sans se cacher, qui disaient ce qu'ils pensaient. Elle se demandait ce que ça faisait, d'être quelqu'un d'autre. D'être normale.

Constance était arrivée en pyjama elle aussi, s'était glissée contre Victoire sur le lit et avait chuchoté qu'elle s'était bien tenue ce soir. Victoire lui avait caressé les cheveux et lui avait dit que oui, elle avait été parfaite, comme toujours. Constance avait souri puis était repartie dans sa chambre. Victoire s'était retrouvée seule, allongée dans le noir, à écouter les voix étouffées des adultes qui parlaient encore dans le salon. Elle pensait à tout le temps qu'il lui restait à tenir. Dix ans encore, avant d'être majeure, avant de peut-être pouvoir s'échapper de cette cage dorée, ce musée où tout était beau, froid, figé.

Victoire n'avait jamais connu autre chose que cet appartement du seizième. Deux cent cinquante mètres carrés au troisième, parquet en chêne, moulures, cheminées en marbre, vue sur les jardins du Trocadéro. La famille Montclair y vivait depuis trois générations, avec des meubles anciens transmis de parents à enfants. Sa chambre à elle, trente mètres carrés, lit à baldaquin, bureau Louis XVI, bibliothèque pleine de classiques, armoire bourrée de robes qu'elle n'avait jamais

choisies. Tout était assorti, parfait, presque trop. Une chambre de magazine, mais sans personne pour vraiment y vivre.

Ses journées défilaient entre l'école privée Sainte-Marie, repaire des filles de bonne famille, et les activités que sa mère lui imposait. Piano le lundi et le jeudi avec Madame Desroches, vieille peau sévère qui tapait sur les doigts dès qu'elle se trompait. Équitation le mercredi au club du Bois de Boulogne. Anglais le samedi matin avec Miss Cooper, une Anglaise stricte qui ne laissait rien passer sur l'accent.

Victoire s'en sortait bien, parce qu'elle était sérieuse et intelligente. Mais il n'y avait rien là-dedans qui la faisait vibrer. Le piano l'ennuyait. L'équitation la terrorisait, même si elle ne le montrait pas. L'anglais, c'était la seule chose qu'elle appréciait un peu. Au moins, ça lui avait permis de découvrir un autre univers. À l'école, elle avait des copines, enfin, c'est comme ça qu'on disait. C'étaient des filles comme elle, avec qui elle passait les récrés, bavardait de tout et de rien, partageait des secrets qui n'en étaient pas vraiment. Pourtant, elle ne s'était jamais sentie vraiment proche d'aucune d'elles. Il y avait toujours une petite distance, cette impression de faire semblant, de porter un masque qui n'était pas le sien.

La seule avec qui elle pouvait vraiment être elle-même, c'était Constance. Sa petite sœur la suivait partout, l'admirait, voulait toujours faire comme elle. Victoire la protégeait, jouait avec elle, inventait des histoires à lui raconter le soir pour qu'elle s'endorme. C'était la seule vraie chaleur dans cet appartement froid, même si le chauffage marchait très bien.

Paris, appartement dans le 16e, été 1970.

Victoire avait douze ans quand elle avait compris que sa mère était alcoolique. Au début, ce n'était pas évident. Constance de Montclair était toujours parfaite, maquillée, coiffée, souriante devant tout le monde. Mais Victoire avait fini par remarquer les petits détails qui ne trompent pas. Le verre de champagne déjà posé sur la table à dix heures, soi-disant pour accompagner le petit-déjeuner. La bouteille de blanc ouverte à midi, quand elle mangeait toute seule. Les verres de sherry dans l'après-midi. Et le soir, au dîner, sa façon de remplir son verre à peine fini, son regard qui se perdait à la fin du repas.

Un matin d'été, Victoire était descendue plus tôt que d'habitude à la cuisine. Sa mère était déjà là, seule à table, encore en peignoir, un verre de champagne à la main. Elle regardait par la fenêtre, l'air absent. Victoire s'était arrêtée sur le pas de la porte, hésitant à

repartir. Sa mère l'avait vue et lui avait souri, un sourire un peu triste, un peu fatigué. Elle lui avait dit de venir s'asseoir, qu'elles prendraient le petit-déjeuner ensemble. Victoire s'était assise, les yeux fixés sur le verre de champagne, sans rien dire. Sa mère avait remarqué son regard et avait laissé échapper un petit rire sans joie. Elle avait expliqué que c'était juste pour se réveiller, que le champagne au petit-déjeuner, c'était la tradition dans les grandes familles. Puis, plus bas, elle avait ajouté que ce serait leur secret, qu'il ne fallait rien dire, ni à papa, ni à Constance. Victoire avait hoché la tête, comprenant qu'elle venait de devenir complice de quelque chose qu'elle ne comprenait pas encore vraiment.

À partir de ce matin-là, elle avait regardé sa mère autrement. Elle voyait la tristesse cachée derrière son sourire, la solitude derrière son élégance, le vide sous la perfection. Sa mère aussi jouait un rôle : la femme d'ambassadeur parfaite, la mère irréprochable, la femme du monde. Mais derrière tout ce beau vernis, il n'y avait eu qu'une femme malheureuse, qui s'était noyée petit à petit dans l'alcool pour supporter une vie qui ne lui ressemblait pas. Victoire l'avait compris ce jour-là : l'argent et le statut social, ça ne protégeait de rien. Sa famille, si parfaite en apparence, était aussi bancale que les autres, juste mieux cachée derrière les codes et les conventions.

À seize ans, en 1974, Victoire avait commencé à se rebeller. Pas vraiment par des grands gestes, pas au début. Juste des petites provocations, pour tester les limites. Elle rentrait plus tard que prévu, elle mettait des fringues qui faisaient lever les sourcils à sa mère. Elle écoutait du rock à fond dans sa chambre, au lieu des éternels concertos classiques qui passaient en boucle à la maison. Et elle avait arrêté de teindre sa mèche blanche, au grand dam de sa famille qui prenait ça pour une excentricité, alors que cela faisait partie d'elle.

Au début, ses parents ne disaient rien. Ils pensaient que ça passerait, juste une crise d'ado comme les autres. Mais Victoire, elle, ne lâchait rien. Elle avait découvert le punk et la new wave grâce à une fille du lycée qui lui avait prêté quelques vinyles. The Clash, Sex Pistols, Siouxsie and the Banshees. Ce bruit, cette colère dans la musique, ça résonnait en elle, comme un cri qu'elle rêvait de pousser depuis toujours sans jamais y arriver.

Elle s'était mise à s'habiller autrement. Elle s'était fait faire quelques percings. Elle trouvait ses fringues dans les friperies du Marais, au lieu de porter les robes bien sages que sa mère achetait chez Bonpoint. Un vieux perfecto en cuir déniché aux Puces, des Doc Martens, des jeans troués. Elle attachait ses cheveux avec des épingles à nourrice, se

mettait du noir autour des yeux et ne teignait plus sa mèche blanche. Un soir, sa mère avait craqué. Victoire était descendue dîner habillée comme ça, et sa mère lui avait lancé d'une voix glaciale si elle se rendait compte de l'image qu'elle donnait, si elle voulait vraiment faire honte à la famille, et qu'elle teigne cette foutue mèche. Victoire avait juste répondu qu'elle s'en fichait, qu'elle voulait juste être elle-même, pour une fois.

Son père était intervenu, toujours avec cette voix calme et autoritaire qu'il utilisait pendant ses négociations diplomatiques. Il avait dit à Victoire qu'elle avait des responsabilités, qu'en tant que Montclair, elle représentait un nom, un héritage. Qu'elle pouvait avoir ses goûts, ses opinions, mais qu'il fallait les exprimer avec dignité et discrétion et éventuellement cacher ce défaut qu'elle arborait sur son front. Victoire avait senti la rage monter. Cette rage qu'elle traînait depuis des années, qui bouillonnait sans jamais sortir. Elle avait balancé qu'elle en avait marre de toujours devoir représenter quelque chose, qu'elle voulait simplement vivre sa vie. Leur nom, leur héritage, elle s'en fichait. Et la mèche, ça devait être leur faute, non ? Elle avait leurs gènes, après tout ! Tout ça, c'était du vent. Juste une façade pour cacher le vide derrière.

Silence total. Son père l'avait regardée, avec un mélange de déception et de colère froide dans les yeux, une expression qu'elle ne lui connaissait pas. Il lui avait ordonné de monter dans sa chambre, qu'ils en reparleraient plus tard. Victoire était partie en claquant la porte. Dans sa chambre, elle avait pleuré. Pas de tristesse, mais de rage et de frustration. Constance était venue lui parler, avait essayé de la consoler en disant que les parents finiraient par comprendre. Mais Victoire savait très bien qu'ils ne comprendraient jamais. Ils ne la voyaient pas, elle, juste une extension d'eux-mêmes. Un projet à modeler selon leurs attentes.

Le lycée avait continué comme ça, dans cette tension permanente entre ce qu'on attendait d'elle et ce qu'elle voulait devenir. Elle travaillait bien à l'école, parce qu'elle était douée, et aussi parce que c'était sa seule porte de sortie. Les bonnes notes lui permettaient de négocier quelques libertés, des sorties, un peu d'autonomie.

À dix-sept ans, elle avait eu son bac avec mention très bien. Ses parents avaient organisé une grande réception, invité tout le monde, la famille, les amis influents. Victoire avait joué le jeu ce soir-là : une robe correcte, un sourire de façade, des félicitations polies. Mais dans sa tête, elle comptait déjà les mois avant sa majorité, avant de pouvoir enfin partir à l'université. À dix-huit ans, elle était entrée à Sciences

Po, comme le voulait la tradition familiale. Son père, son grand-père, tous étaient passés par là. C'était la voie toute tracée pour les Montclair, la diplomatie ou la haute fonction publique. Victoire avait accepté, parce qu'au fond, ça lui avait enfin donné une vraie raison de quitter l'appartement familial et de tenter la colocation avec d'autres étudiants.

Les débuts à Sciences Po l'avaient franchement emballée. C'était un vrai souffle de liberté, même si, honnêtement, ce n'était pas non plus la grande révolution. Elle sortait quand elle en avait envie, voyait qui elle voulait, s'habillait comme bon lui semblait. Son look punk-new wave, sa mèche, détonnaient complètement au milieu des polos Lacoste et des mocassins Church's. Certains la regardaient de travers, d'autres trouvaient qu'elle avait du style. Franchement, elle s'en moquait pas mal.

En cours, elle s'en sortait bien. Elle participait à fond aux débats, rendait des dissertations que les profs remarquaient tout de suite. Elle savait analyser les situations compliquées, saisir les enjeux politiques ou sociaux sans problème. Mais au fond, tout ça restait très intellectuel. Elle n'avait pas vraiment de passion, juste des facilités.

Ses parents affichaient leur fierté, mais restaient à distance. Son père l'appelait une fois par mois, histoire de demander des nouvelles, de parler des cours, et surtout de lui rappeler de garder d'excellents résultats. Sa mère envoyait des chèques, toujours accompagnés de petits mots bien polis. Ils ne se voyaient que pour les grandes occasions, à Noël, aux anniversaires ; là, Victoire jouait la fille parfaite pendant quelques heures avant de repartir, soulagée.

Constance, elle, restait l'exemple à suivre. Même parcours, mêmes écoles privées, mêmes cours d'arts. À vingt ans, elle était à HEC, déjà en train de parler de reprendre l'entreprise du futur mari. Elle suivait le chemin tracé, sans broncher, sans jamais rien remettre en question. Victoire l'aimait bien, mais elle ne la comprenait pas. Comment pouvait-on accepter un scénario pareil sans étouffer ? Quand Victoire lui posait la question, Constance haussait juste les épaules : elle disait qu'elle était heureuse, qu'elle aimait sa vie, qu'elle ne voyait pas pourquoi il fallait se battre contre tout ça.

Victoire avait obtenu son diplôme de Sciences Po à vingt-deux ans, avec mention et félicitations du jury. Ses parents étaient venus à la cérémonie, avaient posé pour les photos, l'avaient félicitée avec cette fierté un peu froide qui leur ressemblait tant. Son père lui avait même trouvé un stage à l'ambassade de France à Bruxelles, là où il

travaillait. Victoire avait refusé, poliment mais fermement. Elle ne voulait pas d'un coup de pouce de la famille.

Elle avait envoyé des candidatures à plusieurs galeries d'art à Paris, et c'était la galerie Marteau, rue de Seine, qui lui avait répondu. Un poste mal payé, mais elle l'avait décroché toute seule. Elle s'occupait des vernissages, des relations avec les artistes, écrivait les communiqués de presse. Elle aimait vraiment ça, parce que cette fois, c'était elle qui décidait.

Ça n'avait rien à voir avec le monde où elle avait grandi. Là, c'était des artistes fauchés entassés dans des ateliers minuscules, des collectionneurs un peu cinglés, des critiques d'art qui se prenaient au sérieux. Victoire se sentait bien plus à l'aise parmi eux que dans les dîners guindés de ses parents. Au moins, les gens avaient de vraies passions, des idées à défendre, même si parfois ça partait un peu loin.

Elle avait trouvé un studio dans le dixième, trente mètres carrés sous les toits, avec vue sur les cheminées de Paris. Ce n'était pas aussi grand que sa chambre d'enfance, mais c'était chez elle. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait, inviter qui elle voulait, rentrer à n'importe quelle heure. Pour la première fois, elle goûtait à la vraie liberté.

Pendant deux ans, elle avait vécu la vie qu'elle voulait. Un boulot intéressant, même s'il était mal payé, son propre appart, des amis dans l'art et la culture. Elle sortait tout le temps : vernissages, concerts, soirées. Elle couchait avec qui elle voulait, sans jamais vraiment s'attacher. Elle fumait, buvait raisonnablement, vivait au jour le jour. Ses parents n'approuvaient pas, mais ils ne disaient plus rien. Victoire était adulte, indépendante. Elle les voyait de moins en moins, seulement pour les grandes occasions. Elle appelait Constance de temps en temps, mais elles s'éloignaient, chacune dans sa bulle.

Et puis en 1983, il y avait eu Philippe. Trente-deux ans, critique d'art au Monde, le visage anguleux, le regard perçant, chemise froissée, veste en velours côtelé. Ils s'étaient croisés à un vernissage, et tout de suite, ça avait collé. Il était brillant, cultivé, cynique, exactement le genre qui lui plaisait. Ils avaient parlé des heures de peinture, de bouquins, de politique. Il l'écoutait vraiment, s'intéressait à ses idées, la traitait en égale.

Ils avaient commencé une histoire passionnée, un peu chaotique. Philippe traînait dans un univers underground : artistes marginaux, musiciens punk, gens qui vivaient dans des squats et méprisaient le système. Victoire découvrait un monde encore plus libre,

complètement à l'opposé de ce qu'elle connaissait. Pour la première fois, elle se sentait vivante, libérée de son étiquette bourgeoise.

C'était avec Philippe qu'elle avait tiré sur son premier joint pendant une soirée chez un peintre. C'était avec lui qu'elle avait sniffé sa première ligne de coke dans les toilettes d'une boîte du Marais. Au début, c'était juste pour essayer, pour s'intégrer, pour s'amuser. La coke la rendait bavarde, sûre d'elle, sans filtre. Elle adorait cette sensation de puissance, l'impression que tout était possible. Philippe en prenait de plus en plus et elle suivait, parce qu'elle était amoureuse, et qu'on fait des bêtises quand on aime. À ce moment-là, rien de grave : juste pour les fêtes, les week-ends. Elle gérait encore son boulot, sa vie, ses amis.

En décembre 1983, Philippe était parti. Un matin, elle s'était réveillée seule. Sur la table, un mot : il était désolé, il ne pouvait pas continuer, ils étaient trop différents, ils venaient de mondes opposés. Il disait qu'il avait besoin de quelqu'un de plus vrai, pas une fille du seizième qui jouait à s'encanailler. Victoire avait relu ce mot dix fois, sans comprendre. Elle était restée trois jours enfermée chez elle, à espérer qu'il revienne. Il n'était jamais revenu. Elle avait essayé de l'appeler au journal, il n'était jamais là. Elle avait traîné devant chez lui, il ne rentrait plus, ou alors il passait par derrière.

La douleur avait été brutale. Pas forcément à cause de Philippe, mais parce que ça lui renvoyait tout en pleine figure. Elle avait beau fuir, changer de vie, elle restait prisonnière de ses origines. Elle ne serait jamais acceptée ailleurs ; son nom, son éducation, c'était comme un tatouage invisible. Elle avait arrêté d'aller travailler à la galerie. Elle restait enfermée, buvait, pleurait. Puis elle avait repris contact avec Marc, le dealer qu'elle avait rencontré grâce à Philippe. Elle s'était mise à acheter régulièrement. D'abord de la coke, pour tenir, pour oublier. Puis de l'ecstasy, pour les soirées où elle finissait par aller seule, juste pour ne pas tourner en rond chez elle.

Petit à petit, entre janvier et septembre 1984, elle avait sombré. Plus accro, plus paumée, plus seule. Jusqu'à cette nuit de septembre où les flics avaient défoncé la porte de son studio. Tout avait basculé, là, d'un seul coup. Dans la cellule du commissariat, Victoire regardait ses mains trembler. Son esprit repartait loin, vers la petite fille de huit ans en robe Bonpoint qui s'ennuyait pendant les dîners bourgeois. Elle repensait à tout ce chemin parcouru, toutes ces façons d'essayer de s'échapper de sa cage dorée. Au final, elle avait juste échangé une prison contre une autre.

Chapitre 3 : André, le choix.

Marseille, palais de justice, 14 mars 1984

André Michaud, vingt-deux ans, avait un nœud au ventre. Ce n'était pas à cause de l'alcool, il n'avait pas touché une goutte depuis trois jours, depuis qu'ils l'avaient enfermé dans cette cellule qui sentait le désinfectant et l'humidité. C'était de l'angoisse, pure et simple, qui montait maintenant qu'il se retrouvait là, assis dans le box des accusés, menotté, une chemise blanche trop grande sur le dos, qu'on lui avait prêtée juste pour l'audience. Les manches lui tombaient presque sur les doigts, il avait l'air d'un gamin dans les fringues de son père.

En face, le juge Morand, derrière son bureau en bois verni, le regardait par-dessus ses petites lunettes. Il avait une tête fatiguée, celle de quelqu'un qui avait passé sa vie à juger les autres. À sa droite, l'avocat commis d'office feuilletait sans conviction son dossier, bâillait de temps en temps, un type chauve dans un vieux costume marron qui avait tout vu. André n'était pas dupe : ça ne sentait pas bon pour lui.

À gauche, la procureure, une femme d'une quarantaine d'années, tailleur strict, chignon impeccable. Elle, c'était l'accusation, et clairement, la clémence ne faisait pas partie de ses plans. Derrière André, la salle était vide. Pas de famille. Sa mère était morte quand il avait huit ans. Son père, toujours saoul, avait disparu quelque part dans le Sud, il ne l'avait jamais vraiment connu. André traînait sa solitude depuis longtemps.

Le juge s'était raclé la gorge, avait remis ses lunettes, ouvert le dossier, puis avait lu d'une voix posée. André Paul Michaud, né le 12 avril 1962 à Marseille, vingt-deux ans, célibataire, sans profession. Il avait levé les yeux pour souligner qu'André avait déjà plusieurs condamnations : vol à l'étalage en 1978, outrage en 1980, recel en 1981, conduite sans permis en 1982. Une série d'erreurs, rien de glorieux, qui s'accumulait, qui jouait franchement contre lui.

André écoutait, silencieux, les mains serrées sous la table. Chaque mot lui résonnait dans la tête. Il aurait voulu dire que ce n'était pas vraiment sa faute, qu'il n'avait jamais eu de chance, que personne n'avait été là pour lui. Qu'il s'était débrouillé tout seul depuis qu'il avait quatorze ans. Mais il savait bien que ça ne changerait rien ici. Dans cette salle aux murs jaunis, tout le monde se fichait de son histoire.

Le juge avait continué, expliquant que ce jour-là, André était jugé pour vol de voiture, délit de fuite, mise en danger de la vie d'autrui, et coups et blessures involontaires sur un policier. Il insistait : les faits étaient graves. Le 11 mars, vers vingt-trois heures, André avait volé une Peugeot 305 garée rue de la République. La police l'avait poursuivi. Il avait essayé de fuir. Pendant la course, il y avait eu l'accident. Un carrefour, la Canebière et le Vieux-Port, la voiture de police complètement détruite. Le brigadier-chef Delorme avait été éjecté par la portière. Fracture du crâne, côtes cassées, un gros traumatisme. Deux jours à l'hôpital, à se demander s'il allait survivre, et finalement, il s'en était sorti.

André, la tête basse, revoyait tout dans sa tête. Le choc, le bruit, le policier projeté en l'air. Du sang partout sur le pare-brise. Lui, il conduisait encore, avec la panique, les mains qui tremblaient, le cœur qui battait trop fort. Il n'avait arrêté la voiture que quand elle s'était retrouvée coincée dans une ruelle du Panier. Après, il avait couru, couru, jusqu'à ne plus pouvoir respirer, jusqu'à ce qu'ils le retrouvent, caché derrière des poubelles, épuisé, complètement perdu.

Il n'avait pas voulu blesser qui que ce soit. Tout ça était parti d'une bêtise. Il avait juste voulu voler une voiture pour aller voir une fille à Aix. Une erreur stupide, mais grave, qui avait failli coûter la vie à quelqu'un et qui risquait maintenant de lui coûter sa liberté. Le juge le regardait droit dans les yeux, lui demandant s'il comprenait la gravité de ce qu'il avait fait. André avait relevé la tête, croisé ce regard sévère, mais pas méchant. Il avait répondu, la voix cassée, que oui, il savait, que c'était très grave.

Le juge avait hoché la tête calmement. Il avait expliqué qu'il fallait une peine à la hauteur de la faute. Il avait repris le dossier, sorti une feuille. Le procureur demandait sept ans. Sept ans ferme, avec le passé d'André, tout ce qu'il avait fait, ça ne pardonnait pas. En entendant ça, André avait eu le cœur serré. Sept ans. Il aurait presque trente ans à la sortie, sans diplôme, sans travail, avec un casier judiciaire. Comment reconstruire quelque chose après ça ? Il avait ouvert la bouche, mais aucun mot n'était sorti. Il était resté figé.

L'avocat commis d'office s'était levé, avait toussé pour s'éclaircir la voix. Il avait parlé de la jeunesse, de la grosse erreur, de la possibilité de changer. Sept ans, c'était lourd, trop lourd. Il demandait à la cour de croire, un peu, à une seconde chance. Le juge avait écouté, puis il avait répondu, la voix ferme. Oui, c'était grave, oui, il y avait un policier blessé, et la société devait être protégée. André sentait l'espoir disparaître. Mais soudain, le juge s'était penché, avait posé ses

lunettes, s'était frotté les yeux, comme fatigué de tout ce qu'il avait vu dans sa vie. Puis il avait prononcé un mot. « Légion. »

Il avait demandé à André s'il connaissait la Légion étrangère. André avait mis du temps à comprendre. Il avait dit qu'il en avait entendu parler, que c'était l'armée. Le juge avait esquissé un sourire, précisé que non, ce n'était pas n'importe quelle armée. La Légion, c'était un corps d'élite, ouvert à ceux qui avaient besoin de recommencer, à ceux qui avaient déjà fait des erreurs, qui cherchaient une issue.

La Légion offrait une chance, à condition d'accepter ses règles. Pas juste un peu : une discipline de fer, un entraînement dur, une obéissance totale. Parfois, des missions dangereuses. Mais en échange, on pouvait tout recommencer. On apprenait, on se reconstruisait, on devenait quelqu'un d'autre. Et puis, le passé s'effaçait. André ouvrit grand les yeux, étonné par ce que le juge venait de lui proposer. Il demanda, un peu perdu, si c'était vraiment possible. Le juge acquiesça, en expliquant que la loi le permettait dans certains cas. Au lieu de passer sept ans en prison, André pouvait signer pour dix ans à la Légion étrangère. Dix ans de service, et à la sortie, il aurait un métier, une formation, et surtout, un casier judiciaire vierge.

Mais tout de suite, le juge se redressa et mit les choses au clair. Il ne fallait pas se faire d'illusions. La Légion, c'était dur. Très dur, même. Certains n'y arrivaient pas, ils abandonnaient. D'autres tenaient bon et trouvaient là-bas quelque chose qui changeait leur vie. Le juge laissa planer le silence, puis ajouta qu'André partirait dès le lendemain pour Aubagne, là où se trouvait le centre de recrutement. Il passerait des tests. S'il réussissait, il commencerait l'instruction. Mais s'il abandonnait ou se faisait renvoyer, il retournerait directement devant le tribunal ; la peine l'attendait toujours.

André resta muet. Son cerveau tournait à plein régime, il essayait de digérer cette proposition incroyable. Il voyait la prison devant lui : sept ans à tourner en rond, à attendre que le temps passe, à voir son avenir s'effriter. Sinon… dix ans dans l'armée. Trois ans de plus, c'était vrai. Mais là, il pouvait apprendre, changer, devenir quelqu'un d'autre. Il pensa à son père, qui n'avait jamais su lui montrer la voie. Sa vie dans les quartiers de Marseille, les petits boulots, les mauvaises fréquentations. Cette voiture volée, ce policier blessé, quelle bêtise.

Il avait vingt-deux ans. Sa vie pouvait encore changer, à condition qu'on lui donne une vraie chance. Alors il se redressa, planta ses yeux dans ceux du juge. Sa voix était plus assurée : il accepta. Il s'engageait pour dix ans à la Légion étrangère et il irait jusqu'au bout. Le juge

l'observa longuement, cherchant à lire la sincérité sur son visage. Puis il hocha la tête et demanda au greffier de consigner qu'André Michaud renonçait au jugement et acceptait de s'engager volontairement pour dix ans dans la Légion étrangère, selon la loi.

Il referma le dossier et déclara qu'André était libre, d'une certaine façon. Un officier de recrutement viendrait le chercher pour l'emmener à Aubagne. Il précisa que cette chance ne se représenterait pas. Qu'André devait la saisir et prouver qu'il pouvait devenir l'homme qu'il avait en lui.

Un coup de marteau, l'audience était terminée.

Quelques heures plus tard, André se retrouva dans le couloir, sans les menottes. Il frotta ses poignets, rouges là où le métal les avait serrés. Il était un peu sonné, tout cela lui paraissait irréel. Il resta planté dans ce couloir qui sentait le désinfectant, la tête encore pleine de ce qui venait de se passer. Tout cela, franchement, ressemblait à un rêve étrange. Au bout du couloir, près de la grande porte vitrée, un homme attendait. Un militaire d'une quarantaine d'années, costaud, le crâne rasé, le regard franc. Son treillis était impeccable, ses rangers brillaient, et son béret vert était bien enfoncé sur sa tête. Sur sa poitrine, des médailles racontaient toute une carrière.

Il s'était approché d'André pour lui demander s'il s'appelait bien Michaud. Quand André avait confirmé, il s'était présenté : adjudant-chef Morel, chargé de l'emmener à Aubagne. Il lui avait serré la main, fort, franchement. Puis il lui avait demandé s'il avait des affaires à prendre. André avait secoué la tête, il n'avait rien à récupérer. Morel avait hoché la tête, sans surprise, puis lui avait fait signe de le suivre.

Ils avaient traversé le hall du tribunal. Des gens attendaient, des avocats discutaient à voix basse, bref, c'était l'agitation habituelle d'un palais de justice. Ils avaient franchi les portes et s'étaient retrouvés dehors, sous un soleil de mars presque agressif après trois jours enfermés. André avait cligné des yeux, un peu étourdi, puis il avait inspiré à fond cet air qui sentait la mer et les platanes en fleurs. Toutes ces odeurs de Marseille qu'il connaissait par cœur. Une Renault 4L militaire attendait là, moteur déjà allumé. Morel avait ouvert la portière arrière et lui avait fait signe de monter. André s'était installé sur la banquette en skaï usé, pendant que Morel prenait place devant, à côté d'un jeune soldat au volant. Personne n'avait parlé, la voiture avait démarré. Dans les rues de Marseille, André regardait défiler les façades, le Vieux-Port, les immeubles du Panier où il avait grandi, les terrasses, les rues étroites. Tout ce qu'il avait toujours connu. Tout ce

qu'il laissait derrière.

Silence dans la voiture. Morel fixait la route. Au bout d'un moment, il avait sorti un paquet de cigarettes, en avait allumé une, baissé sa vitre, puis avait demandé à André, sans vraiment se retourner, s'il avait déjà fait du sport. André avait répondu qu'il jouait au foot dans la rue, rien d'organisé. Morel avait expliqué, calmement, que la Légion n'était pas une armée comme les autres. Que c'était différent. Beaucoup arrivaient en pensant que ce serait juste de l'entraînement physique et de la discipline. Mais non, c'était bien plus. C'était une transformation. On apprenait à changer, à se dépasser. Il fallait abandonner ses habitudes, parfois son orgueil.

Il avait tiré une bouffée, puis il avait ajouté qu'André avait signé pour dix ans. Dix ans, c'est long. Beaucoup ne tenaient pas. Certains arrêtaient pendant l'instruction, d'autres après quelques années. Mais ceux qui allaient jusqu'au bout trouvaient quelque chose de rare : une vraie fraternité. Une famille qui ne laissait tomber personne. Et puis, à la Légion, on ne demandait pas d'où tu venais, ni ce que tu avais fait avant. On regardait ce que tu faisais maintenant, et comment tu te comportais avec les autres.

Là, il s'était tourné vers André. Il lui avait demandé pourquoi il avait choisi la Légion et pas la prison. André avait soutenu son regard et avait simplement dit qu'il voulait changer. La prison, c'était attendre. La Légion, c'était peut-être devenir quelqu'un de mieux. Morel avait esquissé un petit sourire, un sourire d'approbation. Il avait dit que c'était une bonne réponse. Puis il s'était remis face à la route, avait jeté sa cigarette par la fenêtre et avait annoncé qu'ils seraient à Aubagne dans une heure. Qu'André pouvait regarder le paysage et se préparer, car les prochains mois seraient difficiles.

La voiture roulait sur l'autoroute, longeant la côte. André apercevait la mer au loin, d'un bleu profond. Des mouettes tournaient, le ciel était immense et clair. Il se demandait combien de temps il faudrait avant qu'il revoie ce genre de paysage, en homme vraiment libre. Il avait appuyé sa tête contre la vitre tiède. Le moteur ronronnait. Il repensait à ce qu'avait dit le juge. Une nouvelle vie. Effacer le passé. Cela semblait presque trop beau. Mais après tout, qu'est-ce qu'il risquait ? La prison l'attendait de toute façon. Autant tenter la Légion. Au pire, il échouerait et purgerait sa peine. Au mieux, dans dix ans, il sortirait avec un métier, une vraie chance de vivre normalement.

Il s'était redressé. Devant, Morel et le chauffeur discutaient à voix basse. Des histoires de mutations, de collègues, des conversations de

militaires.

La voiture avait quitté l'autoroute, pris une route qui serpentait entre les collines couvertes de pins. L'odeur de la garrigue entrait par la fenêtre, ce parfum de thym et de romarin sauvage. Morel avait annoncé qu'ils arriveraient dans dix minutes. Il avait demandé à André s'il avait des questions. André avait réfléchi un petit moment, hésité, puis il avait posé la question qui lui trottait dans la tête : qu'est-ce qui se passerait s'il ratait les tests ? Morel, sans perdre son calme, lui avait répondu que dans ce cas, il retournerait devant le juge. Mais bon, ça arrivait rarement. La Légion donnait sa chance à presque tout le monde, du moment qu'on était en bonne santé et motivé. Le vrai tri, il se faisait plus tard, pendant la formation. C'est là qu'on voyait qui tenait vraiment.

André avait hoché la tête. Il sentait la nervosité monter, c'était inévitable. Et s'il échouait ? Et s'il n'était pas assez fort ? Il avait serré les poings. Il n'avait pas le choix, il fallait qu'il réussisse. Il savait encaisser, il savait patienter. Ça devrait suffire. La voiture avait ralenti en s'approchant d'une grande grille en fer. André avait levé les yeux et lu l'inscription : Honneur et Fidélité. C'était la devise de la Légion. Deux mots qui, il en était sûr, allaient l'accompagner pour les dix prochaines années.

Deux légionnaires s'étaient approchés. Morel leur avait tendu des papiers. L'un d'eux s'était penché vers André. Il paraissait jeune, mais sérieux. Il lui avait souhaité la bienvenue, disant qu'il était au bon endroit pour recommencer. Les grilles s'étaient ouvertes.

La voiture était entrée dans la cour. André avait découvert une grande cour entourée de bâtiments couleur ocre. Les drapeaux français flottaient au vent. Partout, des hommes en treillis s'entraînaient, alignés, en chantant dans toutes sortes de langues. Tout était organisé et discipliné, mais l'ambiance restait respirable.

Ils s'étaient garés devant un bâtiment où il y avait une plaque : Administration. Morel était descendu et avait fait signe à André de le suivre. Ils étaient entrés dans un couloir au carrelage brillant. Sur les murs, il y avait des photos de promotions, des soldats alignés, fiers.

Morel avait frappé à une porte. Une voix leur avait dit d'entrer. Ils étaient arrivés dans un bureau simple : un bureau métallique, quelques chaises, une grande carte du monde au mur. Derrière le bureau, un officier d'une cinquantaine d'années, cheveux gris, regard direct. Son uniforme impeccable montrait plusieurs médailles. Morel

avait salué et présenté André Michaud. L'officier avait remercié Morel, qui était reparti. André s'était retrouvé seul, face à cet homme qui l'observait calmement.

Il s'était présenté : commandant Lasserre, responsable du recrutement. Il avait ouvert le dossier d'André, lu quelques pages, puis refermé le dossier. Il lui avait fait signe de s'asseoir. André s'était installé, un peu raide. Lasserre lui avait demandé pourquoi il voulait entrer à la Légion. André avait expliqué qu'on lui avait laissé le choix et qu'il avait choisi la Légion parce qu'il voulait vraiment changer.

Lasserre avait hoché la tête, lentement. Il avait dit que beaucoup de gens venaient ici en fuyant quelque chose. C'était normal. La Légion donnait une seconde chance, mais il fallait la mériter. Ici, on ne demandait pas pardon pour le passé. On le laissait derrière soi. À partir de là, on pouvait reconstruire. Mais pour ça, il fallait s'engager à fond.

Il avait expliqué qu'André passerait des tests dans les jours suivants : médicaux, physiques, psychologiques. Si tout se passait bien, il commencerait la formation. Ce serait difficile, mais il ne serait jamais seul. La force de la Légion, c'était ça. On devenait une famille.

Le commandant s'était levé, avait fait le tour du bureau et demandé à André de se lever aussi. Face à face, il lui avait demandé s'il était prêt à respecter trois choses : l'honneur dans tout ce qu'il ferait, la fidélité envers ses camarades et la France, et la discipline en suivant les ordres. S'il pouvait promettre ça, il avait sa place ici. André avait senti quelque chose bouger en lui, comme si on lui tendait vraiment la main. Il avait soutenu le regard de Lasserre et promis qu'il ferait tout pour ne pas décevoir.

Lasserre avait souri et lui avait tendu la main. André l'avait serrée. Le commandant était retourné à son bureau, avait sorti des formulaires et avait tout pris le temps de lui expliquer. André avait signé en faisant attention. Quand tout avait été réglé, Lasserre avait appelé le sergent Calvez. Il avait dit à André qu'ils se reverraient dans quelques jours. En attendant, il lui souhaitait bonne chance.

La porte s'était ouverte. Un sergent était entré, la quarantaine, taille moyenne, regard vif. Il s'était présenté : Calvez. Il avait invité André à le suivre. Ils étaient ressortis et avaient traversé la cour. Calvez marchait d'un pas tranquille, expliquant qu'André allait passer les prochains jours à faire des tests. Que c'était normal d'avoir le trac, tout le monde était pareil en arrivant. Il suffisait d'être honnête et de

faire de son mieux.

Ils étaient entrés dans un bâtiment qui sentait la pierre fraîche. Calvez l'avait conduit vers les douches en lui disant qu'il devait laisser ses affaires civiles. Tout serait rangé dans un casier. Il pensait qu'il les reverrait dans dix ans, ou peut-être moins s'il partait plus tôt.

Dans les douches, une dizaine de gars attendaient, tous dans la même situation. Certains avaient des tatouages, des cicatrices, des corps déjà marqués par la vie. Mais personne n'était agressif. C'était juste tendu, électrique. Un grand type avec un accent africain demandait à son voisin depuis combien de temps il était là. L'autre, qui parlait un espagnol approximatif, a répondu qu'il était arrivé la veille.

Un caporal est arrivé avec une tondeuse et des uniformes. Il a expliqué calmement qu'on allait tous y passer. Rasage obligatoire. Ici, tout le monde repart à zéro, c'est la règle. Puis il a lancé, avec un sourire, que de toute façon, les cheveux longs sous le casque, c'était l'horreur. Ils sont passés un par un sous la tondeuse. Quand André s'est assis, il a fermé les yeux. Il a senti la vibration sur son crâne, le bruit régulier. Ses mèches noires sont tombées sur ses épaules, puis au sol.

Le caporal lui a donné un miroir. André s'est regardé. Crâne rasé, traits tirés, mais déjà un peu différents. Il a eu l'impression de voir un autre. Comme si ce n'était plus vraiment lui. Le caporal lui a donné un uniforme : treillis, rangers neuves, tee-shirt blanc. Il lui a montré comment lacer les chaussures, plier le tee-shirt. Il a pris son temps, a répété sans s'énerver. Ici, on apprenait tout depuis le début, même les choses les plus simples. La rigueur commençait par les détails.

André a mis l'uniforme. Un peu raide, mais ça sentait le neuf. Il s'est regardé encore une fois. En treillis, il commençait déjà à avoir l'air d'un soldat. Le caporal a hoché la tête, comme pour dire que ça lui allait bien. Calvez est revenu les chercher. Il les a alignés dans la cour, une quinzaine de nouvelles recrues. Il leur a expliqué : maintenant, vous faites partie de la Légion étrangère. Les semaines à venir seront dures, mais ceux qui tiennent rejoindront une vraie famille militaire. Une famille qui n'abandonne jamais les siens.

Il a parlé de la devise : Legio Patria Nostra. La Légion, c'est votre patrie maintenant. Pour beaucoup ici, il ne restait plus grand-chose dehors. La Légion devenait tout. Mais il fallait le mériter, prouver chaque jour qu'on était prêt à tout donner. Il a ajouté qu'il les

retrouverait le lendemain à cinq heures du matin. Ce soir, profitez-en, reposez-vous. Personne ne vous oblige à rester. Mais ceux qui partaient, c'était fini pour eux.

Ensuite, ils sont allés au réfectoire. Grande salle, tables en bois. Ça parlait fort, ça rigolait, toutes les langues se mélangeaient. L'odeur du ragoût et du pain frais flottait partout. André s'est rendu compte qu'il avait très faim. Il s'est assis avec les autres nouveaux.

Un vieux légionnaire est venu leur souhaiter la bienvenue. Il leur a dit de ne pas trop s'en faire, que les premiers jours étaient durs pour tout le monde, mais qu'on s'y faisait. Surtout, il ne fallait jamais abandonner. André a mangé en silence. Le plat était simple, mais bon et copieux. Autour de lui, les autres commençaient à discuter, à échanger leurs prénoms, leurs pays. Roumanie, Brésil, Côte d'Ivoire, Espagne… Tous cherchaient quelque chose.

André écoutait, observait. Petit à petit, un sentiment nouveau montait en lui. Ce n'était plus vraiment de la peur. Plutôt un mélange d'espoir et de trac. L'impression que tout commençait. Après le repas, ils sont allés au dortoir. Grande salle, rangées de lits, casiers, fenêtres ouvertes sur la nuit. Calvez leur a laissé quelques minutes pour s'installer. Extinction des feux à vingt-deux heures.

André s'est allongé. Le matelas, tout simple, était propre. Il fixait le plafond, écoutait les bruits : des chuchotements, des souffles. Au loin, des ordres avaient retenti, des bottes avaient frappé le sol, un drapeau claquait dans le vent. Il avait pensé à Marseille, à la vie qu'il avait eue autrefois.

Il s'était souvenu du policier qu'il avait blessé. Il avait fermé les yeux. Le lendemain, tout allait vraiment commencer. Il n'avait aucune idée s'il tiendrait dix ans. Mais il comptait tout donner, toute la force qui lui restait.

Dans le noir, il avait murmuré pour lui-même : Legio Patria Nostra. Pour la première fois, il avait vraiment eu l'impression d'appartenir à quelque chose.

Chapitre 4 : Victoire, le choix

Paris, tribunal, 22 septembre 1984

Victoire de Montclair avait vingt-six ans, et sa gueule de bois était terrible. Pas juste un petit mal de crâne après une fête, non, c'était le genre de migraine qui vous transperçait le crâne comme un étau, qui vous retournait l'estomac au moindre mouvement. Celle qui arrive après trois jours de fête sans pause et de manque. Elle était assise dans le box des accusés, les mains tremblantes sur ses genoux, habillée d'un tailleur Chanel bleu marine que sa mère lui avait fait porter. Un tailleur impeccable. Mais qui jurait complètement avec son teint gris et ses cernes profonds.

En face d'elle, la juge Mercier l'observait d'un air impassible. Une femme d'une cinquantaine d'années, cheveux gris courts, qui avait sans doute vu des centaines de vies s'effondrer dans cette salle. À côté de Victoire, Maître Delvaux, l'avocat de la famille depuis trente ans, feuilletait calmement ses notes. Il avait connu son père à Sciences Po. Sortir les gens bien nés de ce genre de galère, c'était un peu sa spécialité.

Derrière eux, la salle était presque vide. Seule sa sœur Constance était venue. Vingt-trois ans, le visage fermé, assise tout au fond, l'air de vouloir disparaître. Leurs parents n'avaient même pas daigné venir. L'ambassadeur, pris à Bruxelles, n'avait pas fait le déplacement. Leur mère avait prétexté une migraine. Ce qui, dans leur monde, voulait surtout dire : « on n'approuve pas ce cirque ».

La juge avait ouvert le dossier et commencé à énumérer les faits, d'une voix neutre. Le 19 septembre, intervention de la police dans son studio, sur dénonciation. Victoire arrêtée avec quinze grammes de cocaïne et d'autres substances. Usage régulier évident, mais trop pour usage personnel, suspicion de trafic. Elle avait résisté violemment à l'arrestation. Trois jours d'Itt pour un fonctionnaire de police.

Victoire avait fermé les yeux un instant. Cette nuit-là lui était revenue en morceaux, par flashs. Chez elle, complètement défoncée, elle n'avait même pas compris ce qui se passait, elle avait griffé, mordu. La techno à fond. De la coke alignée sur la table basse. C'était la première fois qu'elle avait essayé l'héroïne, juste pour voir si elle pouvait s'enfuir encore plus loin ? Les flics avaient défoncé la porte à quatre heures du matin. La lumière l'avait aveuglée.. Elle avait renversé toute la table en essayant de cacher sa réserve. Un policier

l'avait plaquée au sol pendant qu'elle hurlait, toute la rage et le manque mêlés.

Maître Delvaux avait pris la parole, d'une voix posée. Il avait expliqué que sa cliente venait d'une famille respectable. Elle était diplômée de Sciences Po avec mention, avait travaillé dans une grande galerie d'art. Elle était tombée dans la drogue après une rupture difficile et une dépression. Elle reconnaissait tout et voulait s'en sortir. Il avait demandé au tribunal de voir Victoire comme une malade, pas seulement comme une coupable. Ce dont elle avait besoin, c'était d'aide, pas de prison. Il existait des centres spécialisés où elle pourrait se soigner.

La procureure, une femme au visage dur d'une quarantaine d'années, avait répliqué. La loi, c'était la loi. Les quantités retrouvées dépassaient largement l'usage personnel. Elle avait dit qu'on ne pouvait pas toujours excuser les enfants de privilégiés sous prétexte de « problèmes psychologiques ». Victoire de Montclair avait eu toutes les chances possibles. Elle avait tout gâché. Victoire avait senti la colère lui monter à la gorge. Elle avait pris la parole :

Cette procureure la jugeait sans comprendre, persuadée que l'argent pouvait tout arranger. Elle ne savait rien, vraiment rien, de cette famille froide où personne ne se parlait, de cette mère qui cachait ses bouteilles de champagne et commençait à boire dès le matin, de ce père fantomatique qui ne venait que pour les dîners officiels. Elle ne s'imaginait pas ce sentiment d'étouffer dans ces appartements du seizième, où tout était beau en apparence mais pourri à l'intérieur.

La juge avait levé la main pour l'interrompre. Elle avait plongé son regard dans celui de Victoire, silencieuse un moment. Ensuite, elle avait expliqué qu'elle avait lu tout le dossier, les rapports des psys, les antécédents. Victoire s'était déjà fait attraper deux fois pour possession, avec seulement des rappels à la loi. Mais là, c'était différent. Plus grave. Impossible de fermer les yeux cette fois. La juge avait quand même ajouté que la prison ne servait à rien pour quelqu'un qui avait un vrai problème d'addiction. Il existait une autre solution, une seule : un centre fermé, spécialisé dans la désintoxication et la réinsertion. Dix-huit mois au minimum, peut-être plus selon les progrès. Un cadre strict, une thérapie intensive, aucune sortie la première année.

Victoire avait relevé la tête d'un coup. Un centre fermé ? Sérieusement ? La juge avait précisé qu'elle avait le choix : accepter le programme volontairement et aller jusqu'au bout, ou refuser et

prendre deux ans de prison ferme pour les quantités qu'elle avait sur elle. Maître Delvaux s'était penché vers elle et avait soufflé que c'était une chance en or, qu'elle devait accepter tout de suite. Victoire l'avait fixé, puis elle avait regardé la juge. Deux ans en prison, ou dix-huit mois dans un centre. Deux ans avec des vraies criminelles, ou dix-huit mois avec d'autres paumés en galère. Le choix était évident, mais elle avait envie de dire non, juste pour embêter tout le monde, juste pour montrer qu'on ne la ferait pas céder.

Mais au fond, elle était épuisée. Fatiguée de courir après sa dose, fatiguée de se réveiller dans des appartements inconnus, fatiguée de décevoir sa sœur, la seule qui croyait encore en elle. Elle avait hoché la tête, lentement, et sa voix était sortie rauque : elle acceptait. La juge avait alors annoncé que Victoire de Montclair serait placée sous contrôle judiciaire, obligée de suivre un traitement à La Chesnaie, en Normandie. On l'y conduirait dès le lendemain. Au moindre faux pas ou abandon, c'était la prison directe. Elle avait abaissé son marteau.

Le lendemain après-midi, Victoire se souvenait être arrivée à La Chesnaie, dans une voiture conduite par un éducateur silencieux qui l'avait récupérée en salle d'attente du tribunal. Elle avait regardé défiler la campagne normande par la fenêtre : les prés verts, les vaches, les villages endormis. Elle s'était dit qu'elle allait mourir d'ennui dans ce trou.

Le centre, c'était une vieille maison bourgeoise retapée, cachée derrière de hauts murs et des grilles. Pas de barreaux aux fenêtres, mais des portes qui se fermaient de l'extérieur. Une vingtaine de pensionnaires, garçons et filles mélangés, tous entre vingt et trente-cinq ans, tous pour la même raison : trop de drogue, trop de galères, la dernière chance avant la prison ou pire.

Les premières semaines avaient été un enfer. Le manque la déchirait, son corps réclamait sa dose en silence, elle tremblait, vomissait, ne dormait plus, explosait de colère pour un rien. Elle avait cassé deux chaises, frappé une éducatrice, passé trois jours à l'isolement à pleurer et à vomir. Peu à peu, le brouillard s'était dissipé. À présent, elle se souvenait très bien de ce qui avait provoqué sa chute, de l'instant où tout avait basculé :

Paris, XVIe arrondissement, décembre 1983

Victoire était affalée sur le canapé en cuir du salon, encore en peignoir de soie, une coupe de champagne à la main alors que midi avait déjà largement sonné. Tout autour d'elle, l'appartement familial

respirait le luxe, sans en faire trop : parquet en chêne, meubles anciens, tableaux de maîtres. C'était parfait, trop parfait. Figé, comme une photo de magazine de décoration. On aurait dit que personne n'y vivait vraiment.

Sa mère était entrée, toujours tirée à quatre épingles, même à cette heure-ci et malgré l'alcool déjà bu. Constance de Montclair, née Sarrazin, cinquante-deux ans, mince à en faire peur, habillée en Dior. Elle avait lancé à Victoire un regard épuisé, ce regard qui semblait ne plus la quitter depuis des années.

D'une voix sèche, elle avait demandé si Victoire comptait faire quelque chose de sa journée ou si elle prévoyait de rester là, couchée, jusqu'au soir. Victoire, sans lever les yeux, avait répliqué que ça ne regardait personne, qu'elle avait vingt-cinq ans et qu'elle faisait ce qu'elle voulait. Sa mère s'était servi un sherry, puis avait lâché, comme si de rien n'était, que Victoire avait quitté son poste à la galerie sans prévenir, qu'elle passait ses nuits dehors et qu'elle fréquentait des gens louches.

Victoire avait éclaté de rire et avait balancé que c'était fort de la part de quelqu'un qui descendait déjà une bouteille de champagne avant le déjeuner. Sa mère s'était figée, le verre suspendu à mi-hauteur. Puis elle avait reposé son verre et quitté la pièce sans rien dire. C'était toujours comme ça chez eux. Personne ne criait.

Paris, galerie d'art, septembre 1983

Elle se souvenait très bien de cette soirée de vernissage, le vrai début de sa chute. Voilà deux ans qu'elle travaillait à la galerie Marteau, une adresse chic de la rue de Seine, spécialisée dans l'art contemporain. Elle avait eu ce poste, sans surprise, grâce au carnet d'adresses de son père. Elle s'occupait des relations avec les artistes, organisait les vernissages, écrivait les communiqués de presse.

Ce soir-là, la galerie inaugurait une expo d'un jeune peintre allemand très prometteur. Comme toujours, la salle était pleine de collectionneurs fortunés, d'artistes sans le sou, de journalistes branchés et de mondains venus surtout profiter du champagne à volonté. Victoire, en robe noire Yves Saint Laurent, circulait entre les groupes, sourire bien accroché.

C'est ce soir-là qu'elle avait rencontré Philippe. Trente-deux ans, critique d'art au Monde, visage anguleux, regard intense, chemise froissée, veste en velours côtelé. Il avait l'air de s'ennuyer au milieu de

tout ce monde. Tout avait commencé devant une toile vraiment affreuse. Ils s'étaient lancés quelques blagues, avaient vite compris qu'ils avaient le même humour noir, un peu piquant, sur le petit monde de l'art.

Après le vernissage, ils étaient sortis ensemble, avaient bu du vin dans un bistrot jusqu'à trois heures du matin, en refaisant le monde : art, littérature, politique, tout y passait. Philippe était brillant, cultivé, drôle, tout ce que les gens de son entourage n'étaient pas, en fait. Ils avaient terminé la nuit chez lui et avaient fait l'amour jusqu'au matin.

Les trois mois suivants avaient été un vrai tourbillon. Ils se voyaient presque tous les jours, traînaient dans les vernissages, les concerts, les soirées un peu clandestines. Philippe vivait dans un monde à part, entouré d'artistes fauchés, de punks, de gens qui habitaient dans des squats et qui crachaient sur la société. Victoire découvrait une liberté qu'elle n'avait jamais connue, loin des règles strictes de sa famille. Puis il l'avait quittée.

Centre de La Chesnaie, Normandie, mars 1985.

Six mois s'étaient écoulés depuis son arrivée ici. Victoire s'était assise sur un banc du jardin, emmitouflée dans un gros pull, parce que, franchement, le printemps normand restait glacial. Elle regardait les autres, qui blaguaient ou discutaient par petits groupes. Le sevrage, c'était derrière elle maintenant. Même si le manque revenait parfois, comme une bête tapie au fond, la vie au centre suivait toujours le même rythme.

On se réveillait à sept heures, on prenait le petit déjeuner tous ensemble, il y avait le groupe de parole, les travaux manuels, le déjeuner, le sport, la séance individuelle, le dîner, un peu de temps libre sous surveillance, puis tout le monde allait au lit à vingt-deux heures. C'était répétitif, parfois franchement ennuyeux, mais au moins, on savait à quoi s'attendre. Et Victoire, au fond, avait compris que c'était exactement ce dont elle avait besoin.

Elle assistait aux groupes où chacun racontait son histoire, ses rechutes, ses tentatives pour s'en sortir. Au début, elle restait silencieuse, écoutait les autres avec ce détachement ironique qui l'avait toujours protégée. Puis, petit à petit, elle s'était mise à parler elle aussi. Elle avait fini par sortir des choses qu'elle n'avait jamais osé dire à personne.

La solitude de son enfance dorée, l'absence de ses parents, cette

colère sourde contre ce monde d'apparences.

La psychologue, le docteur Lemaire lui avait fait comprendre quelque chose d'essentiel : elle ne se droguait pas pour chercher quelque chose, mais pour fuir. La drogue, ce n'était qu'un symptôme, pas la maladie. La vraie question, c'était : qu'est-ce qu'elle fuyait au juste ? Et pourquoi ?

Il lui avait fallu du temps pour répondre. Mais séance après séance, Victoire avait fini par comprendre. Elle fuyait sa famille, qui ne l'aimait qu'à certaines conditions. Sa mère, qui la voyait comme une extension d'elle-même. Son père, qui la considérait comme un trophée social. Des parents qui ne s'étaient jamais demandé ce qu'elle ressentait, ce dont elle avait besoin, qui elle était vraiment.

Elle fuyait aussi une partie d'elle-même. Celle qui jouait la fille parfaite, bien élevée, cultivée, capable de discuter d'art ou de politique à table. Cette Victoire de Montclair, c'était un rôle, rien de plus, appris dès l'enfance. Se droguer, c'était détruire cette image, prouver qu'elle n'était pas ce pantin parfait qu'on attendait d'elle.

Le problème, c'est qu'elle détruisait tout le reste avec : sa santé, ses liens avec les autres, son avenir. Et Lemaire, avec sa façon douce mais ferme, lui avait fait admettre que c'était complètement idiot. On ne se libère pas en s'auto-détruisant. On ne prouve rien à personne en mourant d'overdose dans un squat pourri.

Centre de La Chesnaie, octobre 1985

Un an après son arrivée, Victoire marchait dans le parc du centre avec Sylvie, une pensionnaire de vingt-huit ans, ancienne SDF. Elles étaient devenues proches. L'expérience commune, la galère partagée, ça créait des liens qu'on ne retrouvait pas ailleurs.

Sylvie lui avait demandé ce qu'elle comptait faire en sortant. Victoire n'en savait rien. D'abord, elle voulait finir le programme, il lui restait au moins six mois. Sa famille ne lui parlait plus, sauf sa sœur Constance, qui venait la voir une fois par mois. La seule à ne pas l'avoir abandonnée.

Sylvie lui avait lancé qu'elle devrait peut-être couper les ponts pour de bon si sa famille l'avait rendue malade. Victoire y avait réfléchi. C'était vrai, ses parents l'avaient fait enfermer ici, signé les papiers sans hésiter, sûrement soulagés de ne plus avoir à gérer le problème. Elle leur en voulait pour ça, cette colère sourde ne passait pas.

Mais en même temps, elle leur devait peut-être la vie. Sans le centre, elle aurait continué à sombrer, direction overdose, accident, maladie, prison. Les issues n'étaient pas nombreuses pour les toxicos. Alors, même si la décision de ses parents avait été brutale, même si c'était juste pour sauver les apparences, au final, ça l'avait sauvée. Un peu. Victoire n'était pas sûre de leur pardonner un jour. Mais elle comprenait qu'elle devait d'abord se pardonner à elle-même. Pardonner à cette fille de vingt-cinq ans qui avait cru trouver la liberté dans la défonce et qui n'avait trouvé qu'une autre prison.

Centre de La Chesnaie, mars 1986

Dix-huit mois plus tard. Victoire était assise dans le bureau du docteur Lemaire pour sa dernière séance avant sa sortie. Jean, pull tout simple, cheveux tirés en queue de cheval, le visage apaisé. Elle n'était plus la même que celle arrivée ici. Physiquement, elle avait repris du poids, ses yeux brillaient à nouveau, sa peau avait retrouvé des couleurs.

Mais le vrai changement, il s'était fait à l'intérieur. Maintenant, elle vivait sans drogue. Elle trouvait d'autres façons de gérer ses émotions, au lieu de les noyer sous la came. Elle avait compris qu'elle était plus forte qu'elle ne l'imaginait, qu'elle pouvait supporter le manque, l'ennui, affronter ce qui lui faisait peur en elle.

Le docteur Lemaire lui avait expliqué : "Tu vas sortir, mais c'est là que ça devient vraiment dur." Dehors, les tentations l'attendaient à chaque coin de rue. Il fallait tout reconstruire : une vie, un travail, un toit, de vraies relations. Continuer d'aller aux réunions des Narcotiques Anonymes, garder le contact avec son parrain, rester vigilante.

Victoire avait promis qu'elle ferait attention. Cette fois, elle avait un plan. Sa sœur Constance lui avait trouvé un petit studio dans le dix-neuvième, assez loin du seizième et de tout ce qui lui rappelait son passé. Elle cherchait du travail, pas dans l'art, non, mais quelque chose de simple, de concret. Elle voulait recommencer à zéro, sous son vrai nom, mais en construisant sa propre vie, loin de la famille et de toutes les attentes qu'on avait pour elle.

Le docteur Lemaire lui avait demandé si elle avait vu ses parents. Victoire avait répondu non, ils n'étaient jamais venus pendant ces dix-huit mois. Sa mère lui avait juste envoyé une lettre froide, six mois plus tôt, pour dire qu'elle espérait qu'elle allait mieux, qu'elle pourrait bientôt reprendre une vie normale. Pas un mot d'amour, pas un regret,

juste des formules de politesse, comme on écrit à une connaissance lointaine.

Elle disait qu'elle ne leur en voulait même plus. Elle avait compris qu'ils ne changeraient jamais, qu'ils étaient comme ils étaient, enfermés dans leur classe sociale et leurs habitudes. Elle ne pouvait pas attendre d'eux ce qu'ils ne savaient pas donner. Et finalement, elle n'avait pas besoin de leur pardon, ni même de leur amour. Elle pouvait vivre sans. Le docteur Lemaire avait souri et lui avait dit que c'était un grand pas, d'accepter les autres comme ils sont, sans s'en rendre malade. Elle lui avait dit qu'elle avait fait un sacré travail, qu'elle était fière d'elle.

Victoire avait senti les larmes monter. Personne ne lui avait jamais dit ça. Elle avait essuyé ses larmes, un petit sourire aux lèvres. Elle avait remercié le docteur Lemaire pour tout, vraiment tout. Puis elle était sortie du bureau, avait récupéré ses affaires, signé les derniers papiers.

Constance l'attendait dehors avec la voiture. Les deux sœurs s'étaient serrées longtemps dans les bras. Constance avait les yeux humides, elle lui disait combien elle était heureuse de la retrouver. Victoire était montée dans la voiture et, en s'éloignant, elle avait jeté un dernier regard au centre par la vitre arrière. Dix-huit mois derrière ces murs. Dix-huit mois d'enfer et de reconstruction.

La voiture roulait vers Paris sous le soleil de mars. Victoire regardait la campagne défiler, elle se disait qu'elle repartait de zéro, qu'elle avait vingt-sept ans, qu'elle pouvait tout recommencer. Elle ne savait pas encore comment, ni où cela la mènerait, mais elle savait une chose : elle ne reviendrait jamais en arrière.

Chapitre 5 : André, le légionnaire.

Tchad, N'Djamena, Opération Épervier, 15 avril 1986

André Michaud était allongé sur le toit brûlant d'un vieux hangar, le ventre collé à la tôle ondulée, son fusil FR-F1 calé contre l'épaule. Il avait l'œil rivé à la lunette et surveillait un checkpoint rebelle à huit cents mètres de là. Trois types en treillis dépareillés, leurs kalachnikovs pendant sur le côté, rigolaient et fumaient sous un acacia tout maigre. La chaleur du Sahel remontait du sol poussiéreux, vague après vague, déformant l'air comme dans un cauchemar.

André avait vingt-quatre ans. Deux ans avaient passé depuis Marseille, les menottes, le juge, ce coup de marteau qui avait tout changé. Deux ans à essayer de devenir quelqu'un d'autre, même s'il savait bien qu'on ne change jamais vraiment ; on rajoute juste des couches, comme de la peinture sur un vieux mur, sans jamais cacher ce qu'il y a en dessous.

À côté de lui, le caporal Ferreira, un Portugais de trente ans, mâchait son chewing-gum sans s'arrêter. Il scrutait la zone avec ses jumelles, la barbe de trois jours, et marmonnait qu'il y avait au moins quinze gars autour du bâtiment principal. « Quand on va y aller, ça va chauffer. » André ne répondait pas. Il n'aimait pas parler en mission. Parler, c'était se distraire, et la distraction tuait aussi sûrement qu'une balle.

Le lieutenant Dumas, leur chef, était accroupi deux mètres plus bas, à l'ombre. Un saint-cyrien, trente-cinq ans, le visage sec, le regard intense, six mois qu'il dirigeait la section. Il jeta un coup d'œil à André, lui fit signe de la main pour demander combien il y avait de cibles prioritaires. André leva trois doigts vers le checkpoint. Le lieutenant hocha la tête, satisfait.

André régla sa respiration. Il inspira doucement, expira encore plus lentement. Le soleil cognait fort sur sa nuque, le chèche ne servait pas à grand-chose, la sueur lui trempait le dos et traversait le treillis. Cela faisait deux heures qu'il ne bougeait plus, figé comme une statue sous le ciel blanc du Tchad. La patience, c'est la première qualité d'un tireur d'élite, répétait Rousseau pendant l'instruction. Savoir attendre. Savoir disparaître. Respirer avec le vent, se fondre dans le décor jusqu'à devenir invisible.

Cette capacité à s'effacer, à disparaître en restant immobile, André l'avait découverte six mois plus tôt, sur le pas de tir d'Aubagne, un

matin d'octobre qui avait tout changé.

Ce jour-là, le sergent-chef Rousseau marchait le long de la ligne de tir, inspectant les cibles à cent mètres, pendant que vingt recrues attendaient au garde-à-vous. L'odeur de poudre flottait dans l'air tiède d'automne, et André sentait son cœur battre plus vite que d'habitude. Il avait tiré ses trente cartouches en se concentrant à fond, suivant chaque conseil sur la respiration, la visée, la pression sur la détente.

Rousseau s'arrêta devant la cible numéro douze et resta silencieux un long moment. Puis il revint vers le groupe, la cible d'André à la main, comme si c'était un truc rare. Il planta ses yeux dans ceux d'André, puis annonça d'une voix neutre qu'il avait mis vingt-huit balles sur trente dans le cercle central de dix centimètres. Vingt-huit sur trente, à cent mètres, pour quelqu'un qui tirait pour la première fois.

Silence. Les autres recrues se regardaient, étonnées. Rousseau demanda s'il avait déjà tiré avant la Légion. André répondit que non, jamais, c'était la première fois qu'il touchait une arme. Rousseau le fixa comme s'il cherchait un mensonge, puis il déclara qu'André avait un don, qu'il le mettait dans le groupe des tireurs d'élite en formation. Ce serait plus dur, plus exigeant, mais il avait ce qu'il fallait.

André n'avait rien dit. Il avait juste hoché la tête. Mais à l'intérieur, quelque chose s'était allumé. Un don. On lui disait qu'il avait un don, à lui, à qui on avait toujours répété qu'il ne valait rien, qu'il finirait mal, que des types comme lui ne servaient qu'à remplir les prisons. Pour la première fois, quelqu'un lui avait dit qu'il était doué pour quelque chose. Après ça, les semaines suivantes avaient été difficiles, épuisantes, mais franchement excitantes. On l'avait envoyé dans un groupe spécial où il passait ses journées à s'entraîner, huit heures d'affilée avec le fusil FR-F1. Il avait appris à calculer la dérive du vent, à prévoir la trajectoire de la balle sur des centaines de mètres, à respirer juste entre deux battements de cœur pour tirer quand son corps était parfaitement immobile. Il s'était entraîné à se camoufler, à rester planqué, à observer sans jamais bouger. Toutes ces techniques, ce n'était pas juste tirer, c'était devenir un fantôme, capable de frapper de loin sans se faire repérer.

C'était pendant cette période-là qu'il s'était vraiment rapproché de Diallo et Kowalski. Deux autres gars de la Légion, embarqués dans la même galère que lui, à partager la fatigue, les nerfs, et parfois les fous rires entre deux exercices.

La radio avait grésillé doucement, ramenant André au Tchad, ici et maintenant. La voix de Dumas, le lieutenant, avait annoncé que l'assaut partirait dans deux minutes. André devait s'occuper des trois sentinelles au checkpoint dès le signal. Il avait collé son œil contre la lunette, cherché sa respiration. Inspirer. Expirer. Lent, régulier, presque mécanique. Son cœur avait ralenti, soixante battements, puis cinquante. C'était étrange, cette paix qui descendait juste avant que tout explose, comme s'il méditait.

Il avait choisi sa première cible, celui de gauche, un gamin à peine sorti de l'adolescence, qui rigolait en montrant je ne sais quoi à ses potes. André avait placé le réticule sur sa poitrine, fait le vide. Ne rien ressentir, ne pas juger. Juste une cible, un objectif, comme on lui avait appris. Surtout, ne pas penser à l'homme, penser à la mission. Pas de place pour les doutes.

Le signal était tombé. André avait pressé la détente. Il avait senti le recul habituel du fusil, le type s'était écroulé dans la lunette. Les deux autres cherchaient déjà d'où venait le tir. André avait rechargé, était passé au suivant, avait visé, tiré. Deuxième touché. Le dernier s'était mis à courir vers le bâtiment. André avait suivi le mouvement, anticipé la trajectoire, tiré encore. Le rebelle était tombé à cinq mètres du checkpoint, soulevant un nuage de poussière rouge. Trois tirs, trois cibles, quinze secondes. Pas plus.

En bas, les sections d'assaut étaient sorties de la poussière et avaient foncé sur le bâtiment. Les tirs claquaient, des cris montaient, mais André était resté là-haut, à chercher d'autres menaces derrière sa lunette. C'était son boulot maintenant : couvrir ses gars, repérer les dangers avant qu'ils frappent. Il avait vu un rebelle sortir du bâtiment avec un lance-roquettes, avait ajusté la visée, tiré. L'autre s'était écroulé sans avoir le temps de viser.

L'assaut avait duré huit minutes, pas une de plus. Puis le silence était retombé, ce silence bizarre d'après-combat. La voix du lieutenant avait grésillé, annonçant que le checkpoint était sécurisé : cinq ennemis neutralisés, trois capturés, aucune perte chez eux. André avait quitté la lunette, cligné des yeux pour réhabituer sa vue. Ferreira, à côté, avait sifflé entre ses dents et balancé qu'André était un sacré tireur, qu'il n'avait jamais vu ça.

André avait haussé les épaules, sans rien dire. Il avait démonté son fusil, méthodique, tranquille, nettoyé chaque pièce avec le vieux chiffon qu'il gardait toujours sur lui. C'était devenu automatique, presque comme une prière. On prend soin de son arme parce que son

arme, c'est sa vie. Sale, elle s'enraye, et si elle s'enraye au mauvais moment, on crève. Point.

Cette manie du matériel bien entretenu, il la tenait de l'instruction de base à Aubagne, des heures à démonter et remonter le fusil les yeux bandés, jusqu'à ce que chaque pièce devienne un prolongement de lui-même. Jusqu'à pouvoir le faire les yeux fermés, même en pleine tempête de sable, sans y penser une seule seconde.

Trois mois plus tôt, en janvier 1986, André traînait encore à la caserne d'Aubagne. Il était assis dans le réfectoire, à pousser sa purée et son steak haché du bout de la fourchette, perdu dans ses pensées. Autour de lui, il y avait le même vacarme que d'habitude : des discussions dans toutes les langues, des rires, des engueulades qui résonnaient sous les plafonds trop hauts. Au début, ce bruit l'avait fatigué, mais il s'y était habitué. C'était devenu un bruit de fond presque rassurant.

En face, le caporal-chef Kowalski racontait une bagarre qui avait mal tourné dans un bar de Marseille. À droite, Diallo, un Sénégalais de vingt-six ans qui avait arrêté ses études d'ingénieur à Dakar pour s'engager, secouait la tête en rigolant. Ces deux-là étaient devenus les plus proches d'André depuis le début de la formation. Pas vraiment des amis mais des frères d'armes, des gars sur qui il savait qu'il pouvait compter si tout dérapait.

Kowalski, lui, avait fait cinq ans dans l'armée polonaise avant de tout laisser tomber. Il ne disait jamais pourquoi il était parti, mais André avait deviné : corruption, ordres qu'il avait refusé d'exécuter, supérieurs qu'il avait envoyés balader. Pour Diallo, c'était différent. Il en parlait ouvertement : il avait vu son frère mourir pendant les émeutes à Dakar, et ça l'avait décidé. Il en avait eu marre de rester impuissant, il voulait vraiment apprendre à se battre.

Ce jour-là, la porte du réfectoire s'était ouverte. Le caporal Schneider était entré, suivi de deux autres types. Schneider, c'était l'Allemand de l'Est : la trentaine, ancien flic, passé à l'Ouest avant d'atterrir à la Légion. Un gars froid, précis, qui parlait peu mais qui ne loupait rien. Lui et André, ça ne passait pas depuis le premier jour, à cause d'une histoire bête : une nuit, pendant un exercice, Schneider l'avait accusé d'avoir désobéi aux ordres.

Ce soir-là, Schneider avait traversé la salle, les yeux fixés sur eux, avec ce regard méprisant qu'il réservait à André. Il s'était arrêté près de leur table et avait lancé assez fort pour que tout le monde entende

que les tireurs d'élite se prenaient pour des stars, mais qu'au final, seuls les fantassins faisaient le vrai boulot. Kowalski avait reposé sa fourchette doucement et avait répondu que peut-être, Schneider était juste jaloux de ne pas avoir réussi la sélection pour tireur. L'ambiance s'était tendue, André avait senti que ça chauffait.

Heureusement, Diallo s'était levé sans s'énerver, avait posé une main sur l'épaule de Kowalski, et avait dit à Schneider, en souriant, qu'au fond, ils étaient tous légionnaires et que se battre entre eux, c'était idiot. Schneider avait ricané, disant que certains étaient de vrais légionnaires, et d'autres juste des délinquants cachés sous l'uniforme.

Là, la colère avait explosé chez André, brutale et brûlante. Cette vieille rage, il la traînait depuis toujours, celle qui l'avait déjà envoyé droit dans le mur à Marseille. D'un coup, il s'était levé, s'était planté devant Schneider, les yeux dans les yeux.

Un silence lourd était tombé sur le réfectoire, tout le monde suspendu à leurs gestes. André avait parlé d'une voix posée, presque calme. Il avait dit à Schneider qu'il pouvait penser ce qu'il voulait, mais qu'il ferait mieux de le garder pour lui s'il ne voulait pas d'ennuis. Schneider avait répondu avec un sourire mauvais, s'était approché, et avait soufflé que les ennuis, ça ne lui faisait pas peur.

C'est là que Rousseau était intervenu. Le sergent-chef savait surgir de nulle part comme un diable. Il les avait séparés d'un geste sec et avait ordonné qu'ils retournent à leur place, pas de discussion. Ensuite, il avait lancé à Schneider, droit dans les yeux, que s'il voulait vraiment des problèmes, il pouvait venir faire cinquante pompes devant lui, tout de suite.

Schneider avait serré la mâchoire, n'avait rien dit, puis était retourné s'asseoir. Rousseau s'était penché vers André et lui avait soufflé de ne pas réagir, que Schneider voulait juste le pousser à bout pour le faire dégager.

André s'était rassis, le cœur battant fort. Kowalski avait lâché un truc en polonais, sûrement une insulte pour Schneider, et Diallo lui avait tapoté le bras en souriant, genre "laisse tomber, ça va passer." Mais André n'arrivait pas à passer à autre chose. Parce que, sur un point, Schneider avait raison. Il était un délinquant planqué derrière un uniforme. Ou, en tout cas, il l'avait été. Maintenant, il ne savait plus trop qui il était.

15 avril 1986

De retour au Tchad, dans le présent, André était descendu du toit du hangar, son fusil démonté rangé dans le sac.

Le soleil glissait déjà vers l'horizon, tout le ciel virait au rouge et à l'orange. La section se rassemblait autour des véhicules, prête à rentrer au camp. Le lieutenant Dumas était passé près de lui, lui avait adressé un signe de tête. Ferreira lui avait donné une tape sur l'épaule, comme toujours à répéter qu'il était vraiment impressionnant.

Kowalski et Diallo l'attendaient près du camion. Kowalski, cigarette au coin des lèvres, hochait la tête en le regardant. Il avait lâché une phrase en polonais qu'André n'avait pas comprise, mais le ton était amical. Diallo, hilare, avait traduit : "Il dit que t'es un vrai légionnaire, maintenant. Que t'as fait tes preuves." André avait haussé les épaules en grimpant à l'arrière du camion, mais quelque chose en lui s'était réchauffé à ces mots.

Un vrai légionnaire. Peut-être. Ou juste quelqu'un qui avait appris à tuer à distance, pas vraiment un truc dont on devrait se vanter. Mais bon, c'était ce qu'on lui demandait, et il faisait le job. Peut-être que, pour l'instant, ça suffisait. Il s'était installé sur le banc en bois, d'autres légionnaires grimpaient derrière lui.

Le moteur avait démarré, gros bruit de diesel, le camion s'était mis en marche, soulevant un nuage de poussière rouge. André regardait le paysage défiler à l'arrière du camion, cette terre sèche et brûlée où ils faisaient la guerre, une guerre dont personne ne parlait en France. Une guerre coloniale planquée derrière le masque d'une mission "de soutien au gouvernement légitime." Parfois, il se demandait ce qu'ils foutaient là, pourquoi la France s'acharnait à garder des soldats dans ce pays qui n'avait jamais rien demandé à personne.

Mais ce n'était pas le genre de questions qu'on posait dans la Légion. Ici, on obéissait, point. La mission, c'était la mission, pas de grandes réflexions quand on était en opération. André gardait tout pour lui. Il rangeait ses doutes dans un coin de sa tête, avec toutes les questions qu'il préférait éviter.

Deux semaines plus tôt, en mars 1986, il montait la garde de nuit au camp de N'Djamena. Diallo était venu s'asseoir à côté de lui, sur les sacs de sable du poste d'observation. Il faisait une chaleur étouffante, même au beau milieu de la nuit, et les étoiles brillaient bien plus fort qu'en Europe. Diallo avait allumé une cigarette, les yeux tournés vers

le ciel, puis il lui avait demandé s'il pensait parfois à ce qu'il ferait après la Légion.

André avait souri. Il lui restait encore huit ans de contrat, alors franchement, ce n'était pas le moment pour y penser. Mais Diallo n'était pas d'accord, il avait secoué la tête. Pour lui, il fallait toujours garder une idée de ce qu'on voulait faire après, sinon on se perdait complètement. Trop de gars restaient légionnaires à vie juste parce qu'ils ne savaient rien faire d'autre, ou qu'ils oubliaient qu'il y avait autre chose dehors, hors de l'armée.

André avait réfléchi un peu, puis il avait avoué qu'il n'en savait rien, qu'il n'avait jamais été doué pour faire des plans à long terme. Diallo avait tiré sur sa cigarette, l'air songeur. Lui, il comptait rentrer au Sénégal après ses cinq ans. Peut-être reprendre des études, essayer de construire quelque chose avec ce qu'il avait appris là. Il ne voulait surtout pas finir comme ces anciens légionnaires qu'on voyait traîner dans les bars de garnison, à se plaindre et à raconter sans arrêt leurs histoires passées.

André, lui, regardait l'horizon sombre sans trop savoir s'il pouvait vraiment imaginer un "après". Ce n'était pas facile de se voir civil à trente-quatre ans, après tant d'années à obéir, à se battre. Est-ce qu'on pouvait redevenir normal après avoir appris à tuer, après avoir vécu aussi longtemps dans cette violence ? Il n'en savait rien, mais il n'avait rien dit à Diallo.

Diallo avait écrasé sa cigarette, s'était levé, puis il avait posé une main sur l'épaule d'André. Il lui avait dit qu'il fallait garder une part de soi intacte, une part qui n'appartenait pas à la Légion. Sinon, on finissait par se perdre. Puis il était reparti vers les baraquements, laissant André seul avec ses pensées sous les étoiles africaines.

Le camion était rentré dans le camp quand la nuit était bien tombée. Les légionnaires étaient descendus en silence, épuisés par la journée d'opération. André avait récupéré son sac, était allé à l'armurerie pour ranger son fusil comme d'habitude. Il avait vérifié que tout était en ordre, noté les munitions utilisées dans le registre. C'était pénible, mais nécessaire, et il faisait ça avec la même rigueur que tout le reste.

Quand il était sorti, Kowalski l'attendait adossé au mur, une cigarette à la bouche. Le Polonais lui avait proposé d'aller manger un bout. André avait accepté d'un signe de tête. Ils étaient partis ensemble vers le mess, sans vraiment parler. Ils n'en avaient pas besoin pour se comprendre. Ce qu'André préférait dans la Légion,

c'était cette solidarité tranquille. Les gars n'avaient pas besoin de parler beaucoup pour se soutenir, tout se comprenait dans les gestes, dans les regards. Au réfectoire, ils avaient trouvé Diallo déjà à table, attaquant son assiette. Il leur avait fait signe de venir, alors ils s'étaient installés autour de la table en métal. Rien de bien compliqué à manger, juste du riz et de la viande en sauce, mais après une journée sur le terrain, c'était un vrai régal. Ils avaient mangé en silence, chacun perdu dans ses pensées, jusqu'à ce que Diallo demande, l'air de rien, comment l'assaut s'était passé.

André avait répondu que tout s'était bien déroulé, pas de blessés chez eux, mission réussie. Kowalski, lui, n'avait pas pu s'empêcher de rajouter qu'André avait réussi trois tirs parfaits en quinze secondes, et que le lieutenant n'en revenait pas. Diallo avait éclaté de rire, lançant qu'André devenait une légende dans la section, que même les officiers citaient son nom comme le meilleur tireur qu'ils avaient vu depuis longtemps.

Quand ils eurent fini de manger, ils étaient sortis fumer sous le ciel étoilé. L'air restait chaud, mais au moins on respirait mieux qu'en plein jour. Au loin, on entendait le bruit des générateurs, parfois un éclat de rire ou des voix qui venaient des baraquements. Il y avait une sorte de paix, dans cette routine militaire, ce cadre strict qui disait à chacun quoi faire à chaque moment.

Parfois, André se disait qu'il aurait pu finir bien plus mal. Si le tribunal ne lui avait pas laissé ce choix, il serait encore en prison à Marseille, à laisser passer les meilleures années de sa vie. Ici, au moins, il apprenait quelque chose, il servait à quelque chose, il devenait bon dans un domaine. Ce n'était peut-être pas grand-chose, mais c'était déjà ça.

Diallo avait jeté sa cigarette et annoncé qu'il allait se coucher. Kowalski l'avait suivi. André leur avait souhaité bonne nuit et était resté dehors encore un peu, seul, les yeux perdus dans les étoiles. Il pensait à tout, à rien. À Marseille, qu'il ne reverrait peut-être jamais. À ce qu'il deviendrait dans huit ans, quand son contrat finirait. À l'homme qu'il était en train de devenir, quelque part entre le petit voyou d'avant et le soldat qu'on attendait de lui.

Chapitre 6 : Victoire, La Rédemption.

Paris, pont de l'Alma, 3 novembre 1986, trois heures du matin

Victoire se tenait debout sur le parapet, les bras tendus pour garder l'équilibre. Le vent de novembre lui glaçait le visage, fou, presque cruel. En dessous, la Seine s'étirait, noire et épaisse, avalant les reflets de la ville comme si les lumières n'étaient que des souvenirs. Elle avait enlevé ses chaussures et les avait posées juste à côté, bien alignées. Allez savoir pourquoi, elle trouvait que mourir pieds nus avait quelque chose de plus digne.

Elle avait vingt-huit ans. Et franchement, elle en avait marre. Fatiguée d'essayer, fatiguée de se prendre des murs, fatiguée de se réveiller dans ce studio minuscule du dix-neuvième avec toujours la même question en boucle dans sa tête depuis huit mois. À quoi bon ? Pour quoi faire ? Sa vie ressemblait à une boucle sans fin : chaque journée la rejetait dans le même vide, avec ses petits boulots idiots, ses soirées à regarder la télé toute seule, sans rien espérer.

Quand elle était sortie du centre de La Chesnaie en mars, elle y croyait encore. Il y avait plein de promesses, plein de projets. Constance, sa sœur, avait tout fait pour l'aider : un coup de main, de l'argent pour le loyer, des contacts pour trouver du boulot. Victoire avait envoyé des CV à la pelle, passé des entretiens, couru partout. Mais c'était toujours pareil. On jetait un œil admiratif à son diplôme de Sciences Po, puis on bloquait sur ce trou de deux ans dans son parcours. Les recruteurs devenaient gênés, posaient des questions qu'elle détestait. Puis plus rien, jamais de rappel.

Alors elle avait fini par accepter n'importe quoi. Vendeuse dans une boutique de fringues rue de Rivoli : trois mois, puis dehors parce qu'elle s'était emportée contre une cliente insupportable. Serveuse dans un café du Marais : deux mois, le patron trop collant, elle lui avait balancé le plateau au visage. Téléopératrice dans une boîte de sondages : un mois, puis elle avait craqué, raccroché au nez d'un client qui criait.

À chaque fois, elle devait appeler Constance. Et à chaque fois, elle voyait la même chose dans le regard de sa sœur : de l'inquiétude, de la lassitude, un mélange qui faisait plus mal qu'un reproche. Constance ne disait rien. Elle la réconfortait, souriait tristement, posait les questions habituelles : "Ça va ? Tu tiens le coup ? Tu vas toujours aux réunions des Narcotiques Anonymes ?"

Victoire mentait. Bien sûr que non, rien n'allait. Elle ne gérait rien du tout. Elle avait arrêté les réunions au bout de trois mois. Elle n'en pouvait plus d'entendre toujours les mêmes histoires de rechute, de remontée, encore et encore. Elle ne voulait plus être l'ex-junkie, celle qui n'existait que par son passé.

Ce qu'elle voulait, c'était juste être normale. Un boulot normal, des amis normaux, une vie normale. Mais au fond, c'était ça le vrai problème : elle n'avait aucune idée de ce que "normal" voulait dire. Toute sa vie, elle avait oscillé entre la fille de bonne famille, bien sage, et la rebelle qui faisait n'importe quoi pour tout foutre en l'air. Elle n'avait jamais su comment trouver sa place entre ces deux univers, coincée dans une sorte de no man's land où les gens ordinaires menaient leurs vies sans histoires.

L'argent, ce n'était pas vraiment un souci. Sa grand-mère maternelle lui avait laissé un joli pactole, bien gardé à la banque. Elle pouvait y piocher quand elle voulait. Mais non, vraiment quand elle ne pouvait pas faire autrement. Par fierté, ou juste pour se prouver qu'elle pouvait s'en sortir toute seule, elle n'y touchait presque pas. Résultat : elle galérait. Être adulte, c'était pour elle un fiasco total.

Depuis sa sortie du centre, ses parents ne lui avaient plus donné de nouvelles. Pas un appel, pas un message, pas même une carte postale. Rien du tout. Comme si elle n'existait plus, comme si elle avait été effacée. Constance lui avait dit que leur mère racontait à tout le monde que Victoire travaillait à l'étranger, histoire d'éviter les questions gênantes lors des soirées. Quant à leur père, il ne prononçait même plus son prénom. Elle n'était plus personne pour eux.

Et le plus incroyable, c'est qu'au fond, ça lui était presque égal. Elle ne les aimait pas, elle ne les avait jamais vraiment aimés. Mais leur rejet ne faisait que confirmer ce qu'elle pensait déjà : elle ne valait rien. Elle était une erreur, un accident, un raté depuis le début.

Elle avait ressenti plusieurs fois la tentation de replonger. Parfois, elle se retrouvait devant une cabine téléphonique, le numéro de Marc griffonné sur un vieux bout de papier. Elle ne l'appelait jamais, mais résister devenait de plus en plus dur. Parce que, sous drogue, au moins, elle ressentait quelque chose. Même si c'était du faux bonheur, même si c'était une joie artificielle, au moins ça existait. Sobre, il ne restait plus rien. Juste ce vide qui grandissait un peu plus chaque jour.

Elle regardait l'eau noire en bas. Il aurait suffi de se pencher, de lâcher prise. Quelques secondes de chute, le froid, le choc, puis le silence.

Enfin le vide comblé par le néant. Elle ferma les yeux, se pencha.

C'est là qu'une voix douce derrière elle lui demanda de ne pas faire ça. Victoire ouvrit brusquement les yeux, sentit ses pieds glisser sur la pierre mouillée. Elle bascula, poussa un cri étouffé. Une main la rattrapa par le bras et la ramena en arrière d'un geste brusque. Elle s'effondra sur le trottoir, le dos contre la rambarde, le cœur battant à tout rompre.

Une femme se pencha vers elle. Environ cinquante ans, cheveux gris coupés courts, blouson rouge avec un écusson de la Croix-Rouge, le visage inquiet mais calme. Elle lui demanda si ça allait, si elle s'était fait mal. Victoire la fixait, perdue, encore sous le choc. Derrière, un homme plus jeune, avec le même blouson, tenait une thermos et un sac de sandwiches.

La femme s'appelait Martine. Bénévole à la Croix-Rouge. Elle expliqua qu'ils faisaient une ronde pour les sans-abri, qu'ils l'avaient vue grimper sur le parapet. Elle demanda à Victoire si elle voulait parler un peu, boire un café, juste souffler avant de prendre une décision qu'on ne peut pas annuler.

À ce moment-là, Victoire sentit les larmes monter d'un coup. Un vrai raz-de-marée. Elle se mit à pleurer comme elle ne l'avait pas fait depuis des années, des sanglots qui lui déchiraient la poitrine. Martine s'assit à côté d'elle, passa un bras autour de ses épaules, sans dire un mot. Elle l'avait laissée pleurer. Rien de plus.

Victoire repensait souvent à cette nuit-là. C'était vraiment à ce moment-là que tout avait changé, mais cette fois, dans l'autre sens. Martine et son collègue l'avaient emmenée dans leur camionnette, lui avaient donné un café brûlant et des couvertures. Pas un mot de reproche, pas de regard accusateur. Juste quelqu'un qui écoutait pendant qu'elle racontait tout, dans le désordre : sa famille, la drogue, le centre, les mois de galère après, ce sentiment d'inutilité qui la rongeait.

Ce soir-là, Martine lui avait dit quelque chose qui lui était resté en tête. Elle lui avait expliqué qu'elle cherchait du sens, que c'était ça qui lui manquait. Pas un boulot, pas de l'argent, même pas l'amour de ses parents. Juste une raison de se lever le matin. Quelque chose qui compte. Tant qu'elle n'aurait pas trouvé, elle continuerait à vouloir disparaître, c'était tout.

Martine avait ajouté, presque comme si de rien n'était, que la Croix-

Rouge cherchait toujours des bénévoles. Si Victoire voulait essayer, elle serait la bienvenue. Pas comme une thérapie, ni comme un service rendu à une pauvre fille perdue, non. Pour de vrai, parce qu'il y avait trop à faire et jamais assez de monde.

Victoire avait ri, un peu sèchement, en disant qu'elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait apporter, elle qui n'était bonne à rien. Martine avait haussé les épaules. « Tu parles trois langues, t'as fait Sciences Po, donc tu sais écrire, t'organiser. Tu as traversé des choses compliquées, alors tu comprendras peut-être mieux que d'autres. C'est déjà beaucoup. »

Paris, antenne locale de la Croix-Rouge, décembre 1986

Un mois après cette nuit sur le pont, Victoire se retrouvait assise dans une salle de réunion de la Croix-Rouge. Une dizaine d'autres bénévoles autour d'elle, c'était la formation aux premiers secours. Elle portait un jean, un pull tout simple, les cheveux attachés, et pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait à sa place.

Elle avait commencé doucement. Une maraude par semaine avec Martine. Elles traversaient Paris la nuit, la camionnette remplie de café chaud, de sandwiches, de couvertures. Parfois, elles s'arrêtaient juste pour discuter. Victoire avait découvert un monde qu'elle ne connaissait pas : les invisibles, ceux qui dormaient sous les ponts, dans le métro, dans les entrées d'immeubles.

Elle avait entendu des histoires dures, bouleversantes. Des hommes qui avaient tout perdu après un divorce, un licenciement. Des femmes qui fuyaient un mari violent. Des jeunes mis à la porte par leur famille. Des vieux qui avaient tout perdu à cause d'une maladie ou d'un coup du sort. Et elle avait compris que la rue ne faisait pas de différence. On pouvait tous finir là si la chance tournait.

Mais là, elle avait découvert une solidarité, une humanité qu'elle n'avait jamais vue dans son propre monde. Ces gens n'avaient rien et partageaient tout. Ils se protégeaient, s'avertissaient du danger, prenaient soin des plus fragiles. Ils gardaient leur dignité, parfois refusaient l'aide : mais disaient toujours merci, avec une politesse qui lui serrait le cœur.

Et puis, elle se sentait utile. Pour la première fois, elle faisait quelque chose qui avait du sens, qui aidait vraiment. Ce n'était pas grand-chose, juste un peu de café, des sandwichs, mais parfois, ça suffisait pour tenir toute la nuit. Parfois, c'était tout ce qu'il fallait pour attendre le matin. Martine, avec le temps, était devenue bien

plus qu'une simple collègue. Une amie, presque une mère de substitution.

Elle avait deux fois l'âge de Victoire et toute une carrière d'infirmière derrière elle avant de prendre sa retraite et de se lancer dans le bénévolat. Elle dégageait cette tranquillité, cette sagesse rare des gens qui ont tout vu, tout vécu. Martine n'était pas du genre à poser des questions gênantes ou à donner des conseils sans qu'on les lui demande. Elle était là, tout simplement. Présente, fiable, solide.

Une fois, après une maraude qui les avait marquées, ce soir-là, elles avaient trouvé un homme mort de froid sous un pont, elles étaient allées s'asseoir dans un bistrot encore ouvert. Martine avait commandé deux cognacs, en lançant d'un ton sans appel qu'elles en avaient bien besoin. Victoire avait hésité. Elle ne buvait plus depuis sa sortie du centre. Mais Martine avait insisté, tout en douceur. Un verre, ça ne la ferait pas rechuter. Il fallait savoir faire la différence entre se faire du mal et se réconforter un peu.

Elles avaient bu en silence. Victoire avait fini par demander comment Martine faisait pour encaisser tout ça : la misère, les échecs, les vies brisées. Martine avait haussé les épaules. On n'encaissait pas vraiment, elle avait dit. On apprenait juste à vivre avec, à faire ce qu'on pouvait. On ne sauverait jamais tout le monde, mais on pouvait toujours sauver quelqu'un. Et ça, ça valait le coup.

Elle avait ajouté quelque chose qui avait marqué Victoire pour de bon. Souvent, ceux qui savent le mieux aider sont ceux qui sont déjà tombés. Parce qu'eux, ils savent ce que c'est d'avoir peur, d'avoir mal, de se sentir seul. Ces gens-là ne jugent pas, ne donnent pas de leçons. Ils restent humains, tout simplement, face à d'autres humains.

Paris, siège de la Croix-Rouge, mars 1987

Quatre mois plus tard, Victoire s'était retrouvée convoquée au siège de la Croix-Rouge, pour un entretien avec le responsable des missions internationales. Trois semaines plus tôt, sur un coup de tête, elle avait rempli un dossier, après avoir vu une affiche qui cherchait des volontaires pour l'Afrique. Martine lui avait dit qu'elle était folle, que ce n'était pas le bon moment, qu'elle n'était pas prête. Mais Victoire, elle, ressentait le contraire. Elle avait besoin de quelque chose de radical, de tranchant, qui la couperait une bonne fois pour toutes de Paris et de ses vieux démons. Une vraie coupure, quoi.

Le responsable, un homme d'une soixantaine d'années, marqué par

trente ans de terrain, l'avait reçue dans un bureau triste comme l'hiver. Il avait feuilleté son dossier, l'air concentré, puis avait commencé à poser ses questions. L'anglais et l'espagnol, elle les parlait couramment ? Oui. Les formations de premiers secours ? Oui, elle était même prête à passer le diplôme complet. Elle savait à quoi s'attendre sur le terrain, pour les conditions parfois dures, voire dangereuses ? Oui.

Il l'avait fixée un moment, puis il avait demandé : pourquoi partir ? Victoire avait hésité. Puis elle avait choisi d'être honnête. Elle avait raconté son histoire, la drogue, le centre, la tentative de suicide, les maraudes qui lui avaient sauvé la vie. Elle avait dit qu'elle voulait donner un sens à tout ça, se rendre utile, pas juste survivre.

L'homme avait hoché la tête, pensif. Il avait expliqué que beaucoup de volontaires venaient avec ce genre de motivation, que ce n'était pas forcément un problème. Mais il fallait comprendre une chose : on ne partait pas en mission pour se sauver soi-même. On partait pour aider les autres. Si elle cherchait une thérapie, ce n'était pas le bon endroit.

Victoire avait répondu qu'elle savait, justement grâce aux maraudes. Elle ne voulait plus se sauver, elle voulait servir à quelque chose. La différence était subtile, mais réelle. L'homme avait esquissé un sourire et lui avait serré la main. Il l'acceptait dans le programme. Elle partirait en juin, au Tchad, où la Croix-Rouge coordonnait l'aide pour les réfugiés et les civils touchés par la guerre.

Le Tchad. Trois mois plus tôt, Victoire n'aurait même pas su placer ce pays sur une carte. Maintenant, elle dévorait tous les dossiers possibles. Un pays ravagé par la guerre civile, des milliers de réfugiés, des conditions sanitaires catastrophiques, des épidémies qui n'en finissaient pas. C'était le genre d'endroit où chaque bras comptait, où chaque personne pouvait faire une différence.

Paris, studio de Victoire, mai 1987

Un mois avant son départ, Victoire avait fouillé dans ses affaires. Elle n'avait gardé que l'essentiel : quelques vêtements pratiques, des photos, quelques livres. Le reste, elle l'avait donné ou jeté. Franchement, ça lui avait fait du bien de se débarrasser de tout ce bazar qui lui pesait depuis des années.

Constance était venue l'aider. Elle l'avait regardée, partagée entre admiration et inquiétude. Elle lui avait demandé si elle était vraiment sûre de vouloir partir, aussi loin, dans un pays en guerre. Victoire

avait répondu que oui, qu'elle n'avait jamais été aussi décidée de sa vie. Constance l'avait serrée fort, en lui faisant promettre de faire attention, d'écrire souvent, de revenir entière.

Victoire avait promis, un sourire sur les lèvres. Elle savait que Constance avait peur pour elle, mais elle avait senti aussi que, pour la première fois depuis longtemps, sa petite sœur était fière. Fière de la voir debout, d'avoir trouvé quelque chose qui la faisait vibrer, fière qu'elle parte faire quelque chose de bien, enfin.

Ce soir-là, elles avaient parlé des parents. Constance lui avait raconté que leur mère avait demandé de ses nouvelles, comme si elle prenait des infos sur une vague connaissance. Leur père, lui, n'avait rien dit, mais il avait eu cette tête fermée, celle qu'il faisait toujours quand il n'approuvait pas. Victoire avait haussé les épaules, disant qu'elle s'en fichait, qu'ils n'existaient plus vraiment pour elle.

Mais ce n'était pas vrai. Pas complètement. Une partie d'elle aurait voulu qu'ils soient fiers, qu'ils voient qu'elle faisait quelque chose de bien, qu'elle n'était pas juste la ratée qu'ils imaginaient. Mais bon, elle savait que ça n'arriverait jamais. Pour eux, partir au Tchad avec la Croix-Rouge, ce n'était qu'une nouvelle lubie, encore une façon d'éviter les responsabilités, une preuve de plus qu'elle ne serait jamais normale.

Au fond, peu importait. Elle ne faisait plus ça pour eux. Elle le faisait pour elle, pour celle qu'elle devenait, cette Victoire qui commençait à lui plaire. Une Victoire qui n'avait plus besoin de came pour tenir debout, qui existait sans chercher l'approbation des parents, qui trouvait sa valeur dans ce qu'elle faisait, pas dans le regard des autres.

Aéroport Charles de Gaulle, 15 juin 1987

Victoire attendait dans la file pour embarquer vers N'Djamena, avec une escale à Libreville.

Son sac à dos militaire tirait sur ses épaules, elle portait un vieux pantalon cargo et un tee-shirt blanc. Autour d'elle, d'autres volontaires de la Croix-Rouge attendaient aussi. Certains avaient l'air tout excités, d'autres étaient blasés, plus âgés, mais ils avaient tous cette drôle de détermination mêlée de trac, comme avant un grand départ.

Martine était venue lui dire au revoir. Elle lui avait tendu un petit carnet en cuir, en disant : "Note ce que tu ressens dedans, ça t'aidera peut-être." Elles s'étaient serrées longtemps, et Victoire avait senti les

larmes monter. En sept mois, Martine avait déjà compté plus pour elle que sa propre mère.

Constance était là aussi, les yeux rouges, lui broyant la main et répétant qu'il fallait faire attention. Victoire lui avait promis d'écrire, de revenir, de l'aimer. C'était la première fois qu'elle lui avait dit ça à voix haute, et les deux sœurs s'étaient mises à pleurer, juste avant que Victoire doive passer la porte d'embarquement.

Dans l'avion, collée au hublot, Victoire avait regardé Paris s'éloigner sous les ailes. Elle repensait au chemin parcouru depuis cette nuit sur le pont de l'Alma, huit mois plus tôt. Elle avait failli mourir, et la voilà qui s'envolait, enfin vivante. Parfois, la vie réservait des détours bizarres.

L'avion avait décollé et Victoire avait fermé les yeux. Son ventre se tordait d'excitation et d'angoisse. Dans quelques heures, elle serait en Afrique, dans un pays en guerre, plongée dans la vraie vie, la vraie misère, l'urgence. Impossible de savoir ce qui l'attendait, mais elle se sentait prête.

N'Djamena, Tchad, juillet 1987.

Un mois après son arrivée, Victoire traversait le camp de réfugiés à la périphérie de N'Djamena, un carnet dans la main, le visage à moitié caché sous son chapeau de brousse. La chaleur était écrasante, il faisait plus de quarante degrés même à l'ombre. La poussière rouge s'infiltrait partout : dans les yeux, la bouche, jusque dans les habits.

Le camp, c'était cinq mille personnes entassées là, qui fuyaient les combats du nord. On trouvait des tentes bricolées, des abris faits de bâches, des familles serrées sur quelques mètres carrés. Il n'y avait pas d'eau courante, pas d'électricité. Les latrines étaient rudimentaires. Les mouches envahissaient tout. Des enfants avaient le ventre gonflé par la faim, des vieux étaient malades de choses qu'on soigne facilement en Europe, des femmes accouchaient dans des conditions très difficiles.

Victoire s'occupait du recensement, distribuait la nourriture, envoyait les gens chez les médecins quand c'était nécessaire. C'était épuisant, autant physiquement que mentalement, mais elle tenait le coup. Elle se rendait compte qu'elle avait plus de ressources qu'elle ne pensait, qu'elle pouvait supporter la chaleur, la fatigue, et les images difficiles, sans craquer.

Avec les réfugiés tchadiens qui avaient été à l'école, elle parlait

français. Pour les autres, elle utilisait quelques mots d'arabe qu'elle avait appris sur le tas, ou bien elle se débrouillait avec des gestes et des sourires. Elle avait appris à faire des piqûres, à nettoyer des plaies, à repérer les enfants vraiment déshydratés. Elle faisait ce qu'on lui demandait, sans trop se poser de questions. Il fallait le faire, tout simplement, et elle était là pour ça.

Le soir, elle dormait dans une petite chambre qu'elle partageait avec Marie et Sophie, deux infirmières françaises qui avaient déjà de l'expérience. Elles parlaient peu, trop fatiguées, et s'endormaient parfois avant même d'avoir fini leur repas. Mais une vraie camaraderie s'était installée entre elles, celle qui naît quand on traverse les galères ensemble.

Victoire écrivait souvent à Constance et Martine, des lettres qu'elle postait quand elle pouvait aller à la Croix-Rouge en ville. Elle leur racontait son quotidien, les rencontres, les difficultés, les petites victoires. Un enfant sauvé de la dysenterie. Une famille qui retrouvait un proche. Un bébé qui naissait en bonne santé, comme un miracle.

Mais elle ne disait rien de la violence qu'elle entendait parfois au loin, les tirs, les explosions. Elle ne racontait pas les corps qu'elle avait vus, ni les histoires terribles que certaines femmes lui confiaient. Tout ça, elle le gardait pour elle, rangé quelque part dans sa tête, comme toutes les autres choses difficiles qu'elle apprenait à porter.

Un après-midi de juillet, elle avait croisé un convoi militaire français qui traversait le camp, direction le nord. Des légionnaires en treillis, le visage marqué par le soleil et la guerre, la regardaient avec un drôle de mélange de curiosité et de respect. Elle leur avait fait un signe, ils avaient répondu d'un hochement de tête.

Pour l'instant, elle continuait vers la tente médicale où une dizaine de patients l'attendaient.

Chapitre 7 : Première Rencontre.

Tchad, région de Faya-Largeau, 12 août 1987

André était là depuis trois heures déjà, allongé sur une crête rocheuse qui surplombait la piste poussiéreuse menant au village de Koro. Son FR-F1 bien calé contre l'épaule, il gardait l'œil dans la lunette, prêt à repérer le moindre mouvement, comme on le lui avait demandé. Il faisait une chaleur étouffante, même avec son chèche autour du cou pour se protéger. La sueur lui coulait dans le dos, traçant des rivières salées sous son treillis. Mais il ne bougeait pas. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'observer, analyser, anticiper.

En bas, à environ cinq cents mètres, un convoi humanitaire de trois véhicules s'était arrêté près du village. Des bénévoles de la Croix-Rouge distribuaient de la nourriture et de l'eau aux habitants, une vingtaine de personnes rassemblées dans la poussière, des enfants qui criaient et couraient dans tous les sens. C'était censé être une opération de routine, sans problème, mais le lieutenant Dumas avait voulu qu'André surveille le convoi depuis les hauteurs. Tout le monde savait que la région attirait les pillards.

À travers sa lunette, André suivait la scène d'un œil attentif. Les humanitaires vidaient des caisses, les villageois attendaient en file, les gamins zigzaguaient entre les adultes. Rien d'anormal. L'ambiance semblait même calme. André balayait lentement le périmètre, vérifiait les angles morts, cherchait un indice, un signe qu'un problème allait surgir. Pour l'instant, rien à signaler.

Il revint sur les bénévoles. Trois personnes, tee-shirts blancs avec la croix rouge. Deux hommes, une femme. La femme était grande, mince, une queue de cheval bien serrée, un pantalon cargo, des rangers pleines de poussière. Elle distribuait les sachets de nourriture rapidement et efficacement. André ajusta sa lunette, intrigué par un détail. Au milieu de ses cheveux châtains, une mèche blanche, comme un coup de pinceau. Impossible de la manquer dans ce décor ocre et rouge.

Il se demanda vaguement ce qu'une fille avec une mèche pareille venait faire dans un endroit aussi reculé du Tchad, puis il chassa vite cette pensée. Ce n'était pas ses affaires, il avait d'autres choses à surveiller. Il reprit son observation, inspecta les alentours du village, les acacias maigres, les dunes au loin, les ruines d'un vieux bâtiment en pisé qui aurait pu servir de planque.

Le temps s'étirait, lentement, comme toujours dans ce genre de planque. André connaissait bien cette sensation où on se fond dans le décor, où les heures passent sans qu'on s'en rende compte. Il respirait calmement, laissait son œil travailler, retenait les détails presque sans y penser.

Et puis il y eut un mouvement.

Trois hommes sortirent des ruines du bâtiment en pisé, à deux cents mètres du convoi. Treillis dépareillés, kalachnikovs en bandoulière. Ils avançaient rapidement vers les véhicules de la Croix-Rouge. André sentit tout son corps se raidir. Pas de doute, c'étaient des pillards. André avait collé son œil à la lunette et avait suivi les trois types du regard, essayant de deviner ce qu'ils avaient en tête. Ils n'avaient même pas cherché à se cacher, ils marchaient droit vers le convoi, sûrs d'eux, comme des mecs qui savaient qu'ils étaient armés et que personne en face ne pouvait réagir. Il avait balayé les alentours, cherché d'autres menaces, rien. Juste ces trois-là, maintenant à une cinquantaine de mètres, qui avançaient sans ralentir.

Les villageois les avaient vus et avaient commencé à reculer. Les femmes attrapaient leurs gamins, les hommes cherchaient une échappatoire, complètement paniqués. Les deux humanitaires, les gars, s'étaient figés en comprenant ce qui arrivait. Mais la femme à la mèche blanche, elle, continuait à distribuer ses sachets comme si de rien n'était. Soit elle ne les avait pas remarqués, soit elle refusait d'arrêter.

André avait senti son doigt glisser tout seul vers la détente, mais il s'était forcé à s'arrêter. Pas d'ordre d'engagement. Dumas avait bien dit : on n'intervient pas, sauf si ça dégénère vraiment, si les légionnaires sont en danger ou s'il y a une agression claire. Observer et rapporter, pas tirer. André avait serré les dents, pestant contre ces foutues règles qui l'empêchaient d'agir.

Les trois pillards étaient arrivés au niveau du convoi, en gueulant en arabe. André ne comprenait pas tout, mais il avait saisi l'essentiel : ils voulaient la bouffe, les véhicules, peut-être le fric aussi. Un des humanitaires levait les mains, essayait de calmer la situation. L'autre reculait vers une voiture.

Mais la femme à la mèche blanche ne bougeait toujours pas. Debout, un sachet de nourriture à la main, elle fixait les pillards, avec du mépris dans les yeux, pas de la peur. André avait vu l'un d'eux s'approcher, gueuler encore plus fort, pointer sa kalach vers elle. Elle

ne reculait pas, elle disait quelque chose, André n'entendait rien, mais ça ressemblait à une protestation, ou un refus.

Le type avait levé son arme, prêt à frapper. Et là, au lieu de reculer, elle avait fait un pas en avant. Un geste insensé. André était resté planté, sidéré. Elle était folle, ou suicidaire, ou les deux. Le type lui avait mis un violent coup de crosse au visage. Elle était tombée, soulevée par un nuage de poussière.

À ce moment-là, André avait senti quelque chose se casser en lui. Toutes les consignes, la discipline, tout ce qu'on lui avait appris sur l'obéissance et le contrôle, tout ça s'était écroulé. Il n'avait pas d'ordre. Il n'était pas censé intervenir. Mais il voyait cette femme au sol, le pillard qui la visait, et le temps semblait s'étirer, une éternité entre deux battements de cœur.

Il avait pris sa décision en une seconde. Il avait ajusté sa visée, mis le réticule sur la tête du gars qui menaçait la femme, bloqué sa respiration, appuyé sur la détente. Le coup était parti, le recul familier. À travers la lunette, il avait vu le type s'effondrer, net. Les deux autres pillards avaient cherché d'où venait le tir, affolés, et ils avaient couru vers les ruines.

André avait rechargé, visé le deuxième, tiré. Touché. Le type était tombé, la main sur l'épaule, son arme par terre. Le troisième avait plongé derrière une voiture, essayant de se planquer. André avait attendu, sans bouger, l'œil toujours collé à la lunette. Finalement, le gars était sorti en courant vers les dunes, abandonnant les autres. André l'avait laissé filer. Il n'avait pas du tout envie de tirer sur un gars qui s'enfuyait.

En bas, c'était le vrai bazar. Les villageois couraient dans tous les sens, les humanitaires se mettaient à plat ventre, perdus, sans comprendre d'où venaient les coups de feu ni ce qui se passait. André était toujours à son poste, l'œil collé à la lunette, prêt à repérer le moindre danger. Le premier pillard qu'il avait touché ne bougeait plus. Le deuxième se tordait au sol, la main serrée sur son épaule en sang.

Et puis il y avait la femme avec la mèche blanche, toujours couchée, immobile.

Le cœur d'André se serra. Il zooma sur elle, vit le sang qui coulait sur son visage, exactement là où la crosse l'avait frappée, les yeux fermés, le corps mou. Il avait tiré trop tard. Le salaud l'avait frappée

avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit. Une grosse colère monta en lui, contre les pillards, contre ces fichues règles d'engagement, et contre lui-même pour ne pas avoir tiré plus vite.

Il appuya sur sa radio et appela le lieutenant Dumas. Il expliqua la situation en quelques mots : trois pillards, deux neutralisés, un en fuite, convoi humanitaire attaqué, au moins une blessée. Le lieutenant mit deux secondes à répondre, sûrement étonné qu'André ait tiré sans ordre, puis annonça qu'il envoyait une section pour sécuriser la zone et s'occuper des blessés.

André resta en planque, à surveiller. Les deux humanitaires, des hommes, s'étaient relevés et avaient couru vers la femme blessée. L'un d'eux fouillait dans une trousse de secours sortie d'un véhicule. À travers sa lunette, André voyait bien qu'ils essayaient de la réanimer, mais elle ne réagissait pas tout de suite. Puis, après ce qui lui sembla une éternité, il la vit enfin bouger et porter la main à son visage.

Elle était vivante. Le soulagement qu'il ressentit fut énorme, presque ridicule vu la situation, mais il s'en fichait. Il l'avait sauvée, c'était ça qui comptait, même si, pour ça, il avait désobéi. Les conséquences, il verrait plus tard avec le lieutenant.

Un quart d'heure plus tard, deux camions militaires arrivèrent en soulevant des nuages de poussière. Les légionnaires sautèrent des camions, sécurisèrent la zone, allèrent voir les deux pillards au sol. Le premier, mort, une balle en pleine tête, n'avait pas eu le temps de souffrir. Le deuxième, touché à l'épaule, perdait beaucoup de sang mais allait s'en sortir. Ils l'attachèrent et le mirent à l'arrière d'un camion.

Le lieutenant Dumas grimpa jusqu'à la crête où André attendait. Il s'accroupit à côté de lui, sans rien dire d'abord, le regard fixé sur la scène en bas, là où les légionnaires installaient la femme sur un brancard. Puis il demanda, d'une voix neutre, pourquoi André avait tiré sans attendre les ordres.

André répondit qu'il avait vu une agression en cours, estimé la menace directe contre les civils, et pris l'initiative d'intervenir. Le lieutenant resta silencieux quelques secondes, puis dit que oui, techniquement, André avait désobéi, mais que vu le résultat, il n'en parlerait pas dans son rapport. Juste : le tireur d'élite a neutralisé deux attaquants qui menaçaient un convoi humanitaire. Pas de désobéissance.

André hocha la tête, un bref merci dans la voix. Dumas se releva, ajoutant que la prochaine fois, ce serait bien qu'André attende les ordres avant de jouer au justicier. André promit d'essayer, mais ils savaient très bien tous les deux que si ça recommençait, il ferait pareil.

Ils redescendirent vers le convoi. Les humanitaires ramassaient leurs affaires, prêts à repartir vers N'Djamena, cette fois escortés par les militaires. André démonta son fusil, le rangea dans son sac, rejoignit sa section près des camions. Il avait tout fait pour éviter de regarder le brancard où la femme à la mèche blanche était allongée, mais c'était plus fort que lui, ses yeux revenaient toujours vers elle. Un des légionnaires lui avait essuyé le visage, enlevé le sang et mis un pansement au-dessus de son œil. Maintenant, elle avait repris connaissance et discutait doucement avec ses collègues, sa voix n'étant qu'un souffle. Les humanitaires, eux, rangeaient leurs affaires et montaient dans leurs véhicules. Ils semblaient secoués, choqués par ce qui venait de se passer, mais au fond, soulagés que tout le monde soit encore en vie.

André monta à l'arrière du camion avec les autres de sa section. Kowalski lui donna une tape sur l'épaule, lança en polonais deux mots qui ressemblaient à un compliment sur sa précision au tir. Diallo, à côté, souriait et hochait la tête, comme pour dire "bien joué". Devant, le lieutenant Dumas s'asseyait à côté du chauffeur et parlait déjà de l'escorte et de la route à prendre.

Quelqu'un annonça alors qu'un hélicoptère Puma arrivait pour évacuer la blessée vers l'hôpital militaire de N'Djamena. Avant même de le voir, André entendit les pales – ce bruit sourd qui remplissait tout l'air. Finalement, l'hélico apparut, d'abord comme un point noir dans le ciel blanc, puis il grossit et descendit. Il se posa dans un nuage de poussière rouge, une vraie tempête qui força tout le monde à plisser les yeux et les légionnaires à se protéger le visage.

Des brancardiers sautèrent hors du véhicule, attrapèrent la civière et coururent vers l'hélicoptère. André les regardait depuis l'arrière du camion, à travers le rideau de poussière qui commençait à retomber. Il vit les brancardiers installer la femme dans l'appareil, un médecin militaire monter avec elle, toute la routine d'une évacuation sanitaire.

À ce moment-là, alors que le médecin se penchait déjà sur la patiente, la femme à la mèche blanche tourna la tête. Elle jeta un regard autour d'elle, un peu perdue, comme si elle cherchait ses collègues, ou essayait juste de comprendre ce qui se passait. Ses yeux

balayèrent la scène, les véhicules, les légionnaires, le décor poussiéreux.

Puis, son regard croisa celui d'André.

Il était là, assis à l'arrière du camion, à une vingtaine de mètres, son fusil démonté entre les jambes, le chèche encore sur la tête mais repoussé vers l'arrière. Leurs regards se croisèrent une seconde, deux peut-être, pas plus. C'était rapide, juste un éclair, perdu dans le chaos et la poussière.

André ne savait pas du tout ce qu'elle voyait, si sa présence comptait vraiment pour elle à ce moment-là, ou si elle le regardait sans le voir. Mais lui, il la voyait. Il distinguait ses yeux verts, même à cette distance, même avec la lumière trop forte. Il voyait cette mèche blanche au milieu des cheveux collés par le sang séché, son visage tuméfié, et, malgré tout, une expression de détermination qui tenait bon derrière la douleur.

Et elle aussi, elle le vit. Pendant ce court instant, elle enregistra ce visage marqué mais pas dur, ces yeux d'un vert très pâle qui tranchaient sur la peau tannée, et cette petite tâche de vin sur le front, juste à la racine des cheveux. Un petit détail qu'elle retint, sans savoir pourquoi. Il hocha la tête, lui sourit. Elle le regarda d'un air interrogatif et comprit, tout d'un coup, ses lèvres articulèrent un merci silencieux.

Le médecin dit alors quelque chose et elle détourna la tête. Un légionnaire à côté d'André lui posa une question, il tourna la tête à son tour. Quand ils essayèrent de se regarder à nouveau de nouveau, les portes de l'hélicoptère se refermaient déjà. Le bruit des rotors monta encore, devint assourdissant. L'hélico décolla, soulevant une nouvelle vague de sable.

André le suivit des yeux alors qu'il montait dans le ciel blanc du Tchad, filait vers le sud. Il resta là, une ou deux secondes, à fixer le point noir qui rétrécissait, puis l'hélicoptère disparut. Il ne restait plus rien. Juste ce ciel vide et le silence qui revenait doucement, comme s'il reprenait ses droits. Kowalski donna un coup de coude à André et lui demanda, dans un français approximatif, s'il dormait ou quoi. André secoua la tête. Il essaya de se raccrocher au présent. Le camion redémarra, bringuebalant sur la piste cabossée. Ils rentraient au camp. Mission terminée, convoi en sécurité, blessée évacuée. Encore une journée d'opération au Tchad, rien d'exceptionnel.

André s'installa un peu mieux sur son banc, son fusil entre les genoux. Il regarda défiler le paysage sec sans vraiment le voir. Il pensait à ce regard qu'ils s'étaient échangé, elle et lui, à peine quelques secondes, le temps de quelques battements de cœur. Ce merci silencieux qu'elle avait articulé. Il espérait un jour la revoir même si cela n'était guère possible.

Il haussa mentalement les épaules et repoussa ces pensées inutiles. Il ne la reverrait jamais. Elle allait repartir en France pour se faire soigner, lui resterait ici encore trois mois, jusqu'à la fin de sa mission. Leur chemin s'était croisé quelques secondes, et c'était tout.

Le camion avançait toujours, soulevant des nuages de poussière rouge derrière eux. André ferma les yeux. Il laissa la fatigue et la chaleur l'envahir, essayant de ne plus penser à cette femme à la mèche blanche, dont il ne connaissait même pas le nom.

Chapitre 8 : Victoire, l'écrivain

En 1996, Victoire de Montclair avait trente-huit ans. Sa vie commençait enfin à ressembler un peu à ce qu'elle souhaitait. Ce n'était pas extraordinaire, mais c'était à elle. Elle habitait un petit appartement dans le dixième arrondissement, cinquante mètres carrés, au quatrième étage sans ascenseur. Par la fenêtre, elle voyait les toits de Paris. En bas, la rue ne dormait jamais. Son bureau débordait de livres et de papiers ; la vieille Olivetti claquait tard, parfois jusque dans la nuit. Les pages s'accumulaient lentement, une après l'autre.

Elle écrivait. C'était arrivé sans qu'elle s'y attende, presque par hasard, deux ans plus tôt.

En 1995, sa mission en Bosnie l'avait épuisée, elle avait failli mourir, prise en otage, elle s'était échappée et avait mis des semaines à trouver de l'aide. Retour en France, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle avait démissionné de la Croix-Rouge. Impossible de repartir sur le terrain, elle n'arrivait même pas à l'imaginer. Elle vivait sur ses économies et sur l'héritage de sa grand-mère maternelle, de l'argent qu'elle avait toujours refusé par fierté, mais qu'elle avait fini par accepter parce qu'il fallait bien vivre.

Pendant six mois, elle n'avait rien fait. Elle dormait mal, mangeait peu, sortait rarement. Une fois par semaine, elle allait voir un psy. Il lui avait parlé de stress post-traumatique, avait prescrit des anxiolytiques qu'elle prenait à moitié. Martine, son ancienne collègue des maraudes, venait souvent lui rendre visite. Un café, une balade dans Paris, pas de questions.

Il y avait aussi sa sœur Constance, qui venait chaque mois avec Harry, son fils de quatorze ans. Victoire adorait ces visites, même si elles lui rappelaient tout ce qu'elle n'avait pas construit. Constance, au fond, avait tout fait à sa manière. Un enfant, pas de mariage, pas de père connu, scandale dans la famille. Mais elle avait gardé Harry, l'élevait seule, travaillait dans une galerie d'art, vivait sans s'excuser.

Les parents ne parlaient plus à aucune des deux. Les vilains petits canards des

Montclair. Ça les avait rapprochées. Elles se voyaient plus, se téléphonaient, se soutenaient,

chacune à sa façon.

Et puis, un soir d'insomnie, l'écriture s'était imposée. Victoire avait ouvert un vieux cahier, pris un stylo, et commencé à écrire. Ce n'était ni une histoire, ni un journal. Juste des images qui revenaient. Le Tchad, la Somalie, la Bosnie. Les camps, les enfants, les femmes, les hommes brisés. Et puis, parfois, un peu de lumière : une naissance dans un hôpital de fortune, un repas partagé avec presque rien, un fou rire entre volontaires après une journée interminable.

Cette nuit-là, elle n'avait pas arrêté d'écrire. Au matin, elle avait vingt pages, serrées, nerveuses. Elle les avait relues, corrigées, tapées à la machine. Elle avait continué. Tous les soirs, elle écrivait. Les mots sortaient de plus en plus facilement, comme s'ils attendaient depuis toujours qu'elle les laisse partir.

Trois mois après avoir commencé, elle avait déjà accumulé cent cinquante pages. Des chroniques courtes, des instantanés, des portraits. Elle les montra à Martine, qui lut tout d'un trait et déclara : « C'est fort. Tu devrais publier. » Victoire n'y croyait pas vraiment, mais elle envoya quand même quelques textes à des magazines. L'un d'eux, Esprit, publia deux chroniques en juin 1995.

Ensuite, Le Monde reprit un texte en septembre. Après ça, Libération en demanda d'autres. Des lecteurs réagirent, envoyèrent des lettres à la rédaction. On commença à lui proposer des interviews. Un éditeur, Christian Bourgois, un indépendant, l'appela en octobre et lui proposa de publier un recueil. Le livre parut en mars 1996. « Chroniques de ma Guerre ». Deux cents pages, concises, percutantes, sans pathos. Les critiques adorèrent. Les ventes démarrèrent lentement, mais restèrent régulières. Victoire n'en revenait pas. Elle avait toujours cherché du sens, sautant d'une mission humanitaire à une autre, en se répétant qu'elle sauvait le monde. Et là, elle comprit qu'elle pouvait toucher les gens autrement. Non pas en les soignant ou en distribuant de la nourriture, mais en racontant ce qu'elle avait vu. En témoignant.

Elle continua d'écrire chaque jour. Un deuxième livre était déjà en route, plus personnel cette fois. Elle parlait de sa propre chute, de la drogue, de la désintoxication, de ce que cela signifiait de se reconstruire. Son éditeur était ravi, il parlait déjà d'une sortie en 1997.

Même en écrivant, Victoire revint vers la Croix-Rouge. Elle ne pouvait plus repartir sur le terrain, son corps et son esprit refusaient.

Mais désormais, elle avait de l'argent, entre son héritage et ses premiers droits d'auteur. Elle commença à faire des dons réguliers et importants, assez pour financer des missions entières. Parfois, elle donnait un coup de main pour la comptabilité, relisait les budgets ou vérifiait des rapports financiers quand on le lui demandait. C'était surtout du travail de bureau qu'elle faisait chez elle, quelques heures par semaine.

En février 1996, on lui proposa le poste de vice-présidente d'honneur du comité français de la Croix-Rouge. Un rôle symbolique, peu prenant, mais qui lui apportait une certaine légitimité. Elle accepta, parce que cela lui permettait de rester proche d'un monde auquel elle ne pouvait plus appartenir, mais qu'elle n'était pas prête à quitter.

Elle assista à quelques réunions, participa à des événements de collecte de fonds, donna parfois des conférences dans des écoles ou des universités. Elle parla du terrain, de la vraie vie de l'humanitaire, rien à voir avec les cartes postales. Les étudiants l'écoutaient, fascinés. Certains venaient la voir après, disaient qu'ils voulaient s'engager. Elle les encourageait toujours, mais les mettait aussi en garde. Ce n'était pas une aventure romantique. C'était dur, épuisant, parfois dangereux. Ça changeait une vie, et pas toujours en bien.

Paris, 25 mai 1996, samedi après-midi.

Victoire était à son bureau, en train de relire un chapitre, quand le téléphone sonna. Elle décrocha machinalement, le stylo encore à la main. Une voix d'homme. Officielle, inconnue. Le capitaine Renaud, gendarmerie de Chamonix. Il appelait au sujet de sa sœur, Constance de Montclair. Le ventre de Victoire se noua. Les flics n'appellent jamais pour de bonnes nouvelles.

Le capitaine s'excusa de lui annoncer ainsi, mais sa sœur Constance avait eu un accident de montagne la veille. Une randonnée dans le massif du Mont-Blanc, avec un groupe. Il y avait eu une chute. Les secours étaient intervenus, mais sa sœur n'avait pas survécu.

Le monde s'arrêta. Victoire entendit les mots, mais ils ne prenaient pas sens. Constance. Accident. N'a pas survécu. Ça ne voulait rien dire. Ça ne pouvait pas signifier ce qu'elle craignait. Le capitaine avait continué de parler. Cela s'était passé la veille, en fin d'après-midi. Constance était tombée, presque cinquante mètres, dans un ravin. Le médecin légiste avait affirmé qu'elle était morte sur le coup.

Victoire avait demandé ce que Constance faisait là-bas. Sa sœur n'aimait pas la randonnée, elle n'en avait jamais fait. Le capitaine avait expliqué que, d'après le guide, c'était sa première fois à la montagne. Elle s'était inscrite avec un groupe de débutants, sur un sentier facile, rien de dangereux. Puis quelqu'un avait glissé, il y avait eu un éboulement, et tout s'était terminé là. Un simple accident.

Victoire n'avait rien répondu. Elle n'y arrivait pas. Sa gorge était nouée, sa tête bourdonnait, comme si le monde s'était soudainement mis à tourner trop vite. Elle entendait encore la voix du capitaine, qui continuait à égrener des détails techniques sur l'identification du corps, les papiers à remplir. Mais elle répondait machinalement, sans vraiment comprendre ce qu'elle disait, comme si elle était absente d'elle-même.

Quand elle avait raccroché, elle était restée assise, le téléphone serré dans sa main. Constance était morte. Sa petite sœur. La seule famille qui lui restait vraiment. Partie, d'un coup, à cause d'un accident absurde en montagne, alors qu'elle n'y avait jamais mis les pieds auparavant. Tout cela lui paraissait irréel, incompréhensible. Rien n'avait de sens.

Les jours suivants n'avaient été qu'un enchaînement flou de formalités administratives et de chaos émotionnel. Victoire avait dû partir à Chamonix pour identifier le corps de Constance, signer des papiers, organiser son retour à Paris.

Elle avait revu sa sœur une dernière fois à la morgue, son visage tuméfié, son corps brisé. Elle n'avait pas pleuré. Pas à ce moment-là. Elle était trop sonnée, vidée de toute réaction.

Elle avait appelé leurs parents. Sa mère avait décroché, la voix glaciale, comme si Victoire la dérangeait au milieu d'un dîner mondain. Quand elle lui avait annoncé la mort de Constance, il y avait eu un long silence. Puis sa mère avait simplement répondu qu'elle préviendrait son père et qu'ils s'occuperaient des funérailles. Elle avait raccroché sans demander comment Victoire allait, sans même proposer de la voir.

Une semaine plus tard, les obsèques avaient eu lieu dans une église du seizième arrondissement. Victoire s'y était rendue seule. Ses parents étaient là, dignes et raides, habillés de noir, recevant les condoléances avec cette politesse glacée qui leur était propre. Ils ne lui avaient pas adressé un mot.

Son fils Harry, son neveu, s'était assis au premier rang entre ses grands-parents. À quinze ans, il était déjà trop grand pour son costume noir, le visage fermé, les yeux secs. Il n'avait pas versé une larme pendant toute la cérémonie. Il était resté droit, regardant le cercueil de sa mère sans la moindre expression.

Victoire était restée à l'arrière de l'église, observant toute cette mascarade. Peu de gens étaient venus. Quelques collègues de la galerie où travaillait Constance, deux ou trois amis, des connaissances de la famille venues par devoir. Personne ne semblait vraiment pleurer. Tout était froid, convenu, sans faille. Comme toujours, dans cette famille où l'apparence comptait plus que tout.

Après l'inhumation, Victoire avait essayé de parler à Harry. Mais sa mère s'était interposée, sèche et autoritaire. Elle lui avait dit qu'Harry rentrerait avec eux, qu'ils s'occuperaient de tout, et que Victoire n'avait pas besoin de s'en mêler. Victoire avait cherché le regard d'Harry. Il l'avait fixée, sans un mot, avec des yeux vides.

Elle était rentrée chez elle et avait passé les deux jours suivants à pleurer sans interruption. Elle pleurait pour Constance, morte si bêtement à trente-cinq ans. Elle pleurait pour leur enfance, pour les rares moments de complicité qu'elles avaient partagés malgré tout. Elle pleurait pour tout ce gâchis, pour la tendresse qu'elles n'avaient pas pu se donner, pour tout ce qui resterait à jamais inachevé entre elles.

Les souvenirs lui revenaient par vagues, parfois si nets qu'ils semblaient presque réels : les rires étouffés sous les draps, les disputes idiotes, les regards échangés en silence face à la froideur parentale.

Victoire se disait que, malgré les années, malgré la distance qui s'était installée entre elles, sa sœur avait été la seule personne à comprendre la solitude qui régnait dans leur famille. Et maintenant, il ne restait plus que ce silence, un vide immense, et la sensation amère d'avoir perdu la seule main qu'elle aurait voulu tenir dans l'obscurité

Paris, cabinet de Maître Delvaux, 10 juin 1996

Deux semaines seulement après les obsèques, Victoire avait été convoquée chez le notaire de la famille pour la lecture du testament de Constance. Elle s'y était rendue, mais franchement, ça ne lui faisait ni chaud ni froid, elle imaginait que tout irait, comme d'habitude, aux parents ou à Harry.

Maître Delvaux l'avait reçue dans son bureau aux boiseries sombres.

Il lui avait proposé un café, qu'elle avait refusé. Puis il avait ouvert le dossier, s'était raclé la gorge.

Il avait expliqué que Constance avait rédigé un testament en bonne et due forme trois ans auparavant, à un moment où elle croyait être malade sérieusement, après une fausse alerte, où elle précisait ce qu'elle voulait pour son fils Harry et ses biens.

Victoire avait hoché la tête, déjà en train de penser à Harry, ce gamin de quinze ans qui venait de perdre sa mère. Qui allait s'occuper de lui maintenant ? Sûrement les grands-parents, même s'ils ne s'étaient jamais vraiment intéressés à lui jusque-là. Le notaire avait continué. Pour ce qui concernait Harry de Montclair, Constance avait désigné Victoire comme tutrice légale au cas où il lui arriverait quelque chose. Elle ne voulait surtout pas que ses propres parents élèvent Harry, elle estimait qu'ils n'étaient pas capables de lui offrir un foyer aimant.

Victoire avait eu l'impression que le sol se dérobait sous ses pieds. « Comment ? »

Le notaire avait répété. Constance voulait que ce soit Victoire qui s'occupe de son fils. Elle était désormais la tutrice légale. Bien sûr, elle pouvait refuser, et dans ce cas-là, Harry irait à l'État ou, peut-être, chez les grands-parents, s'ils acceptaient. Mais la volonté de Constance était claire. Victoire était restée sans voix. Harry. Quinze ans. Constance voulait qu'elle, elle, qui n'avait jamais eu d'enfant, qui n'y connaissait rien aux ados, qui vivait seule dans un petit appartement et écrivait des livres sur la guerre prenne soin de lui.

Elle avait balbutié qu'elle ne savait pas si elle en était capable, que tout ça la dépassait. Le notaire avait dit qu'il comprenait que ce soit bouleversant, et qu'elle avait deux semaines pour se décider. En attendant, Harry restait chez ses grands-parents, qui avaient accepté de le garder provisoirement.

Il avait poursuivi la lecture. Pour ce qui était des biens de Constance, elle laissait à Harry l'appartement parisien et toutes ses économies, qui seraient placées sous tutelle jusqu'à sa majorité. À Victoire, elle léguait la maison de Collioure. Victoire ne connaissait même pas cette maison. Elle se souvenait vaguement que Constance avait acheté quelque chose dans le Sud, quelques années auparavant, mais elles n'en avaient jamais vraiment parlé.

Le notaire avait expliqué qu'il s'agissait d'une maison à Collioure,

dans les Pyrénées-Orientales. Villa Tramontane, chemin de la Cortina. Constance l'avait achetée il y a quatre ans, sans y aller souvent. La maison avait besoin de beaucoup de travaux. Mais, d'après les papiers, c'était une très belle propriété.

Il lui avait tendu un dossier rempli de photos. Victoire les avait feuilletées sans vraiment s'y attarder. Une vieille maison Belle Époque, un peu rose, un peu ocre, avec des volets bleus. La vue sur la mer était splendide, mais la maison semblait oubliée depuis des années. Le toit était percé, les volets arrachés, la végétation avait tout envahi.

Le notaire avait sorti une enveloppe. Une lettre de Constance.

Victoire l'avait prise, l'avait glissée dans son sac sans l'ouvrir. Pas question de lire ça à ce moment-là, ni à cet endroit. De retour chez elle, Victoire s'était effondrée sur son canapé, l'enveloppe à la main. Elle l'avait fixée longtemps, avait hésité, puis avait fini par l'ouvrir. L'écriture de Constance était fine, régulière.

« Ma Vic,

Si tu lis cette lettre, c'est que je suis morte. J'espérais que ça n'arriverait pas avant longtemps, que Harry serait grand, que tu aurais déjà les cheveux blancs. Mais bon, au cas où, je voulais que tout soit clair.

Pour Harry, je sais que ça te fait peur. Mais tu es la seule à qui je fais confiance pour t'occuper de lui. Pas les parents, surtout pas. Ils essaieraient d'en faire une copie de ce qu'ils ont toujours voulu pour nous. Tu sais ce que je veux pour lui : qu'il soit libre, qu'il soit heureux, qu'il devienne ce qu'il a envie d'être.

Tu te diras sûrement que tu ne sais pas faire, que ce n'est pas pour toi. Mais moi, je sais que si. Regarde ce que tu as reconstruit, tout ce que tu as surmonté. Si quelqu'un peut montrer à Harry comment survivre et, surtout, comment vivre, c'est bien toi.

Pour la maison à Collioure, je l'avais achetée sur un coup de tête, il y a quatre ans. Je pensais y vivre un jour avec Harry, loin de Paris, loin de tout. Je n'ai jamais eu le courage de partir. Alors je te la laisse. Peut-être que toi, tu l'auras, ce courage. Ou alors tu la vendras, tu prendras l'argent pour voyager avec Harry. Fais comme tu veux. Elle est à toi maintenant.

Je t'aime, grande sœur. Prends soin de mon fils. Constance. »

Victoire avait relu la lettre trois fois. Elle l'avait posée sur la table basse et s'était mise à pleurer, encore. Pour Constance qui ne verrait pas Harry grandir. Pour Harry qui venait de perdre sa mère. Et pour elle-même, qui devait maintenant s'occuper d'un ado et d'une maison en ruine à l'autre bout du pays. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle avait tourné en rond dans son petit appartement, la tête pleine de questions.

Est-ce qu'elle pouvait vraiment s'occuper d'Harry ? Elle n'y connaissait rien aux ados. Depuis des années, elle vivait seule. Comment allait-elle s'en sortir ? Mais il était hors de question de laisser Harry chez les grands-parents. Elle savait trop bien ce que ça voulait dire, grandir dans cette famille. Le froid, le silence, les exigences absurdes. Elle ne voulait pas lui faire subir ça.

Le matin venu, elle avait pris sa décision. Elle appellerait le notaire. Elle accepterait la tutelle. Elle prendrait Harry. Elle n'avait aucune idée de la façon dont elle s'y prendrait, mais tant pis. Elle le ferait. Pour Constance. Pour Harry. Peut-être aussi un peu pour elle.

Victoire avait signé les papiers chez le notaire. C'était officiel : elle était la tutrice légale de Harry de Montclair. Ses parents n'avaient rien dit. En vérité, ils semblaient même soulagés de ne pas avoir à s'occuper de l'ado. Le lendemain, Victoire était allée chercher Harry chez ses grands-parents. Il l'attendait dans le hall, deux sacs de sport et un carton à la main. C'était tout ce qu'il avait pris. Le reste de ses affaires traînait encore dans l'appartement de Constance, qu'elle devrait vider un jour ou l'autre.

La grand-mère l'avait poussé vers Victoire, sans un mot gentil, même pas un vrai au revoir. Comme si elle se débarrassait d'un vieux paquet. Victoire avait senti la colère monter, mais elle l'avait ravalée. Ce n'était pas le moment. Dans le taxi du retour, Harry n'avait pas dit un mot. Son walkman vissé sur les oreilles. Victoire non plus, elle ne savait pas quoi lui dire. Ces dernières années, elle l'avait croisé quelques fois, pendant les visites avec Constance. Au fond, elle ne le connaissait pas.

Arrivés chez elle, Harry avait regardé autour de lui, sans rien dire. L'appartement était minuscule, rempli de livres et de papiers, vraiment pas fait pour un ado. Victoire lui avait montré le canapé-lit dans le salon, en s'excusant, en expliquant que ce n'était pas idéal mais que ce serait juste pour un temps, qu'ils trouveraient mieux.

Harry avait posé ses affaires et s'était assis sur le canapé. Silence. Long

silence. Puis il avait enlevé son walkman. « Pourquoi t'as accepté ? - Parce que ta mère me l'a demandé. - Tu me connais même pas. - Non. Mais ta mère te connaissait. Et elle pensait que je pouvais le faire. - T'as jamais eu d'enfants. - Non. – Alors pourquoi elle t'a choisie toi ? »

Victoire ne savait pas quoi dire. Elle aurait eu du mal à expliquer que Constance avait eu confiance en elle, qu'elle pensait que Victoire était la seule à pouvoir réparer ce que la vie avait abîmé. « Elle croyait que je pourrais te comprendre. Que je saurais te laisser être qui tu veux. » Harry la fixa longuement, puis il remit son walkman, s'allongea sur le canapé et ferma les yeux.

Les deux premières semaines avaient été compliquées. Harry et Victoire se partageaient cinquante mètres carrés en essayant de s'éviter. Harry restait enfermé avec sa musique. Victoire essayait d'écrire, mais rien ne venait. Le silence était lourd. Un soir, Victoire avait proposé d'aller voir la maison de Collioure. Partir, changer d'air, voir autre chose, ça ne pouvait que leur faire du bien. Harry avait haussé les épaules, marmonné que ça lui était égal, qu'il irait si elle voulait. Victoire avait insisté.

Elle lui avait expliqué que Constance avait acheté cette maison pour lui, qu'elle voulait y vivre avec lui, mais qu'elle n'en avait pas eu le temps. Peut-être qu'eux pourraient le faire. Harry était resté silencieux un moment, puis il avait demandé si c'était loin de Paris.

Victoire avait répondu oui, très loin. Au bord de la mer, près de l'Espagne. Harry avait hoché la tête, lentement. « D'accord. On peut y aller. – « Tu es sûr ? - Ouais. De toute façon, je ne veux plus rester ici. Tout me rappelle ma mère. »

Victoire avait compris. Paris était saturé des souvenirs de Constance. Les rues, les cafés, chaque coin. Partir, c'était peut-être la seule façon de respirer à nouveau. « On part quand tu veux. - Maintenant ? - Si tu veux. - Alors, maintenant. »

Chapitre 9 : André, le menuisier.

En 1996, André Michaud avait trente-quatre ans, et pour une fois, sa vie ressemblait à quelque chose. Pas grand-chose, mais c'était déjà ça. Il avait son atelier de menuiserie rue du Soleil, quarante mètres carrés au rez-de-chaussée, un petit studio au-dessus pour dormir. Ses outils bien rangés, quelques clients du coin qui commençaient à le connaître, des journées tranquilles, sans surprise. C'était calme, presque ennuyeux parfois, mais après dix ans passés à la Légion, l'ennui avait un goût de luxe.

Il s'était installé à Collioure un an plus tôt, en mars 1995. Avant ça, il avait traîné six mois entre Marseille, qui lui rappelait trop de mauvais souvenirs, et Montpellier, trop grande, trop bruyante, trop tout. Il cherchait un endroit où respirer tranquille, où personne ne le connaissait, où il pourrait recommencer à zéro sans avoir à raconter son passé.

Il était arrivé à Collioure un peu par hasard, un après-midi d'été, à moto, sans but précis. Il avait aperçu le village depuis la route, coincé entre la mer et les montagnes, les maisons roses et ocres descendant vers le port, la lumière vive sur les façades. Quelque chose l'avait arrêté. Pas un vrai coup de foudre, mais une sorte d'intuition. Comme si cet endroit l'attendait. Il était descendu au port, s'était installé en terrasse, un café devant lui, regardant les barques catalanes se balancer au soleil. Il avait marché dans les ruelles, grimpé vers le château, respiré cet air chargé de sel et de romarin. Il avait senti un nœud se défaire à l'intérieur, quelque chose de tendu depuis si longtemps qu'il avait fini par ne plus y penser.

Le soir même, il avait cherché un logement. Une semaine plus tard, il signait pour l'atelier rue du Soleil et le petit logement attenant. Deux semaines après, il ouvrait la boutique. "Atelier Michaud - Menuiserie & Restauration." Une plaque en bois, sobre, qu'il avait fabriquée lui-même, vissée à côté de la porte. Pour la première fois, il était son propre patron.

Les premiers mois avaient été difficiles. Il ne connaissait personne, les commandes arrivaient au compte-gouttes, l'argent partait vite. Il vivait sur ses économies de la Légion et quelques réparations à droite à gauche : recoller un volet, raboter une porte, changer une planche pourrie sur une terrasse. Des petits boulots, presque rien, mais ça

suffisait pour tenir.

Il avait appris la menuiserie à la Légion, d'abord par hasard puis par nécessité. Après ses missions au Tchad et à Djibouti, il avait été envoyé à Aubagne comme instructeur de tir. Mais l'après-midi, quand il n'avait personne à entraîner, il traînait dans les ateliers. Il regardait les anciens travailler, posait des questions, donnait un coup de main quand ils acceptaient de lui montrer deux ou trois astuces.

Il s'était découvert une véritable passion pour ce métier. L'odeur du bois, la sensation sous les doigts, la précision du geste, la satisfaction de voir quelque chose prendre forme à partir de simples planches, tout ça lui plaisait vraiment. Franchement, ce n'était pas du tout comme le tir. Avec un fusil, il détruisait. Avec le bois, il construisait. Ça changeait tout.

Un gradé corse, Santini, un type assez dur, lui avait tout appris. Choisir le bon bois, affûter un ciseau, assembler sans colle ni vis, juste à l'ancienne, avec des tenons et des mortaises. André avait passé des centaines d'heures dans l'atelier à poncer, raboter, ajuster. Santini parlait peu, mais montrait très bien. André comprenait vite, il avait des mains habiles et beaucoup de patience.

Quand il avait fini la Légion, en mars 1994, il avait enchaîné avec un CAP de menuiserie, financé par l'armée. Six mois intensifs à Montpellier. Il n'avait même pas besoin de forcer, il avait fini premier de sa promotion. Le formateur lui avait dit un jour qu'il avait du talent, qu'il pourrait ouvrir son propre atelier s'il le voulait. André n'y croyait pas trop à l'époque. Se voir patron, ce n'était pas son genre. Mais l'idée avait fini par s'installer dans un coin de sa tête.

À Collioure, ça avait pris du temps, mais les gens avaient fini par parler de lui. Le menuisier de la rue du Soleil, celui qui ne souriait jamais mais qui travaillait bien. Propre, solide, pas cher. Il n'arnaquait personne, ne gonflait jamais les devis, respectait toujours les délais. Dans une petite ville où tout le monde se connaissait et où les artisans pouvaient traîner, ça faisait la différence.

Il avait réparé la porte de Madame Roca, la vieille Catalane de l'épicerie près du port. Elle en avait parlé à ses clientes. Ensuite, il avait refait les volets de Monsieur Estève, notaire à la retraite, qui habitait une belle maison sur la colline. Estève avait transmis le mot à ses amis. Et ainsi de suite. Le bouche-à-oreille avait fonctionné, lentement mais sûrement.

Au printemps 1996, un an après avoir ouvert, André avait du travail régulier. Rien d'extraordinaire, surtout des petites réparations, des vieux meubles à restaurer, des placards à aménager. Mais ça suffisait : il payait le loyer, mangeait, mettait un peu de côté. Ça lui convenait. L'ambition, ce n'était pas son truc.

Sa vie était devenue une routine simple. Lever à six heures, café noir debout dans la petite cuisine du studio, descente à l'atelier. Il travaillait jusqu'à midi, avalait un sandwich, faisait une courte sieste sur le vieux canapé de l'atelier. Il reprenait jusqu'à dix-huit heures, parfois dix-neuf s'il fallait finir. Retour au studio, douche, dîner rapide devant la télé, un polar ou un magazine de bricolage, et au lit à vingt-deux heures.

Le week-end, l'atelier restait fermé. Le samedi, il faisait les courses au marché, un peu de ménage dans le logement qu'il occupait à peine, un rapide coup d'œil à la moto. Le dimanche, il partait sur les routes de montagne, tout seul, casque sur la tête, sans but précis. Il aimait ces moments-là, où il ne pensait qu'aux virages, au bruit du moteur, au vent dans le dos.

En dehors du travail, il voyait très peu de monde. Il saluait les commerçants, échangeait quelques mots avec les clients sur la météo, s'arrêtait parfois pour un café au bar du port avec d'autres artisans. Pas d'amis, pas vraiment de vie sociale. Pas de femme non plus. Parfois, une aventure d'un soir, une touriste de passage intriguée par son regard sombre et ses mains marquées. Mais rien de sérieux. Rien d'important.

Souvent, il se disait qu'il devrait faire un effort. Sortir, rencontrer du monde, essayer de construire quelque chose de plus « normal ». Mais, honnêtement, ça ne le tentait pas. Ou alors, il ne savait plus comment faire. Dix ans dans la Légion, ça vous habitue à la solitude, au silence, aux relations simples, sans chichis. Il n'avait plus le mode d'emploi pour parler pour ne rien dire, rire par politesse, jouer à la comédie sociale. Les rares fois où il avait essayé, ça sonnait faux. Les gens le remarquaient tout de suite et gardaient leurs distances. Alors il avait arrêté d'essayer. Il vivait seul, et ça lui convenait. Enfin, c'est ce qu'il se répétait.

Ce matin-là du 15 avril, André travaillait une planche de chêne dans son atelier quand il aperçut une voiture officielle se garer devant chez lui. C'était une Peugeot grise avec une plaque du ministère des Armées. Deux personnes en sont descendues : un homme d'une cinquantaine d'années en costume sombre et une femme plus jeune,

qui tenait une mallette. André a posé son rabot et s'est essuyé les mains sur sa combinaison. Il avait gardé ce vieux réflexe de militaire, ce sentiment qui lui disait tout de suite quand quelque chose n'allait pas. L'armée, juste devant chez lui ? Il a tout de suite compris ce que cela voulait dire. Un ancien camarade était mort. Il est sorti, les mains encore pleines de sciure.

L'homme s'est approché et s'est présenté : commandant Berger, du bureau des affaires sociales de la Légion étrangère. La femme était assistante sociale. Ils lui ont demandé s'ils pouvaient lui parler un instant. André a acquiescé, il les a fait entrer dans l'atelier et a dégagé deux chaises couvertes de copeaux. Il savait déjà. Avant même qu'ils ne parlent, il avait compris.

Le commandant a expliqué. Sergent-chef Mamadou Diallo, ancien de la Légion, retraité depuis 1994. André a eu l'impression que le sol s'effondrait sous lui. Diallo. Son binôme au Tchad, son frère pendant deux ans, celui qui lui avait sauvé la vie plusieurs fois. Le commandant a poursuivi. Diallo était mort six mois plus tôt, en octobre 1995, à Marseille. Une maladie tropicale attrapée au Tchad, restée silencieuse pendant des années, lui avait attaqué le foie petit à petit. Il était décédé à l'hôpital, seul, malgré les soins.

André n'a rien répondu. Il regardait ses mains couvertes de sciure, incapable de relever la tête. Diallo était mort depuis six mois. Personne ne l'avait averti. Personne. L'assistante sociale a sorti un dossier de sa mallette. Elle a expliqué que Diallo avait laissé un testament. Qu'il avait une fille, Aïssa, quatorze ans, née d'une histoire avec une infirmière tchadienne tuée par des pillards en 87. Diallo l'avait élevée seul pendant huit ans au Tchad, puis l'avait ramenée en France en 95. Depuis, elle vivait dans un foyer à Marseille.

André a relevé la tête d'un coup. Une fille de quatorze ans, toute seule dans un foyer depuis six mois. Le commandant a repris la parole. Dans son testament, Diallo avait désigné André Michaud comme tuteur légal d'Aïssa. Il y avait aussi une lettre, et tout ce qu'il possédait : dix-huit mille francs pour l'éducation de sa fille.

L'assistante sociale a tendu une enveloppe à André. Il a reconnu l'écriture de Diallo sur le papier jauni. Ses mains tremblaient un peu en l'ouvrant.

« Mon frère,

Si tu lis cette lettre, c'est que je suis mort. Les médecins m'ont

donné six mois, un an au maximum. Cette fichue maladie de Chagas me ronge de l'intérieur. Ironique, non ? Survivre à tout ce bazar au Tchad pour finir par mourir d'une maladie qui dormait en moi.

J'ai une fille. Aïssa. Sa mère, Fatima, travaillait à l'hôpital de N'Djamena. Tu te souviens de l'attaque des pillards en 87, quand on accompagnait le convoi médical ? Elle est morte ce jour-là. J'ai appris ensuite qu'elle était enceinte de trois mois. J'ai récupéré la petite et je l'ai élevée à mon retour en France.

Elle a quatorze ans maintenant. Elle est intelligente, forte, sacrément têtue. Elle a les yeux de sa mère et mon sale caractère. Elle parle français, Anglais, arabe, un peu de sara. Elle se débrouille, mais elle a besoin de quelqu'un. Je n'ai pas de famille. Personne. Toi, tu es commele seul frère que je n'ai jamais eu. Le seul à qui je fais confiance. Alors je te demande ceci : prends soin d'elle. Élève-la comme on nous l'a appris. L'honneur, le courage, la loyauté. Fais d'elle une belle personne.

Je sais, tu ne t'y attends pas. Moi non plus, je n'étais pas prêt quand je l'ai retrouvée. Mais tu y arriveras. Parce que c'est toi. Tu n'as jamais abandonné personne. Il y a un peu d'argent. Pas beaucoup. Utilise-le pour elle. L'école, les vêtements, ce qu'il faudra.

Merci, mon frère. Pour tout. Legio Patria Nostra.

Diallo. »

André avait lu la lettre deux fois. Puis une troisième. Quand il avait relevé la tête, l'assistante sociale le regardait. Impossible de savoir ce qu'elle pensait. De la pitié ? De la compassion ? Elle lui avait expliqué qu'ils avaient mis six mois à le retrouver. Diallo n'avait laissé qu'un nom : André Michaud, ancien légionnaire. Rien d'autre. Ils avaient cherché partout en France. Aïssa attendait au foyer depuis octobre.

Le commandant avait précisé qu'André n'était pas obligé d'accepter. Il pouvait refuser. Dans ce cas, Aïssa serait placée en famille d'accueil ou proposée à l'adoption. Quinze jours pour se décider, pas plus. André avait baissé les yeux sur la lettre. « Prends soin d'elle. T'as jamais laissé tomber personne. » Il se décida : « Je veux la voir. » L'assistante sociale avait eu l'air surprise. « Vous voulez voir Aïssa avant de vous décider ? - Non. J'ai déjà décidé. Je veux juste la voir.

Le jeudi matin, André avait pris la route pour Marseille. Il n'était pas revenu ici depuis son départ pour la Légion en 1984. Douze ans. Il ne reconnaissait presque rien. Les quartiers avaient changé. Ou peut-

être lui. Le foyer se trouvait dans le treizième arrondissement. Un immeuble gris, trois étages, une cour goudronnée. L'assistante sociale l'attendait devant la porte. Elle lui avait dit qu'Aïssa était dans sa chambre, qu'elle savait qu'il venait, qu'elle était nerveuse.

Ils étaient montés au deuxième étage. L'assistante sociale avait frappé doucement. Une voix douce avait répondu : "Entrez ». La chambre était minuscule, très simple. Un lit, un bureau, une armoire. Rien aux murs. Pas de poster, pas de photo, rien de personnel. Une ado était assise sur le lit, dos contre le mur, genoux repliés.

André l'avait vue, et son cœur s'était serré. Elle ressemblait à Diallo, c'en était presque troublant. Même visage fin, même front haut, même mâchoire volontaire. Mais les yeux… grands, noirs, en amande, sûrement ceux de sa mère. Elle portait un jean trop grand, un sweat gris trop large, des baskets usées. Les cheveux lisses de son père, un peu courts mais coupe féminine au carré. On pressentait la belle femme dans quelques années, elle avait déjà une allure féminine, mais encore un peu gauche. Sa peau était d'un très beau doré moyennement clair, un peu plus foncé qu'une européenne du Sud.

L'assistante sociale avait fait les présentations : Aïssa Diallo, André Michaud. Ils s'étaient observés, sans bouger. Aïssa avait brisé le silence d'une voix monotone, sans accent : « Mon père m'a parlé de toi. Il disait que t'étais comme son frère. « Oui. - Il disait que tu lui avais sauvé la vie au Tchad. - Lui aussi m'a sauvé la vie. Plusieurs fois. »

Silence. L'assistante sociale avait soufflé qu'elle les laissait, qu'elle attendait dehors. Elle avait refermé la porte. André était resté là, sans savoir quoi dire. Aïssa non plus, apparemment. Elle le fixait, impossible de savoir ce qu'elle pensait. Méfiante ? Curieuse ? Un peu des deux, sûrement. Finalement, elle avait demandé pourquoi il était venu. André avait juste répondu que son père le lui avait demandé, qu'il voulait qu'il veille sur elle et qu'elle était comme sa nièce. Aïssa avait demandé s'il allait le faire. André avait dit oui.

Elle l'avait regardé longtemps, comme pour voir s'il disait la vérité. Puis elle avait demandé où il vivait, ce qu'il faisait. André avait parlé de Collioure, de son atelier, de sa vie tranquille. Elle avait écouté, sans l'interrompre. Quand il eut fini de parler, elle se contenta de dire qu'elle ne connaissait pas Collioure. Elle ne connaissait que Marseille et le Tchad. André haussa les épaules : ce n'était pas grave, elle finirait bien par apprendre.

Un nouveau silence s'installa. Elle étira les jambes, se leva du lit. Elle était grande pour son âge, presque aussi grande qu'André. Toute fine, tendue, quelques courbes naissantes, avec cette façon de marcher un peu raide des gens toujours sur leurs gardes. Elle demanda quand elle pourrait quitter le foyer. André répondit qu'il devait d'abord signer des papiers, préparer deux ou trois choses, que ça prendrait quelques semaines. Elle hocha la tête, ni déçue ni impatiente. Avant qu'il parte, elle ajouta une dernière chose. Son père lui avait écrit une lettre avant de mourir. Elle la gardait dans son sac, la relisait tous les soirs. Dans la lettre, il disait qu'André était quelqu'un de bien, qu'elle pouvait lui faire confiance.

Chapitre 10 : Victoire et Harry.

Victoire avait rempli la Renault 25 à ras bord. Des cartons de livres, des valises de vêtements, la vieille machine à écrire Olivetti emballée dans une couverture. Les affaires de Harry tenaient dans deux sacs de sport et une caisse. Pas grand-chose, franchement, pour deux vies entières. Harry, lui, était assis devant, le walkman vissé sur les oreilles, à regarder Paris défiler par la fenêtre. Il n'avait pas dit un mot depuis qu'ils étaient montés dans la voiture. De temps en temps, Victoire lui jetait un coup d'œil. Il gardait la mâchoire serrée, le dos droit, comme s'il refusait de se relâcher.

Cela faisait trois semaines que Constance était morte. Trois semaines que Harry vivait chez elle. Trois semaines sans crise, sans larmes, sans éclats. Juste ce silence, ce retrait, comme s'il s'était enfermé derrière une vitre épaisse, inaccessible. Victoire n'arrivait pas à l'atteindre. Elle lançait des sujets, il répondait à peine, parfois pas du tout, scotché à son walkman qui passait du Nirvana ou les Smashing Pumpkins à fond. Elle proposait des sorties, il haussait les épaules, disait qu'il s'en fichait. Elle ne savait plus quoi faire.

Le trajet dura neuf heures, pauses comprises. Ils s'arrêtèrent à une station-service près de Lyon pour déjeuner. Harry grignota trois bouchées de sandwich, but un Coca, puis resta planté là, immobile, pendant que Victoire réfléchissait dehors, à se demander si elle n'était pas en train de faire la pire bêtise de sa vie.

Partir comme ça, avec un ado paumé qui, au fond, la détestait sûrement, pour une maison inconnue dans un village perdu… Ce n'était peut-être pas la meilleure idée. Mais rester à Paris, ce n'était pas possible. L'appartement trop étroit, les souvenirs trop lourds, l'absence de Constance partout. Ils arrivèrent à Collioure en fin d'après-midi. Le soleil tapait, la lumière était aveuglante. Victoire suivit les panneaux, prit la route en corniche, chercha le chemin de la Cortina. Elle se trompa deux fois, fit demi-tour, et finit par trouver.

Le chemin secouait la voiture. Harry avait enlevé son walkman, regardait dehors, silencieux. Quand la villa apparut, Victoire freina. Ils restèrent assis dans la voiture, à fixer cette maison en ruine censée être leur nouveau départ. Harry laissa échapper un sifflement moqueur et demanda si c'était une blague. Victoire, en souriant, lui expliqua qu'il y avait une maison de gardien derrière, et que c'était là

qu'ils allaient vivre. Harry marmonna quelque chose d'incompréhensible, remit son walkman sur les oreilles.

La maison du gardien était en assez bon état. Deux pièces en bas, deux chambres à l'étage, rien de plus. Victoire ouvrit en grand toutes les fenêtres, pour faire entrer un peu d'air et de lumière. Sans rien dire, Harry monta à l'étage pour voir les chambres. Il redescendit et annonça qu'il prenait celle qui avait vue sur la mer, si c'était possible.

Ils vidèrent la voiture en silence. Harry s'occupait des gros cartons, il ne disait rien, montait et descendait les escaliers avec cette énergie brute qu'ont les ados en colère. Victoire le surveillait discrètement. Il avait encore grandi depuis l'enterrement. Maintenant, il atteignait bien un mètre soixante-dix, tout en longueur, maigre, avec ses cheveux trop longs qui lui tombaient dans les yeux. Mais c'était un beau gars, avec un regard profond et des traits réguliers.

Le soir, ils mangèrent des sandwiches assis par terre dans le salon vide. Victoire essaya de lancer la conversation, dit que c'était joli ici, qu'on voyait la mer depuis sa chambre, que le lendemain ils iraient se promener au village. Harry mâchait lentement, le regard perdu dans le vague. Finalement, Victoire dit juste son prénom. Rien d'autre. Il leva les yeux vers elle. Cette fois, elle vit passer quelque chose. Une colère froide, immense. « Quoi ? - Tu as le droit d'être en colère. Tu le sais, ça ? - Je ne suis pas en colère. - Si, tu l'es. Et c'est normal. - Tu ne sais rien de ce que je ressens. » Victoire lui expliqua qu'elle était comme lui, qu'elle avait perdu sa petite sœur qui lui manquait chaque seconde. Il la regarda dans les yeux pour la première fois et hocha la tête. Il se releva, monta dans sa chambre. Victoire entendit la porte claquer. Elle resta seule en bas, à écouter ses pas nerveux traverser le plafond, et elle se demanda si Constance avait vraiment cru qu'elle réussirait à gérer tout ça.

Les premiers jours, ce fut tendu. Harry se levait tard, traînait dans la maison, mangeait ce que Victoire préparait sans dire un mot, puis il filait s'enfermer dans sa chambre avec sa musique. Il ne demandait rien, ne râlait pas non plus, il était là sans vraiment l'être.

Victoire essayait de garder une routine. Ils prenaient le petit-déjeuner ensemble, même si personne ne parlait. Ils allaient faire les courses au village, et Harry suivait, toujours trois mètres derrière, le walkman vissé sur les oreilles. Ils dînaient ensemble, même si le silence devenait si lourd qu'elle finissait par allumer la radio, juste pour remplir l'air.

Elle avait inscrit Harry au lycée de Perpignan pour la rentrée. La directrice adjointe lui avait posé des questions sur le deuil, sur la façon dont il allait s'adapter, et lui avait donné des brochures sur le soutien psychologique pour les ados. Victoire avait tout pris, en se disant qu'elle verrait ça plus tard.

Une semaine après leur arrivée, un soir, Victoire était tombée sur Harry assis sur les marches devant la maison du gardien, en train de regarder le soleil se coucher. Il n'avait pas son walkman, pour une fois. Elle s'était assise à côté de lui, sans rien dire. Ils étaient restés comme ça dix minutes, à regarder le ciel.

Puis Harry avait parlé tout bas. Il avait dit que sa mère aimait les couchers de soleil. Victoire avait hoché la tête, elle savait. Harry avait continué, il avait expliqué que Constance lui disait qu'ils viendraient ici ensemble, qu'ils regarderaient les couchers de soleil tous les deux.

Victoire avait senti sa gorge se serrer.

Harry lui avait demandé pourquoi sa mère était partie en montagne alors qu'elle voulait tellement venir ici, pourquoi elle avait fait cette bêtise, pourquoi elle l'avait laissé comme ça. Victoire n'avait aucune réponse. Comment dire que parfois, les gens font n'importe quoi, prennent des risques idiots, meurent bêtement, même quand ils ont encore des projets, même quand ils sont aimés ? « Je ne sais pas, Harry. - C'est nul. - Oui. C'est vraiment nul. - Putain, j'en peux plus. »

Sa voix s'était brisée. Victoire avait vu ses épaules trembler. Il pleurait en silence, les poings fermés, essayant de se retenir, mais il n'y arrivait plus. Elle ne savait pas quoi faire. Le prendre dans ses bras ? Est-ce qu'il la repousserait ? Elle avait passé un bras autour de ses épaules, doucement, presque comme une question. Harry s'était raidi au début, puis petit à petit, il s'était laissé aller contre elle.

Victoire l'avait gardé contre elle pendant qu'il pleurait, maladroitement, sans trop savoir si elle faisait bien, mais elle l'avait fait quand même. Quand il n'avait plus eu de larmes, Harry était resté là, tout contre elle, sans rien dire.

Victoire sentait encore son grand corps secoué de petits tremblements. Elle lui avait caressé les cheveux, un geste qu'elle n'avait jamais fait avant, mais qui lui était venu tout seul. « Ça va aller, » avait-elle soufflé, sans trop y croire. « Non. - t'as raison. Ça va pas aller. Pas tout de suite. Mais un jour, peut-être. »

Harry n'avait rien répondu. Il était resté contre elle jusqu'à ce que la

nuit tombe complètement. Puis il s'était dégagé, il était monté dans sa chambre sans un mot. Victoire était restée seule sur les marches, les bras encore chauds du corps de l'adolescent. C'était la première fois qu'ils se touchaient vraiment. La première fois qu'elle faisait un câlin depuis… elle ne savait même plus. Des années. Elle avait oublié ce que c'était, ce geste simple, juste être là.

Harry s'était mis à explorer la villa et le parc. Il y passait des heures, disparaissait entre les oliviers, se cachait dans les vieilles ruines. Victoire le laissait faire. Au moins, il sortait de sa chambre. Chapitre 11 : Construire ensemble.

Un après-midi, elle était descendue au village pour faire les courses. Il faisait déjà chaud, même si la journée venait juste de commencer. Elle s'était garée près du port, avait attrapé son sac, puis elle était partie vers le marché.lle s'arrêta devant un étal de légumes. Le vendeur lui montra des tomates, elle en prit quelques-unes et les glissa dans son sac.

Juste derrière elle, à peine à cinq mètres, André sortait de chez le quincaillier avec un sachet de vis à la main. Il s'accroupit pour refaire son lacet. Au même moment, Victoire fouilla dans son sac pour trouver son porte-monnaie. Quand elle releva la tête, André se relevait aussi, mais il avait déjà tourné à droite, filant vers la rue du Soleil. Victoire paya ses tomates, prit à gauche en direction du fromager. Collioure, début août 1996

Un matin, Victoire partit nager tôt, avant même que Harry ne se réveille. Elle descendit à la petite plage du port, posa sa serviette, et plongea dans l'eau fraîche. Ça piquait un peu, mais ça réveillait bien. Elle nagea vers le large, fit des allers retours tranquilles, vingt minutes de liberté. Pendant ce temps, André terminait sa nage de l'autre côté de la plage. Il sortit, ramassa sa serviette et s'en alla par le chemin derrière la plage.

Cinq minutes plus tard, Victoire sortit à son tour, sans savoir qu'André était déjà loin. Elle s'essuya les cheveux, observa le vieux pêcheur qui raccommodait ses filets. Deux personnes avaient partagé la même mer à dix minutes d'intervalle, sans jamais se croiser.

André poussa la porte de l'atelier, Aïssa sur ses talons. Elle portait toujours les mêmes vêtements qu'à Marseille : un jean trop grand, un sweat gris, des baskets usées. Elle était là, jolie jeune femme un peu métisse et ses yeux noirs voyaient tout, fouillaient tout, et ça mettait André un peu mal à l'aise. Il posa son sac, alluma la lumière. L'odeur du bois raboté et de la térébenthine flottait partout. Les outils étaient bien rangés, des planches étaient empilées le long des murs, et au fond, une vieille Traction Citroën en pièces. Aïssa fit le tour, effleurant les outils du bout des doigts, puis s'arrêta devant l'établi.

André lui expliqua que c'était là qu'il travaillait, que son appartement était juste à côté. Il l'emmena par l'escalier extérieur. Le local était minuscule : une pièce à vivre avec un coin cuisine, une chambre à peine assez grande pour un lit, et une salle d'eau coincée comme un placard. Aïssa regarda sans rien dire. André se racla la gorge, avoua que c'était petit, qu'elle dormirait sur le canapé pour l'instant, mais qu'ils allaient agrandir. Derrière l'atelier, il y avait de la place, ils construiraient une vraie chambre, avec une fenêtre, un bureau, tout ce qu'il fallait.

Aïssa le fixa, l'air de demander s'il plaisantait. Elle voulut savoir s'il savait vraiment faire ça. André répondit que oui, et qu'elle l'aiderait. Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, il crut voir passer dans ses yeux autre chose que de la méfiance. Peut-être de l'intérêt.

Les papiers prirent deux semaines. Inscription au lycée de Perpignan, transfert du dossier médical, ouverture d'un compte avec l'argent de Diallo. André gérait tout avec la rigueur d'un ancien de la Légion. Aïssa suivait partout, silencieuse, observant comment il parlait, comment il se tenait droit, disait toujours « bonjour », « s'il vous plaît », « merci ».

Au lycée Arago, la conseillère d'orientation examina le dossier d'Aïssa. Elle nota les bonnes notes, releva qu'Aïssa était en avance en maths. Elle demanda d'où venait la fille. André répondit calmement : mère tchadienne décédée, père légionnaire, Aïssa française par filiation, lui tuteur officiel. La conseillère acquiesça d'un air désolé, nota quelque chose, puis expliqua que la rentrée serait le 2 septembre et qu'il faudrait acheter beaucoup de fournitures. André nota tout, remercia, repartit avec Aïssa.

Dans la rue, Aïssa lui demanda pourquoi il avait dit que son père

était légionnaire. André répondit que c'était la vérité. Elle lui fit remarquer qu'il était mort. André haussa les épaules : il restait son père quand même. Aïssa ne répondit plus, mais il vit sa mâchoire se serrer, comme à chaque fois qu'elle refusait de pleurer.

Ils avaient commencé l'agrandissement un lundi matin. André avait griffonné les plans sur une grande feuille et avait expliqué à Aïssa ce qu'ils allaient faire : une pièce de quinze mètres carrés, accolée à l'arrière de l'atelier, avec une ossature en bois, un toit en tuiles catalanes, et une grande fenêtre exposée plein sud. Il lui avait dit qu'elle déciderait de tout à l'intérieur : la disposition, les rangements, les couleurs. C'était sa chambre, à elle de choisir.

Aïssa l'avait regardé, un peu méfiante, comme si c'était trop beau pour être vrai. Elle lui avait demandé pourquoi il faisait ça. André lui avait répondu qu'elle avait besoin d'un espace rien qu'à elle. Elle lui avait dit qu'il n'était obligé à rien. Il avait hoché la tête, il le savait bien, mais qu'elle était comme sa nièce. Et que la famille, c'était important.

Le premier jour, ils avaient coulé les fondations. André montrait les gestes, Aïssa les reproduisait : mesurer, tracer, creuser. Elle ne se plaignait jamais, travaillait en silence, très concentrée. Quand André expliquait quelque chose, elle écoutait vraiment, posait des questions précises, et recommençait jusqu'à ce que ce soit parfait. Une semaine plus tard, la structure tenait debout. André la laissait prendre des initiatives : où placer la fenêtre, choisir la hauteur des étagères. Aïssa avait dessiné tout un système de rangements astucieux, un bureau sous la fenêtre, des idées auxquelles André n'aurait jamais pensé.

Un soir, en regardant ses croquis, il lui avait dit qu'elle avait un vrai don pour ça. Aïssa lui avait expliqué que son père lui avait appris à dessiner des plans au Tchad, où ils construisaient des puits et des écoles, et qu'il répétait toujours qu'il fallait savoir où on mettait les choses avant de commencer. C'était la première fois qu'elle parlait de Diallo sans qu'on la force. André avait hoché la tête. Il avait dit qu'il avait raison.

Le soir, ils mangeaient ensemble dans le studio. André cuisinait simplement – des pâtes, du riz, des légumes grillés. Aïssa mettait la table sans qu'on le lui demande, faisait la vaisselle après. Ils parlaient peu, mais le silence était moins pesant qu'au début.

À Collioure, en septembre 1996, le chantier avançait. Peu à peu, les voisins s'étaient intéressés. Madame Roca, l'épicière, était passée un

matin avec des oranges de son jardin. Elle avait vu Aïssa poncer une poutre, concentrée, méthodique, et avait demandé à André si c'était sa fille. Il avait répondu non, c'est sa pupille, la fille d'un ami décédé. Madame Roca avait remarqué qu'elle travaillait bien, puis avait proposé de l'eau fraîche à Aïssa. Le lendemain, elle était revenue avec de la citronnade maison. Ensuite, c'était Monsieur Estève, le notaire à la retraite, qui était venu voir l'avancée des travaux et avait discuté architecture avec Aïssa, impressionné par ses dessins. Elle lui avait expliqué ses choix, la circulation de l'air, la lumière, avec une assurance qui avait surpris André.

Peu à peu, Aïssa était devenue une figure familière dans le quartier. Elle faisait les courses pour André, aidait Madame Roca à porter ses caisses, donnait un coup de main au vieux Garcia qui réparait ses filets sur le port. Les adultes l'appréciaient : polie, travailleuse, serviable.

Les jeunes du coin, c'était différent.

Un après-midi, Aïssa rentrait du port avec du pain quand trois ados d'environ quinze ans l'avaient croisée rue du Soleil. Deux garçons, une fille, en tongs et maillots de bain. Le plus grand, un blond avec des taches de rousseur, lui avait demandé si c'était elle la nouvelle. Elle avait répondu oui. Il lui avait demandé d'où elle venait. Elle avait dit du Tchad. Il avait éclaté de rire et avait lancé une remarque raciste, disant qu'elle allait bronzer encore plus.

Les autres avaient pouffé. Aïssa avait essayé de passer, mais le garçon s'était mis devant elle, disant que ce n'était pas poli de partir comme ça. Elle lui avait demandé de la laisser passer. Il avait répondu : « Ou sinon quoi ? » Elle n'avait rien dit, avait tenté de s'écarter. Il l'avait poussée. Aïssa avait reculé, avait trébuché contre le mur. La baguette était tombée par terre. Il lui avait ordonné de ramasser son pain. Aïssa s'était penchée, avait ramassé la baguette pleine de poussière. Elle s'était redressée, les poings serrés. André lui avait dit de ne jamais se battre, qu'on réglait les problèmes autrement. Mais là, elle avait vraiment eu envie de frapper ce garçon.

« Aïssa ? » André était sorti de l'atelier, une planche sous le bras. Il l'avait posée par terre et s'était approché, lentement, calmement. Les trois ados avaient reculé d'un pas. André n'avait rien dit. Il s'était contenté de fixer le gamin blond, vraiment fixé, sans ciller. Le garçon avait baissé les yeux et marmonné qu'ils plaisantaient seulement. André lui avait demandé son prénom. Il avait répondu Jordan. Ensuite, André avait voulu savoir où il habitait, qui étaient ses parents. Il lui avait dit qu'il irait parler à son père le soir même, et

qu'en attendant, il avait tout intérêt à rester loin de sa fille. C'était clair ? Jordan avait dégluti et murmuré oui. André avait attendu qu'ils s'éloignent avant de rentrer à l'intérieur. Aïssa était assise sur le canapé, le morceau de baguette sale toujours dans les mains. André le lui avait pris, l'avait jeté à la poubelle, et lui avait promis d'en acheter un autre. Elle s'était excusée d'avoir causé des problèmes. André lui avait assuré qu'elle n'y était pour rien, c'étaient juste des petits cons.

Il s'était assis à côté d'elle, avait essayé d'expliquer. Il y aurait toujours des gens comme ça, disait-il, parce qu'elle était différente et que les gens avaient peur de ce qu'ils ne comprenaient pas. Mais elle valait bien mieux qu'eux, dix fois plus. Aïssa avait hoché la tête, sans vraiment le croire.

Elle lui avait confié qu'au Tchad, déjà, les enfants l'appelaient « mulâtresse », disaient qu'elle n'était ni vraiment africaine, ni vraiment française, qu'elle n'avait sa place nulle part. Et pareil à Marseille. André avait posé maladroitement une main sur son épaule et lui avait dit qu'elle, ici, elle était chez elle.

La chambre d'Aïssa fut terminée le 20 septembre. Murs blancs, poutres apparentes, une grande fenêtre donnant sur la colline. Elle avait tout peint elle-même, installé les étagères, monté le bureau. André l'avait aidée à choisir un vieux lit en fer chez un brocanteur de Perpignan, et ils l'avaient retapé ensemble.

Le soir de son emménagement, Aïssa était restée longtemps debout au milieu de la pièce, à regarder autour d'elle. Sa chambre à elle. La première qu'elle avait vraiment eue pour elle toute seule depuis la mort de son père. André attendait sur le seuil et lui avait demandé si ça lui plaisait. Elle avait répondu oui. Puis elle s'était tournée vers lui pour le remercier , la première fois qu'elle le faisait. André avait hoché la tête, maladroit, en disant que ce n'était rien.

Il s'apprêtait à partir quand elle lui avait demandé si elle pouvait l'appeler tonton. Il était resté figé. Il ne s'y attendait pas. Il avait dit oui, si elle en avait envie. Aïssa avait acquiescé, sans sourire, mais quelque chose dans son visage s'était détendu. « Bonne nuit, tonton. - Bonne nuit, ma nièce. »

André avait refermé la porte, était monté dans l'atelier, et s'était assis sur le canapé, les mains entre les genoux. « Tonton ». Ça lui faisait bizarre. Ça lui faisait peur, aussi. Comme si une immense responsabilité venait de lui tomber dessus. Mais en même temps, pour la première fois depuis longtemps, il avait eu l'impression de compter

pour quelqu'un.

Le lendemain, André et Aïssa étaient descendus au port pour acheter du poisson. Il faisait un temps superbe, les touristes se promenaient le long du quai, les barques catalanes dansaient doucement sur l'eau. André s'était arrêté chez Paco pour acheter deux dorades. Au même moment, Victoire et Harry étaient apparus à l'autre bout du port. Harry traînait les pieds, casque sur les oreilles. Victoire essayait de lui parler, mais il grognait à peine en retour.

Ils s'étaient arrêtés à un stand de glaces. Harry avait pris un immense cornet, trois boules. Victoire avait pris un café au bar pendant que Harry s'asseyait sur le quai. De là où il était, Harry pouvait voirt André et Aïssa discuter avec le poissonnier, mais il ne les avait pas remarqués. Il était trop occupé à regarder son reflet dans l'eau.

Aïssa, elle, avait vu un garçon de son âge, seul, en train de manger une glace en regardant la mer. Elle avait failli le montrer à André, mais Paco leur tendait déjà le poisson emballé. Victoire était sortie du bar et avait appelé Harry. Ils étaient retournés à la voiture. André et Aïssa, eux, étaient partis de l'autre côté. Ils s'étaient manqués de vingt mètres, pas plus.

Victoire avait rendez-vous chez Maître Estève pour discuter des travaux à la Villa Tramontane. Le notaire lui avait servi un café, avait sorti un dossier et s'était lancé dans les éloges d'un menuisier : André Michaud, rue du Soleil, excellent, honnête, pas cher. Il lui avait donné son numéro. Victoire avait noté le numéro, l'avait plié et glissé dans son sac. Mais elle n'avait pas appelé. Elle avait trop de choses à gérer, surtout avec l'inscription de Harry au lycée. Le papier avait fini oublié au fond du sac.

Harry considérait la villa comme un terrain d'aventure. Deux hectares d'oliviers, de pins parasols, de broussailles. Il disparaissait pendant des heures, revenait le soir avec les genoux écorchés, les cheveux remplis de brindilles. Victoire le laissait faire. Au moins, il sortait.

Un après-midi, caché dans les oliviers, Harry avait entendu des voix. Des ados parlaient fort, riaient. Il s'était approché discrètement. Trois garçons, deux filles, assis dans une clairière, clopes et bières à la main. Il avait reconnu le blond aux taches de rousseur – Jordan, le fils du patron du bar. Harry allait repartir quand Jordan l'avait aperçu. Il lui avait lancé : "T'es qui, toi ?" Harry avait répondu qu'il n'était

personne. Jordan lui avait demandé s'il habitait la villa. Harry avait dit que c'était celle de sa tante.

Jordan s'était rapproché, avait trouvé ça cool. Il avait expliqué que la maison était vide depuis longtemps, qu'eux venaient là pour être tranquilles. Harry avait haussé les épaules. Jordan lui avait tendu une cigarette. Harry avait hésité, puis il l'avait prise. Il n'avait jamais fumé, mais il ne voulait pas passer pour un gamin.

Ils avaient discuté un moment. Les autres étaient du coin, ils se connaissaient depuis le collège. Jordan avait parlé d'une nouvelle dans le quartier, une Africaine, selon lui, qui se la pétait. Il l'avait trouvée bizarre, disait qu'elle ne parlait jamais, ne souriait jamais, avec des yeux trop noirs. Une des filles avait rigolé : Jordan avait juste essayé de la draguer et elle l'avait repoussé. Jordan avait nié, jurant qu'il ne draguait pas les Africaines.

Harry s'était crispé. Ce genre de remarques, il détestait. Mais il n'avait rien dit. Il ne voulait pas se brouiller avec les seuls jeunes qu'il avait rencontrés depuis son arrivée. Jordan continua. Il raconta qu'ils avaient organisé un plan pour Halloween, juste pour faire peur à la fille, pour rigoler un peu. Ils avaient préparé des draps de fantômes, des objets qui brillaient dans le noir. Rien de méchant, vraiment. Harry voulut savoir comment elle s'appelait. Jordan répondit : Aïssa, elle habitait rue du Soleil avec son père. Harry hocha la tête, il était mal à l'aise, mais il ne dit rien.

Aïssa avait pris l'habitude d'aller nager tôt, avant que les touristes arrivent. André lui avait offert un maillot et lui avait montré une petite plage tranquille derrière le château. Tous les matins, elle y allait, nageait une heure, puis rentrait avec les cheveux trempés et les joues toutes rouges.

Un matin, elle croisa Madame Roca, qui descendait au marché. Elles se saluèrent. Madame Roca lui demanda si elle revenait de la plage. Aïssa répondit que oui. Elle lui demanda si elle nageait bien. Aïssa expliqua que son père lui avait appris au Tchad, dans le fleuve. Madame Roca sourit, puis demanda si son père adoptif était content de l'avoir avec lui. Aïssa répondit qu'elle pensait que oui, qu'ils construisaient bien leur vie ensemble. Madame Roca hocha la tête. Cette gamine était polie, posée, mature pour son âge. Mais il y avait chez elle une tristesse qui ne disparaissait jamais vraiment. Elle lui proposa l'adresse d'un club de natation à Perpignan. Aïssa la remercia, promit d'en parler à son oncle.

André devait aller à la déchetterie avec un tas de chutes de bois. Aïssa l'accompagna, assise à l'arrière du camion. Ils arrivèrent pile en même temps que Victoire et Harry, venus jeter les gravats de la maison du gardien.

André se gara à droite, Victoire à gauche. Tout le monde descendit, à vingt mètres les uns des autres, mais trois énormes bennes les séparaient. André vida son bois à droite, Victoire et Harry déchargèrent leurs gravats à gauche. Aïssa aidait André, elle portait les planches, les empilait bien droit. Harry faisait pareil avec les sacs de plâtre. Les deux ados, dos à dos, ne se croisèrent jamais.

André termina le premier et remonta dans le camion. Victoire fut plus longue, Harry prit son temps. Quand ils eurent fini et qu'ils contournèrent les bennes, le camion d'André était déjà parti.

La fin du mois d'octobre arriva et ce fut Halloween. Harry n'aimait pas cette fête. Constance, elle, n'en avait rien à faire de son avis : elle décorait l'appartement, achetait des bonbons, se déguisait complètement. Cette année-là, Constance n'était plus là. Il ne restait que Victoire, qui essayait de faire bonne figure, mais qui s'était contentée d'acheter une citrouille sans trop savoir quoi en faire.

Le soir venu, Harry avait dit qu'il allait faire un tour. Victoire avait hoché la tête, un peu ailleurs. Il était descendu par la rue jusqu'au village, traîné sur le port, puis croisé Jordan et ses copains devant l'église. Ils avaient des draps, des bougies, des pétards. Jordan lui avait fait signe et lui avait proposé de venir avec eux. Pas très motivé, Harry les avait suivis.

Ils étaient remontés rue du Soleil et s'étaient cachés dans une ruelle en face de l'atelier d'André. Jordan avait expliqué le plan : attendre que "l'Africaine" sorte, faire exploser les pétards, surgir avec les draps et crier pour lui faire peur. Harry s'était senti mal. Il trouvait ça nul comme idée. Mais il n'avait rien dit.

Aïssa était sortie vers vingt heures, en jean et sweat à capuche gris, marchant vite, la tête baissée. Jordan avait donné le signal. Les pétards avaient éclaté. Les ados avaient surgi, draps blancs sur le dos, en hurlant. Aïssa s'était figée. D'un coup, elle n'était plus à Collioure. Elle se retrouvait au Tchad, dans un camp de réfugiés, la nuit où les pillards avaient attaqué. Les cris, les détonations, sa mère qui courait, qui tombait. Elle avait laissé tomber son sac poubelle, s'était collée contre le mur, mains sur les oreilles, le cœur affolé, le souffle coupé.Harry avait vu son visage. Ce n'était pas juste de la peur, c'était

une vraie terreur, brute, profonde. Il avait crié :

« Arrêtez ! Putain, arrêtez ! » Il s'était jeté sur Jordan et l'avait poussé. Les autres s'étaient immobilisés, choqués. Jordan était tombé, s'était relevé, furieux. « T'es malade ou quoi ?- Non, c'est vous qui êtes malades ! Regardez-la ! »

Aïssa était recroquevillée contre le mur, tremblante. André était sorti de son atelier, avait tout vu, et avait attrapé Jordan par le col. « Vous avez cinq secondes pour dégager avant que j'appelle les flics. » Ils étaient partis sans demander leur reste. Harry était resté là, à regarder Aïssa qui tremblait encore. André s'était accroupi à côté d'elle, lui avait parlé doucement, répétant que c'était fini, que ce n'étaient que des gamins idiots. Aïssa avait levé les yeux, avait retrouvé peu à peu son souffle. André l'avait aidée à se relever.

C'est à ce moment-là qu'il avait remarqué Harry, debout à quelques mètres, l'air perdu. « T'étais avec eux ? » Harry avait secoué la tête. Il avait expliqué qu'il était là, mais qu'il avait essayé d'arrêter, qu'il ne savait pas ce qu'ils allaient faire. André lui avait demandé son prénom. Harry avait répondu. André lui avait dit de rentrer chez lui, fissa. Harry était parti en courant. En arrivant à la villa, Victoire l'attendait sur le perron, inquiète. Il lui avait lancé que tout allait bien, avait filé direct dans sa chambre et claqué la porte.

Après Halloween, Aïssa s'était repliée sur elle-même. Elle sortait encore moins, ne parlait presque plus. André essayait de la rassurer, mais il n'était pas très doué avec les mots. Alors il faisait ce qu'il savait faire : il restait auprès d'elle, solide. Harry n'avait rien dit à Victoire. Mais il y pensait tout le temps. Il revoyait sans cesse la scène : le visage d'Aïssa, cette peur qui lui tordait le ventre, et ce sentiment d'être complètement inutile.

Un après-midi, il l'avait croisée au marché. Elle achetait des légumes pour André. Il s'était approché, maladroit, et lui avait dit qu'il voulait s'excuser pour l'autre soir. Il avait ajouté qu'il aurait dû les arrêter avant, que c'était vraiment nul. Aïssa haussa les épaules. « Ce n'était rien », dit-elle. Mais Harry refusa de s'en tirer si facilement. « Mais si, c'était horrible », insista-t-il. Il hésita, chercha ses mots, puis demanda : « Tu es nouvelle ici ? - Oui, depuis août. » Harry acquiesça. « Moi aussi. Depuis juillet. » Il lui tendit la main. « Harry. - Aïssa », répondit-elle.

Un silence s'installa. Ils restèrent là sans vraiment savoir quoi dire de plus. Puis Aïssa prit ses légumes, lança un « au revoir » et s'éloigna. Harry la regarda partir. Il aurait voulu la suivre, lui dire quelque chose d'intelligent, n'importe quoi, mais il ne trouva rien à dire.

Le premier jour de lycée arriva sans prévenir. Harry se réveilla le ventre serré. Victoire l'emmena en voiture, mais il mit son walkman sur les oreilles, histoire de s'isoler du reste du monde. Le lycée Arago était immense. Du bruit partout, des profs qui donnaient des instructions à la volée. Harry se perdit deux fois avant de trouver sa classe : Salle 204, Seconde 7. Il choisit une place tout au fond, près de la fenêtre.

Dans un autre coin du bâtiment, Aïssa cherchait aussi sa salle. André l'avait accompagnée jusqu'à l'entrée et lui avait souhaité bonne chance. Elle s'était contentée d'acquiescer, puis était entrée seule. Salle 204. Seconde 7. Elle poussa la porte. Une trentaine de visages se tournèrent vers elle en même temps. Elle balaya la classe du regard, chercha une place.

Et puis elle le vit, tout au fond, près de la fenêtre : le garçon d'Halloween. Harry. Leurs regards se croisèrent. Harry ouvrit de grands yeux, surpris. Aïssa resta figée une seconde, puis alla s'asseoir au premier rang. Elle s'assit, sortit ses affaires. son cœur battait trop vite. Harry ne pouvait détacher les yeux de sa nuque. Cette fille qu'il avait vue terrifiée, celle qui l'obsédait depuis des semaines. Il se surprit à la regarder différemment, elle était belle, différente mais très belle.

Le professeur principal entra et fit l'appel. « Diallo, Aïssa ? - Présente. » Quelques élèves la regardèrent. Aïssa garda les yeux fixés sur son cahier. « De Montclair, Harry ? - Présent. » Aïssa pivota légèrement, croisa encore une fois son regard. Puis elle se remit face au tableau. Le professeur poursuivit l'appel. Il y avait trente-deux élèves en seconde 7. Parmi eux, Harry et Aïssa, chacun assis à une extrémité de la classe.

La cloche sonna. Les élèves se précipitèrent hors de la salle. Dans le couloir, Harry essaya de rejoindre Aïssa, mais elle s'éloignait déjà, emportée par le flot des élèves. Il la chercha du regard, en vain, elle s'était volatilisée. Ainsi commença le lycée.

Chapitre 12 : petits pas.

Au début, ils s'évitèrent. Harry restait au fond de la classe, Aïssa s'installait devant. Ils ne se parlaient pas, ne se regardaient même pas. Comme si Halloween n'avait jamais eu lieu. Mais en maths, Madame Bertrand décida soudain de changer toutes les places. Elle demanda à tout le monde de s'installer par ordre alphabétique. Diallo à côté de De Montclair. Évidemment.

Aïssa s'assit à côté de Harry sans rien dire. Elle sortit ses affaires, aligna soigneusement son cahier, ses stylos, sa règle. Tout était bien rangé. Harry jeta un coup d'œil à son propre bureau : c'était le bazar, des feuilles froissées, des stylos cassés, une gomme toute mâchouillée.

Madame Bertrand commença le cours. Les équations du second degré. Harry décrocha au bout de cinq minutes. Il regardait par la fenêtre, pensait à autre chose, à Constance, à Paris, à cette vie qu'il n'avait pas choisie. À côté, Aïssa prenait des notes. Son écriture était fine, régulière, presque artistique. Elle suivait tout, répondait, levait la main. Au bout de trente minutes, Madame Bertrand donna un exercice. Harry lut l'énoncé. Rien à faire, il ne comprenait pas. Aïssa avait déjà commencé. Harry la vit enchaîner les étapes, poser les équations, factoriser, sans hésiter. Elle savait exactement ce qu'elle faisait. Il se pencha pour regarder par-dessus son épaule. Elle s'arrêta, tourna la tête.

« Tu ne comprends pas ? » C'était la première fois qu'elle lui parlait depuis Halloween. Il resta un instant sans voix. « Non. Pas vraiment. - Tu veux que je t'explique ? - Tu n'es pas obligée… - Je sais. »

Elle tourna son cahier vers lui, reprit l'exercice depuis le début. Elle expliqua calmement, étape par étape. Harry suivit, essaya de comprendre. Elle était patiente, claire, jamais moqueuse, et très joli. Au bout de dix minutes, il avait compris. Pas tout, mais assez pour s'en sortir. « Merci. » Aïssa acquiesça, puis retourna à ses notes. Quand le cours se termina, Harry rangea ses affaires lentement. Aïssa aussi. Ils sortirent ensemble. Dans le couloir, Harry s'excusa de nouveau pour Halloween. Aïssa répondit qu'il avait arrêté, que c'était le principal. Aïssa le regarda vraiment, pour la première fois. Grand, mince, les cheveux en désordre devant de très beaux yeux profonds yeux, perdu. Pas méchant. Juste paumé.

Ils discutèrent un peu, d'où ils venaient, depuis combien de temps

ils étaient là. Harry apprit qu'Aïssa avait vécu au Tchad avant Marseille. Il n'aurait même pas su situer ce pays sur une carte. La sonnerie interrompit la conversation. Chacun partit vers son prochain cours.

Peu à peu, ils commencèrent à se parler. D'abord seulement en maths, quand Harry bloquait sur un exercice. Puis en français, quand Aïssa ne comprenait pas une référence. Harry connaissait tous les films, tous les livres, toute la culture pop que sa mère lui avait transmise. Aïssa, elle, maîtrisait les maths, les sciences, la logique.

Ils se complétaient sans même s'en rendre compte. Un jour, à la fin octobre, ils se sont retrouvés à la même table à la cantine. Harry a rapproché son plateau du sien, comme si c'était naturel. Rapidement, ils ont commencé à parler de leur vie. Aïssa vivait rue du Soleil avec son père. Harry habitait la villa Tramontane avec sa tante. Quand Aïssa lui a demandé pourquoi il vivait avec sa tante, Harry a simplement répondu que sa mère était morte en mai.

Il l'avait dit d'une voix neutre, sans émotion, comme s'il donnait juste une information. Aïssa était restée silencieuse un moment, puis elle a avoué que son père aussi était mort. En octobre, l'année précédente. « Mince. - Ouais. »

Ils se sont regardés. Il y eut un truc entre eux, une sorte de compréhension silencieuse. Le poids du deuil, cette solitude que peu de gens comprennent vraiment. La discussion a continué. Aïssa a expliqué que son père adoptif était à la Légion, le meilleur ami de son vrai père. Harry a parlé de sa tante, Victoire de Montclair, qui écrivait des livres, mais il n'a rien dit de ses œuvres ni de ses histoires humanitaires. Juste qu'elle écrivait, que c'était compliqué, qu'elle avait eu une vie difficile. Aïssa a hoché la tête. Les vies difficiles, elle connaissait.

Un soir, Harry invita Aïssa à faire les devoirs chez lui. Victoire avait tout de suite accepté, contente que Harry ait enfin une amie. Aïssa était arrivée un mercredi après-midi. Elle avait pris le bus depuis Collioure, puis elle était montée à pied jusqu'à la villa. Harry l'attendait devant la maison du gardien. Il lui avait montré où ils vivaient, pas la grande villa, mais la petite maison à côté, parce que l'autre était inhabitable.

Ils étaient entrés. Aïssa avait découvert un endroit petit mais chaleureux. Il y avait des livres partout, des piles de manuscrits sur la table, une vieille machine à écrire Olivetti dans un coin. Ça sentait le

café.

Victoire était dans le salon, en train de taper à la machine. Elle avait levé les yeux et s'était présentée. Aïssa lui avait répondu avec une politesse qui avait vraiment impressionné Victoire. Cette fille avait l'air sérieuse, bien élevée. Victoire avait proposé un goûter, mais ils avaient refusé, pressés de commencer à travailler. Ils étaient montés dans la chambre de Harry. Aïssa avait regardé autour d'elle. Il y avait des posters de Nirvana et de Radiohead sur les murs, des vêtements partout, des livres empilés un peu n'importe comment. Un vrai bazar. « Purée, c'est le bazar chez toi. - Je sais, t'inquiète. »

Ils s'étaient installés par terre et avaient sorti leurs cahiers. D'abord les maths. Aïssa expliquait, Harry suivait du mieux qu'il pouvait. Ensuite, le français. Harry s'était mis à raconter des choses sur Baudelaire, et Aïssa écoutait, captivée. Au bout d'une heure, ils avaient fait une pause. Harry avait mis un CD, du Smashing Pumpkins. Aïssa avait écouté, penchée en avant, concentrée. « C'est beau. Triste, mais beau. - Et toi, tu écoutes quoi ? - Rien de spécial. Mon père écoutait de la musique tchadienne, des trucs traditionnels. Mais moi, je n'ai jamais vraiment eu de goûts à moi. »

Harry s'était levé, avait fouillé dans sa pile de CD et en avait pris un. « Tiens. Prends celui-là. Mazzy Star. Je suis sûr que tu vas aimer. » Aïssa avait pris le CD, l'avait regardé. « Tu es sûr ? - Oui. Tu me le rendras quand tu veux. » Elle l'avait glissé dans son sac. En bas, Victoire tapait toujours à la machine, mais elle entendait leurs voix et leurs rires étouffés. Harry riait. Ça faisait longtemps.

Le soir, Aïssa était rentrée à pied de la villa. Elle avait poussé la porte de l'atelier et trouvé André en train de poncer une table. Ils s'étaient salués. André avait demandé comment s'était passée l'après-midi. Aïssa avait raconté qu'elle avait travaillé avec Harry, qu'ils avaient bien avancé, que sa tante était sympa. André était content, sincèrement heureux de voir qu'elle commençait enfin à se faire des amis.

Depuis le temps qu'il espérait ça pour Aïssa, il se sentait soulagé. Ils avaient continué à discuter dans la cuisine, un peu plus détendus. Aïssa avait parlé un peu plus de Harry : il avait perdu sa mère au printemps, en mai, et c'était sa tante qui l'avait recueilli. Maintenant, ils habitaient ensemble dans la villa Tramontane. André voyait très bien de quelle maison il s'agissait, la grande bâtisse rose perchée sur la colline, celle qui était restée vide depuis des années, que tout le monde dans le coin connaissait sans jamais y être entré.

« Et sa tante, elle fait quoi dans la vie ? avait-il demandé, un brin curieux malgré lui. « Elle écrit. Des livres, il me semble. - Mais quel genre de livres ? - J'en sais rien. Harry n'en parle jamais, il évite le sujet.

André avait haussé les épaules, n'insistant pas. Au fond, ça ne le regardait pas. L'important, c'était qu'Aïssa ait trouvé quelqu'un avec qui sortir, quelqu'un avec qui partager ses journées. Ça lui ouvrait d'autres horizons, il le sentait. Elle paraissait déjà moins renfermée.

Au lycée Arago, en décembre 1996, le temps avait filé sans qu'ils s'en rendent compte. Harry et Aïssa étaient rapidement devenus inséparables. Ils déjeunaient ensemble à la cantine, révisaient à la bibliothèque, prenaient le bus côte à côte pour rentrer à Collioure. Leur complicité sautait aux yeux, même si ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir s'en vanter. Les autres élèves les observaient discrètement, intrigués : le grand garçon réservé, fraîchement arrivé de Paris, et la fille discrète du Tchad. Personne n'aurait imaginé qu'ils deviendraient aussi proches, mais ils semblaient avoir trouvé un langage commun, silencieux et évident.

Un après-midi, alors qu'ils révisaient un contrôle de maths dans un coin tranquille de la bibliothèque, Aïssa avait soudain levé la tête de son cahier, les yeux perdus dans le vague. « Tu sais ce qui me manque le plus ? » avait-elle murmuré. « Quoi donc ? » avait demandé Harry, relevant à son tour la tête. « Ma mère. Même si je ne l'ai presque pas connue. Elle est morte quand j'avais un an. Mais malgré tout, il y a ce vide. C'est bizarre, non ?

Ressentir l'absence de quelqu'un qu'on n'a jamais vraiment eu ». Harry avait hoché la tête, comprenant exactement ce qu'elle voulait dire. Il avait senti une tristesse familière remonter. « C'est pareil pour moi avec mon père. Je ne sais même pas qui c'est. Ma mère n'a jamais voulu m'en parler. Maintenant, c'est trop tard, je ne le saurai jamais. - Tu as demandé à ta tante ? - Elle non plus. Ou alors elle ne veut pas me le dire, je ne sais pas. »

Il y eut un silence, chargé d'une compréhension mutuelle. Aïssa avait posé sa main sur celle de Harry, juste un court instant. Un geste timide, mais sincère, comme si elle lui confiait un secret. Harry avait senti son cœur battre plus vite, surpris par l'intimité du geste. Il avait retourné sa main, doucement, et avait serré celle d'Aïssa.

Leurs doigts s'étaient liés, naturellement. Ils s'étaient regardé dans les yeux, longtemps. Ils étaient restés là, sans parler, profitant

simplement de ce moment rare où ils savaient qu'ils n'étaient plus seuls face à leurs blessures. Le silence n'était plus pesant, il était réconfortant, presque doux. Ils partageaient la même solitude, le même manque, et cela les rapprochait plus que n'importe quelle parole.

Au bout d'un moment, Aïssa avait retiré sa main, aussi doucement qu'elle l'avait posée, et s'était replongée dans son cahier de maths. Mais rien n'était plus tout à fait comme avant. Il s'était passé quelque chose entre eux, quelque chose de fragile et de précieux, comme un fil invisible qui venait de se tisser. Harry, de son côté, n'avait pas eu envie de lâcher cette main qu'il venait de saisir. Il sentait au fond de lui que, désormais, ils seraient là l'un pour l'autre, quoi qu'il arrive, envers et contre tout.

À Collioure, dans l'atelier de la rue du Soleil, le mois de décembre 1996 battait son plein. André croulait sous la charge de travail. Depuis que Monsieur Estève avait parlé de lui à ses connaissances, il ne voyait plus le bout de ses journées. Il restaurait sans relâche des meubles anciens, retapait des portes fatiguées par le temps, remettait à neuf des fenêtres et des volets abîmés par les années et les embruns. Sa réputation grandissait chaque jour davantage. Dans le quartier, on ne parlait plus que du menuisier fiable de la rue du Soleil, celui sur qui on pouvait compter, qui travaillait proprement et honnêtement, sans jamais profiter des gens.

Parfois, pour les chantiers les plus importants, il embauchait à la journée des ouvriers du coin. Aïssa venait souvent lui donner un coup de main le week-end, quand elle n'était pas plongée dans ses cahiers de révisions avec Harry. Elle travaillait avec sérieux, attentive, et apprenait vite. André appréciait sa présence, même s'il n'exprimait pas toujours ce qu'il ressentait.

Un samedi matin, alors qu'ils travaillaient ensemble sur la restauration minutieuse d'une armoire du XVIIIe siècle, Aïssa annonça soudainement que Harry l'avait invitée à passer Noël avec lui. Victoire, la mère de Harry, organisait un réveillon, et elle pouvait y participer. Sa voix trahissait un mélange d'excitation et d'hésitation.

La nouvelle surprit André, qui sentit une pointe étrange lui serrer le cœur. Noël… Il n'y avait même pas songé. Depuis combien de temps n'avait-il pas fêté Noël avec quelqu'un ? Cela lui semblait remonter à une autre vie, sans doute à l'époque où il était encore dans la Légion étrangère. Il répondit calmement que ça ne le dérangeait pas, qu'elle pouvait bien sûr y aller si elle en avait envie.

Aïssa le fixa, un peu inquiète. Elle proposa de rester avec lui, qu'ils pourraient préparer un petit repas ensemble, juste tous les deux. Elle voulait s'assurer qu'il ne se sentirait pas abandonné. André esquissa un sourire, touché par l'attention de la jeune fille. Il lui répéta qu'elle devait profiter de cette invitation, voir du monde, s'amuser avec des amis, et qu'elle pourrait tout lui raconter en détail après. De toute façon, il avait encore des commandes à terminer et du travail en attente.

Aïssa acquiesça, mais elle ne put s'empêcher de ressentir une légère culpabilité à l'idée de laisser André tout seul pour les fêtes. Elle savait que, même s'il ne disait rien, la solitude lui pesait parfois.

À la Villa Tramontane, ce même mois de décembre 1996, Victoire consacrait de longues heures à l'écriture. Chaque jour, elle s'installait devant sa machine à écrire, remplissant des pages entières de souvenirs, d'émotions, de douleurs anciennes. Son deuxième livre avançait bien. Celui-ci était différent du précédent : plus intime, plus personnel. Elle y racontait ses années d'errance, la plongée dans la drogue, la chute vertigineuse, puis le difficile chemin de la reconstruction. Mettre tout cela en mots lui coûtait, mais elle sentait qu'elle en avait besoin, que c'était une étape nécessaire pour continuer à avancer.

Quand elle se plongeait dans son travail, Harry respectait son silence. Il avait appris à reconnaître les moments où elle avait besoin d'être seule, perdue dans ses pensées ou ses souvenirs. Il trouvait alors une occupation, lisait ou sortait se promener dans le jardin, sans jamais la déranger.

Un soir, alors qu'ils étaient réunis autour de la table pour le dîner, Harry annonça timidement qu'il avait invité Aïssa à passer Noël avec eux. Victoire accueillit la nouvelle avec un sourire sincère, heureuse de voir que son fils s'ouvrait aux autres, qu'il avait une amie avec qui partager cette soirée spéciale. Harry précisa, un peu gêné, que ce n'était pas seulement une amie. Il n'arrivait pas vraiment à définir leur relation, c'était à la fois simple et compliqué.

Il sentit ses joues rougir sous le regard amusé de sa mère. Victoire sourit, attendrie. Quinze ans… Les premiers émois amoureux, les hésitations, les doutes, tout cela lui rappelait ses propres souvenirs d'adolescente. Elle confia à Harry qu'elle appréciait beaucoup Aïssa, qu'elle la trouvait gentille, très jolie, mature et pleine de ressources. « Moi aussi », répondit Harry à voix basse.

Victoire reprit son repas, pensive. Voir Harry retrouver peu à peu le goût des autres, renouer des liens, s'attacher à des personnes de confiance, la rassurait profondément. Elle sentait que Collioure leur faisait du bien à tous les deux. Son livre avançait, ses nuits étaient de plus en plus paisibles, les cauchemars s'estompaient doucement. La vie reprenait peu à peu sa place, après les tempêtes passées.

Au lycée Arago, juste avant les vacances de Noël, l'ambiance était légère et fébrile. Le dernier jour de classe, Harry et Aïssa marchaient côte à côte vers l'arrêt de bus. L'air était glacial, leurs respirations dessinaient de petits nuages blancs qui s'élevaient dans la lumière pâle de l'hiver. Harry, son sac sur l'épaule, se tourna vers Aïssa, un peu soucieux. Il lui demanda si elle pensait que son père ne serait pas trop triste de passer Noël tout seul.

Aïssa haussa les épaules, un peu embarrassée. Elle expliqua qu'André lui avait assuré que ce n'était pas grave, qu'il avait l'habitude, mais qu'au fond d'elle, elle n'en était pas tout à fait certaine. Avec lui, il était toujours difficile de savoir ce qu'il ressentait réellement. Elle regarda Harry, cherchant du réconfort dans son regard.

Ils continuèrent leur chemin sans un mot, chacun perdu dans ses pensées. Noël approchait. Au fond d'eux, ils espéraient que les liens qu'ils avaient tissés ces derniers mois continueraient de se renforcer, même si les doutes et les absences flottaient encore dans l'air.

Soudain, Harry proposa d'une voix vive : « On peut aussi l'inviter. » Aïssa s'arrêta, un peu surprise. Harry insista, sûr de lui : Victoire accepterait, c'était évident. Aïssa hésita. Son oncle, elle pensait à lui comme ça, maintenant n'était pas quelqu'un de très à l'aise avec de nouvelles personnes. Harry haussa les épaules : ils pouvaient toujours essayer, et si ça ne lui plaisait pas, il dirait non, c'était tout.

Aïssa réfléchit à tout cela. L'idée que son père rencontre la tante de Harry lui donnait un drôle de trac, sans vraiment savoir pourquoi. Mais elle promit d'en parler. Ils arrivèrent à l'arrêt de bus. Harry attrapa la main d'Aïssa, la serra doucement. Elle rougit et baissa les yeux. Le bus arriva. Aïssa monta, se retourna. Harry lui fit un signe de la main. Elle sourit et répondit de la même manière. À travers la vitre, ils se regardèrent jusqu'à ce que le bus disparaisse au coin de la rue.

Harry rentra chez lui. Pour la première fois depuis la mort de sa mère, il se sentit un peu plus léger. Aïssa rentra chez elle, déjà en train de se demander comment elle pourrait proposer à son oncle de passer

le réveillon chez des inconnus.

Chapitre 13 : Déjà vu.

Noël était dans deux jours. Aïssa était descendue du bus, les épaules serrées, le froid de décembre lui piquant les joues. Toute la journée au lycée, elle n'avait pas arrêté de repenser à ce que Harry avait proposé : inviter André à passer le réveillon chez Victoire. Avec Harry, tout semblait simple. "On sera quatre, c'est tranquille, juste un dîner," avait-il dit.

Mais Aïssa savait bien comment André réagissait. Il n'aimait pas qu'on bouscule ses habitudes, surtout pas pour des soirées où il fallait discuter avec des inconnus. Malgré tout, elle s'était sentie obligée d'essayer. Harry avait insisté, trouvant dommage qu'André reste seul, et il avait assuré que Victoire était très sympa, que ça pourrait être agréable. Aïssa savait déjà qu'André refuserait.

L'atelier baignait dans une lumière douce, très différente du froid dehors. André, concentré, travaillait sur une grosse commode du XIXe siècle, confiée par un client de Perpignan. Il appliquait le vernis avec des gestes lents et précis, presque tendres, comme s'il caressait le bois. L'odeur du vernis et de la térébenthine flottait dans la pièce, ce parfum familier qui rappelait à Aïssa toutes ces heures passées à apprendre et à aider André, à découvrir les secrets du bois.

Elle avait posé son sac près de la porte, enlevé son manteau et s'était approchée sans bruit. André avait levé la tête, son regard perçant remarquant tout de suite la tension sur son visage. Il lui avait demandé ce qui n'allait pas, avec sa voix calme et douce, comme toujours.

Aïssa avait hésité, jouant avec un chiffon sur l'établi. Elle avait assuré que ce n'était rien de grave, juste une idée qui lui trottait dans la tête. André avait posé son pinceau, s'était essuyé les mains sur son pantalon taché, et lui avait proposé de s'asseoir. Il avait expliqué qu'il avait le temps, que la commode pouvait attendre.

Aïssa s'était assise, les doigts posés sur le bois. Finalement, elle s'était lancée : Harry et Victoire organisaient un réveillon tranquille à la villa Tramontane, rien d'extravagant, juste un dîner pour Noël. Harry voulait qu'André vienne aussi, qu'il ne passe pas la soirée tout seul à l'atelier.

André l'avait écoutée jusqu'au bout, mais Aïssa avait bien remarqué

une légère crispation au coin de ses lèvres. Quand elle avait fini, il était resté silencieux un moment, regardant les lumières du port au loin derrière la fenêtre. Il avait fini par répondre que c'était gentil, qu'il appréciait l'invitation, mais qu'il préférait rester là. Il avait encore du travail sur la commode, et Noël n'avait jamais été une fête pour lui.

Le cœur d'Aïssa s'était serré, mais elle avait insisté, un peu. Elle avait expliqué que ce serait l'occasion de rencontrer des gens du coin, que Victoire était quelqu'un d'intéressant, écrivaine et grande voyageuse, et que Harry était devenu un vrai ami. Ça lui ferait du bien, peut-être même qu'il trouverait de nouveaux clients, puisque Victoire rénovait la villa.

André avait secoué la tête. Honnêtement, ces soirées, ce n'était pas son truc. Ce qu'il préférait, c'était la tranquillité de son atelier, le bois tout autour, ses outils bien rangés. Là, au moins, il se sentait vraiment chez lui. Le bois, lui, ne réclamait rien, ne jugeait jamais. Aïssa lui avait demandé s'il était vraiment sûr de lui. Il n'avait pas tourné autour du pot : il aimait mieux une soirée calme, un bon livre ou un vieux film à la télé. Pour adoucir son refus, il avait proposé qu'ils cuisinent ensemble. Rien de compliqué, juste des pâtes à la carbonara, avec plein de fromage râpé et des œufs frais du marché, comme elle les aimait.

Aïssa avait accepté, même si elle avait ressenti un petit pincement au cœur. Elle avait pensé à Harry, à la façon dont elle annoncerait la nouvelle, à ce mur invisible qui séparait encore leurs deux mondes. André avait bien senti son trouble. Il avait posé une main sur son épaule, doucement, et lui avait dit qu'il était fier d'elle, mais qu'il n'était qu'un vieux légionnaire un peu sauvage, fier de la voir trouver sa place, de la voir tisser des liens. Pour lui, ça comptait plus que toutes les fêtes du monde.

Ils avaient travaillé ensemble tout l'après-midi. Aïssa attaquait un tiroir à la ponceuse, André s'occupait des charnières. Le silence entre eux était doux, juste interrompu par quelques conseils. Dans sa tête, Aïssa repartait loin, aux Noëls au Tchad, aux fêtes improvisées autour d'un feu avec Diallo. Là-bas, on partageait des histoires, pas des cadeaux. Elle s'était demandé si, quelque part, André aussi gardait des souvenirs de Noël. Peut-être des souvenirs de la Légion, des réveillons passés seul, loin de tout.

Aïssa s'était couchée tôt, déjà ailleurs, à la villa Tramontane, à s'imaginer la soirée. Elle avait pensé à Victoire et soudain, son esprit

s'était focalisé sur Henry, son visage, son regard, ses mains, sa belle silhouette, son sourire franc et rassurant. Elle s'était secoué la tête, bien consciente que ce garçon commençait à lui trotter un peu trop dans la tête…

À la villa Tramontane, on sentait déjà l'effervescence dans l'air. Victoire s'était levée tôt, bien décidée à faire de ce réveillon quelque chose de spécial, le premier depuis la mort de Constance. Toute la matinée, elle avait parcouru le marché de Collioure, choisissant chaque produit avec soin : une belle dinde chez le volailler, des marrons pour la farce, des huîtres toutes fraîches, pleines d'iode. De retour à la maison du gardien, elle s'était lancée en cuisine, manches retroussées.

Harry, lui, essayait d'aider du mieux qu'il pouvait. Il épluchait les légumes, pas très sûr de lui mais plein de bonne volonté, posant mille questions sur les recettes, un peu pour combler le silence.

Ils décorèrent le salon ensemble : un sapin artificiel orné de guirlandes lumineuses et de boules en verre que Victoire avait achetées à Perpignan. Harry accrocha des chaussettes au-dessus de la cheminée, une touche américaine qu'il avait vue dans des films.

Victoire mit une playlist de chants de Noël, des versions jazz pour éviter le kitsch, et prépara l'apéritif : des toasts au foie gras, des olives locales, du champagne pour elle et du jus pétillant pour les ados.

Pendant ce temps-là, Harry préparait son cadeau pour Aïssa : un collier simple avec un pendentif en forme de clé, qu'il avait acheté chez un artisan du village avec ses économies. Il l'avait emballé tant bien que mal et avait ajouté un petit mot : "Pour ouvrir de nouvelles portes ensemble." Il avait les mains moites, le cœur qui battait vite, déjà en train de penser à leurs doigts qui se cherchaient sous la table du lycée, à ces petits moments volés qui lui faisaient rougir.

Il avait demandé à Victoire si elle pensait qu'Aïssa aimerait ce cadeau. Elle avait répondu oui, que c'était touchant, très personnel. Harry avait hoché la tête, essayant d'imaginer la soirée, le cœur un peu serré à cause du refus d'André. Victoire avait haussé les épaules : chacun ses raisons, forcer n'aurait rien changé, avait-elle dit.

Aïssa était arrivée vers cinq heures, à pied depuis l'arrêt de bus, un petit sac à dos sur l'épaule avec son cadeau pour Harry : une figurine en bois qui le représentait sur une planche de surf, qu'elle avait sculptée dans une chute de bois prise à son beau-père. Elle la trouvait

assez ressemblante. Elle avait aussi glissé un dessin pour Victoire : la villa vue de la colline, dessiné à la main. Le vent froid lui fouettait le visage, elle avait accéléré, le cœur battant un peu plus fort que d'habitude, puis elle avait frappé à la porte de la maison du gardien.

Victoire avait ouvert, les mains couvertes de farine, un vieux tablier autour de la taille. Elle lui avait tout de suite souri, racontant que la dinde cuisait au four et que l'odeur envahissait déjà la maison. Elle avait fait entrer Aïssa. Harry traînait dans le salon, occupé à arranger les coussins pour s'occuper, mais quand il l'avait vue, son visage s'était illuminé. Il avait lancé un "salut" timide, et ils s'étaient retrouvés tous les trois autour de la table basse pour l'apéritif.

Victoire avait servi des toasts, demandé à Aïssa comment s'était passée sa journée, si le bus n'était pas trop plein avec les touristes de Noël. Aïssa avait répondu que non, c'était calme, le village semblait dormir dans le froid. Elle avait remercié pour l'invitation, expliqué qu'André avait préféré rester chez lui, mais qu'il leur souhaitait une bonne soirée.

Victoire avait hoché la tête, elle comprenait, tout le monde n'était pas fait pour les fêtes, puis elle avait demandé des nouvelles d'André, si son travail de menuisier avançait. Aïssa avait raconté qu'il travaillait beaucoup en ce moment, qu'il avait des commandes à finir pour l'hiver, qu'il restaurait des meubles anciens avec une patience folle, et qu'il lui avait appris à poncer et à vernir comme une pro. Harry avait sauté sur l'occasion, disant que ça avait l'air génial et qu'il aimerait bien voir l'atelier un jour. Aïssa avait promis de l'y inviter.

La conversation avait glissé vers le lycée : les profs qui donnaient beaucoup de devoirs pour les vacances, les histoires sur Jordan qui s'était fait punir au collège pour une bêtise. Harry avait raconté une blague sur un cours de physique où une expérience avait fait exploser un ballon, tout le monde avait éclaté de rire, c'était le chaos.

Aïssa avait eu un rire bref mais sincère, et Victoire les avait regardés, touchée par cette complicité qui se tissait entre eux, comme une plante qui pousse doucement au soleil. Elle avait pensé à sa sœur Constance, à la façon dont elle aurait encouragé ces jeunes histoires, toujours avec son grand cœur et son esprit ouvert.

Le dîner avait commencé vers huit heures, la table était impeccable : nappe blanche, verres en cristal que Victoire avait retrouvés dans un vieux carton, et les bougies qui dansaient doucement. Les huîtres servies en entrée étaient fraîches, ouvertes sans faute par Victoire, elle

avait expliqué qu'elle avait appris le geste en Bretagne. Harry, un peu tendu, en avait avalé une et avait fait la grimace à cause du goût salé, ce qui avait fait rire Aïssa. Victoire avait servi du vin blanc pour elle, du jus pour les ados, et avait levé son verre à Constance, disant que sa sœur aurait adoré cette soirée simple et douce.

Ensuite, la dinde était arrivée, farcie aux marrons et aux herbes, entourée de légumes grillés et nappée d'une sauce onctueuse. Victoire avait expliqué qu'elle avait revisité la recette familiale avec une touche catalane : un peu de romesco pour les légumes. Harry avait complimenté le plat, affirmant que c'était meilleur que tout ce qu'il avait mangé depuis des mois. Aïssa mangeait avec enthousiasme, précisant qu'à la maison, chez André, les repas étaient plus rustiques, mais qu'elle aimait bien ce changement.

Sous la table, sa main avait cherché celle de Harry, geste discret, pensant que personne ne la verrait. De l'autre côté, Victoire avait remarqué le mouvement du coin de l'œil, mais n'avait rien laissé paraître, un sourire discret lui venant malgré elle. Ça lui rappelait ses premiers flirts, ces contacts furtifs à Paris dans les années 80, avant la drogue, quand tout semblait possible.

Au moment du fromage, la conversation était devenue plus sérieuse – des fromages du coin, un brebis sec et un chèvre frais. Aïssa s'était sentie assez à l'aise pour parler de son père adoptif. Elle avait raconté comment André l'avait recueillie à Marseille, comment il avait tout organisé d'une main de maître, comment ils avaient construit l'extension ensemble, pierre après pierre.

Victoire l'écoutait attentivement, posant des questions sur le passé d'André. Aïssa expliquait qu'il avait été légionnaire, qu'il avait servi en Afrique, même au Tchad, où il avait croisé Diallo, son vrai père. Victoire s'était légèrement raidie, son verre suspendu. Elle avait demandé d'une voix égale si André avait été au Tchad en 1986, pendant les troubles. Victoire avait noté avec amusement que les épaules des deux jeunes se touchaient.

Aïssa avait répondu qu'elle n'en savait rien, qu'André parlait peu de ses missions, mais qu'il avait évoqué des opérations en Afrique centrale à cette époque. Victoire avait hoché la tête, expliquant qu'elle aussi était au Tchad cette année-là, pour une mission humanitaire avec une ONG.

Elle avait croisé des légionnaires chargés de la sécurité, des hommes silencieux en uniforme, postés sur les pistes poussiéreuses. Elle s'était demandé si André faisait partie de ces silhouettes aperçues de loin lors des briefings ou des haltes dans les camps.

Un souvenir l'avait envahie : la poussière rouge, les camions bringuebalants, ces soldats français impassibles qui escortaient les humanitaires sans un mot. Mais elle n'avait pas pensé une seconde à l'embuscade, à cet homme qui l'avait tirée du chaos – ce souvenir-là restait trop enfoui, juste un visage flou au cœur de la panique. À ce moment-là, ce n'était qu'une coïncidence qui la troublait, rien de plus.

Pour détendre l'atmosphère, Victoire avait changé de sujet, parlant de son livre en cours. Elle avait expliqué que là, elle écrivait sur sa chute personnelle : les années de drogue à Paris dans les années 80, la descente dans les squats, les amis perdus, puis la rédemption grâce à l'humanitaire au Tchad et ailleurs. Elle disait que c'était douloureux, comme arracher un pansement sur de vieilles plaies, mais qu'il fallait passer par là pour avancer.

Harry avait ajouté que lire les brouillons lui avait permis de comprendre Victoire, de la voir autrement, pas juste comme une tante lointaine, mais comme une survivante. Aïssa avait voulu en savoir plus : comment on choisissait les mots pour raconter la douleur, comment on construisait un récit aussi intime ?

Victoire avait répondu que c'était comme dessiner un plan, comme ceux qu'Aïssa faisait pour l'atelier, il fallait une structure solide, des chapitres comme des pièces, et laisser de la place à l'imprévu. Elle avait ajouté que l'écriture l'avait sauvée, tout comme l'humanitaire l'avait fait autrefois, en donnant un sens au chaos.

Aïssa écoutait, perdue dans ses pensées. Sous la table, leurs mains s'étaient retrouvées, leurs épaules se touchaient, ils sentaient la chaleur du corps de l'autre,se serrant un peu plus fort qu'avant, et Aïssa avait senti son cœur s'accélérer.

Ils se croyaient discrets, persuadés que personne ne remarquait rien, mais Victoire, avec son instinct de femme, ne ratait jamais ce genre de détail. Ça lui rappelait ses propres années secrètes, les dîners trop sérieux où elle glissait des petits mots à un garçon sous la nappe, le cœur battant fort.

Vers minuit, ils se sont retrouvés tous les trois sous le sapin pour ouvrir les cadeaux. Victoire avait donné à Harry un nouveau

walkman, accompagné de cd de Nirvana et de Radiohead. Elle lui a dit à voix basse que la musique l'avait aidée à traverser ses moments difficiles. Pour Aïssa, elle avait choisi un livre sur l'architecture africaine, plein de photos de villages tchadiens et de plans de maisons traditionnelles. Elle espérait que ça lui parlerait de ses origines.

Harry, un peu maladroit, a offert à Aïssa le collier. Il a tenté d'expliquer que ça représentait un nouveau début. Aïssa l'a mis autour de son cou, visiblement émue. Puis c'était à elle de faire un cadeau. Elle lui a tendu une petite statuette sculptée, emballée rapidement dans du papier journal.

Harry a déballé le paquet, est resté sans mots, puis il lui a dit que c'était le plus beau cadeau qu'il ait jamais reçu. Il s'est approché pour lui faire une bise de remerciement, mais Aïssa a tourné la tête au dernier moment et le baiser est arrivé tout près de ses lèvres. Harry est devenu tout rouge, Aïssa a senti un petit frisson dans son ventre, et Victoire, en faisant comme si de rien n'était, a souri intérieurement.

Après, Victoire a reçu le dessin d'Aïssa. Elle l'a regardé longtemps, sans rien dire, puis elle a souri et déclaré que c'était un cadeau magnifique, presque une poésie pour sa nouvelle maison.

L'atmosphère flottait entre joie tranquille et douce nostalgie que l'on ne nomme pas toujours. Victoire, dans un coin de sa tête, pensait à Constance. Elle la voyait presque, comme une présence discrète qui veillait sur eux. Harry et Aïssa discrètement (enfin, c'est ce qu'ils croyaient) blottis l'un contre l'autre, mains entrelacées sous la table passaient un des meilleurs moments de leur vie.

Il était une heure du matin. La fête s'était arrêtée là, sur un dernier éclat de rire. Victoire avait proposé de raccompagner Aïssa, parce qu'il gelait dehors et que les rues étaient vides. Harry avait voulu venir aussi, mais Victoire n'avait pas cédé : il devait dormir. Aïssa avait accepté, elle avait serré Harry fort dans ses bras, un câlin bref mais intense, et lui avait soufflé merci à l'oreille.

Dans la voiture, le silence était doux, entrecoupé de souvenirs de la soirée. Victoire avait demandé si Aïssa avait aimé ; Aïssa avait répondu oui, que c'était inoubliable. Elles avaient parlé de livres, de rêves. Quand elles étaient arrivées rue du Soleil, Victoire s'était garée juste devant l'atelier, sans même vraiment y penser, comme si elle avait fait ce trajet des dizaines de fois auparavant.

La lumière du studio perçait à peine à travers les rideaux tirés,

dessinant des ombres épaisses sur le trottoir. Aïssa avait soufflé un merci, tout bas, avant de descendre de la voiture, ses gestes empreints d'une certaine lassitude mais aussi d'une douceur reconnaissante. Victoire, elle, avait levé la main, un geste rapide et un peu flou, presque machinal.

À ce moment-là, la porte de l'atelier s'était ouverte et André était apparu sur le perron. Sa silhouette imposante se découpait dans la pénombre, rendant la scène presque irréelle, comme sortie d'un rêve ancien. Il avait répondu au salut de Victoire d'un signe de tête, tout en la fixant avec une intensité inhabituelle. Pile à cet instant, Victoire avait ressenti un frisson étrange, ce genre de sensation qui fait remonter à la surface des souvenirs flous qu'on croyait définitivement oubliés.

Les années s'étaient écoulées, tout paraissait différent, mais ce geste, cette posture, il y avait là quelque chose de familier, de troublant, qui la ramenait à une autre époque. Elle avait revu, l'espace d'un battement de cœur, l'image lointaine d'un légionnaire au Tchad, aperçu dans la poussière rouge d'un soir brûlant, puis elle s'était vite ressaisie. Ce n'était rien, pensait-elle, juste la fatigue, le contrecoup de la nuit blanche, rien de plus.

De son côté, André était resté planté sur le perron, immobile, tandis que la voiture s'éloignait lentement. Il observait la conductrice dans la lumière grise du matin, la main levée au-dessus du volant, et une gêne sourde lui serrait la poitrine.

Ce geste élégant, précis, lui rappelait quelque chose qu'il n'arrivait pas à nommer tout de suite, un souvenir enfoui qui refaisait surface sans prévenir : le Tchad, 1986, une embuscade dans la brousse, une femme qu'on avait tirée des décombres, son visage marqué par la peur et la fatigue, ses yeux perdus dans la fumée.

Il n'arrivait pas à chasser une drôle d'impression. Cette Victoire, dont Aïssa parlait parfois, l'écrivaine, la voyageuse… Était-il possible qu'ils se soient déjà croisés, sans le savoir, sur une terre lointaine ? Il se persuadait que tout cela n'était qu'un jeu de l'imagination, une farce du froid, de la solitude, de ce Noël qui le ramenait à ses propres absences. Mais au fond de lui, ce sentiment restait vif, comme une écharde sous la peau, impossible à ignorer.

Aïssa avait traversé la rue d'un pas léger, s'était approchée et l'avait embrassé » Joyeux Noël, mon tonton. ». André lui avait demandé si tout s'était bien passé, la voix douce, presque inquiète. Elle avait

répondu oui, sans la moindre hésitation, le sourire aux lèvres.

Pendant ce temps, Victoire repartait, elle aussi absorbée par des pensées confuses, le regard perdu dans le miroir de la nuit. André avait refermé la porte, mais il n'était pas monté tout de suite. Il s'était assis sur les marches froides du perron, pensif.

Le lendemain matin, le 25 décembre, Collioure baignait dans une lumière douce et hivernale. André s'était levé tôt et avait préparé un petit-déjeuner simple. Aïssa, encore émerveillée par la soirée de la veille, lui avait tout raconté avec enthousiasme : les rires, les plats partagés, les jeux, les cadeaux échangés dans une atmosphère chaleureuse.

André écoutait, attentif, savourant la joie tranquille qui avait régné dans cette maison, autour de sa nièce, il pensait à elle comme ça maintenant, mais une partie de son esprit s'échappait vers la femme entrevue la veille, celle dont la silhouette dans l'ombre ne cessait de revenir le hanter.

Chapitre 14 : petits cailloux.

Les vacances de Noël venaient de se terminer, tout le monde reprenait ses habitudes. Harry et Aïssa ne faisaient plus semblant de cacher quoi que ce soit. Ils avançaient ensemble dans les couloirs, épaule contre épaule, main dans la main. Ce n'était pas grand-chose, juste cette évidence tranquille qui attirait les regards, sans qu'ils aient besoin d'en faire plus.

Un matin, Jordan les croisa près des casiers. Il ricana et lança un classique : « Alors, les tourtereaux ? » Harry s'arrêta, le fixa sans broncher. « Un problème ? » Jordan haussa les épaules et s'éloigna. Depuis Halloween, il évitait Aïssa. Et depuis que Harry l'avait bousculé, il restait aussi loin que possible de lui.

À la cantine, Harry et Aïssa prenaient toujours la même table, tout au fond près de la fenêtre. Ils parlaient de tout, de rien. Les profs, les devoirs, leurs vies d'avant. Parfois, Aïssa racontait le Tchad : les couleurs, la chaleur, des souvenirs un peu flous de sa mère. Harry, lui, parlait de Paris, de Constance, des dimanches au cinéma. Ils partageaient leurs deuils comme d'autres échangent des secrets.

Un après-midi, à la bibliothèque, Aïssa expliquait encore une fois une équation. Harry avait arrêté d'écrire. Il la regardait, c'était tout.

Elle leva la tête. « Quoi ? » Il secoua la tête. « Rien. Continue. » Mais il ne suivait plus. Il voyait seulement la courbe de sa joue, la concentration dans ses yeux noirs, la façon dont elle mordillait son stylo.

Elle posa son cahier. « Harry, tu m'écoutes ? » Il répondit : « Non. » Elle sourit. Il se pencha, tout doucement. « Je peux ? » Elle acquiesça. Leurs lèvres se touchèrent, un baiser court, doux, un peu maladroit. Mais c'était parfait. Quand ils se séparèrent, Aïssa avait les joues rouges. Harry aussi. Autour d'eux, la bibliothèque poursuivait sa petite routine, sans rien remarquer. Mais pour eux, il venait de se passer quelque chose.

Cette année-là, la Saint-Valentin tombait un vendredi. Harry avait travaillé des jours sur son cadeau : une cassette avec ses chansons préférées. Mazzy Star, Radiohead, The Smashing Pumpkins, un peu de Nirvana. Il avait écrit les titres à la main sur la pochette, glissé un mot : « Pour toi, mon amour. H. »

Aïssa lui avait offert un petit cœur en bois, taillé dans une chute de chêne, poncé jusqu'à devenir doux comme de la soie. Harry le garda dans sa poche, il le touchait parfois en cours, comme un porte-bonheur.

Le soir, après les cours, ils se retrouvaient dans le parc près du lycée. Assis sur un banc, serrés l'un contre l'autre pour lutter contre le froid. Aïssa posait sa tête sur l'épaule d'Harry. Il passait son bras autour d'elle. Ils restaient là longtemps, à regarder le ciel passer du rose au gris.

Un jour, Harry finit par lui dire : « J'ai peur, parfois. » Aïssa lui demanda : « de quoi ? - De te perdre. Comme j'ai perdu ma mère. » Elle serra sa main et le prit dans ses bras. « Je suis là. Je pars pas. » Mais Harry savait que ce genre de promesse, la vie s'en moque. Elle prend ce qu'elle veut, quand elle veut.

Aïssa avait dit à André qu'elle sortait avec Harry. Enfin, "sortir" était un grand mot. Ils étaient ensemble, c'est tout. André avait hoché la tête, demandé si Harry était un type bien. Aïssa avait répondu oui, qu'il la respectait, qu'il était gentil. André avait dit que c'était le plus important, puis il était retourné à son établi. Mais Aïssa avait bien vu qu'il n'était pas complètement à l'aise avec ça. Harry en avait parlé à Victoire un soir après le dîner. « Aïssa… Je l'aime vraiment bien. » Victoire avait souri. « Je sais, Harry. Ça se voit. » Harry avait rougi. « C'est si évident que ça ? » Victoire avait acquiescé. « Oui. Mais c'est

bien. Elle a l'air sympa, respecte-là. » Harry était d'accord. « oui, tatie, Elle est super. »

Puis mars était arrivé, les journées s'étaient rallongées. La lumière avait changé, plus vive, plus tranchante. Les mimosas avaient fleuri sur les collines autour de Collioure, mettant du jaune partout. Harry et Aïssa avaient commencé à passer leurs après-midis ensemble, parfois à la villa, parfois à l'atelier. À étudier, à travailler, à discuter. Mais franchement, de plus en plus, les livres restaient fermés, ou alors ils passaient plus de temps à se regarder qu'à lire.

Ils avaient commencé à vraiment s'embrasser. De longs baisers, lents. Moins timides, plus profonds. Leurs mains s'étaient aventurées, prudentes, curieuses. Dos, bras, nuque. Jamais plus loin, pas encore. Mais la tension était là, douce et terrible, chaque soir quand ils devaient se séparer, elle rentrait chez André, lui chez Victoire. Tous les deux auraient voulu rester ensemble, dormir dans le même lit, sentir la chaleur de l'autre toute la nuit.

Harry n'arrivait pas à dormir. Il se réveillait à trois heures du matin, tendu, la tête pleine d'Aïssa, sa peau, ses lèvres, ses mains. Il se tournait, se retournait, le sommeil lui échappait. Victoire l'avait remarqué. Elle avait vu les cernes, demandé s'il allait bien. Il avait menti, disant qu'il était juste fatigué.

Une nuit, vers la mi-mars, Harry était encore éveillé à onze heures. Il fixait le plafond, comptait les fissures dans le plâtre, essayait de penser à autre chose. Impossible. Aïssa occupait tout son esprit. Il revoyait l'après-midi, la façon dont elle riait quand il ratait un exercice de maths, la courbe de sa nuque, ses doigts fins qui tournaient les pages.

Soudain, il avait eu une idée folle, aller la voir. Tout de suite. C'était idiot. Il était plus de minuit, Collioure dormait, André sûrement aussi. Mais il n'arrivait pas à s'en défaire. Il avait vu ça dans un film, un gars qui lançait des cailloux à la fenêtre d'une fille. Romantique, non ? Ou complètement idiot.

Il s'était levé, s'était habillé en silence. Jean, sweat à capuche, baskets. Il était descendu, avait évité la marche qui grinçait. La porte de Victoire était fermée, elle dormait à poings fermés. Il avait filé par la porte de derrière, traversé le jardin, pris le sentier vers le village. La nuit était froide, claire. Les étoiles brillaient partout, la lune presque pleine éclairait les rues désertes.

Harry marchait vite, les mains dans les poches, le cœur battant. C'était fou, mais il s'en fichait. Il avait mis vingt minutes à arriver rue du Soleil. L'atelier était plongé dans le noir, juste une faible lumière à l'étage—sans doute la veilleuse d'André. La chambre d'Aïssa était à l'arrière, on y accédait par un petit escalier extérieur. Harry connaissait, il y était déjà allé.

Il avait ramassé quelques cailloux, visé les volets fermés. Le premier avait raté, tapé contre le mur. Le deuxième aussi. Le troisième avait touché, un petit « toc » sec. Harry avait retenu son souffle. Rien. Il en avait lancé un autre. Encore un « toc ».

Cette fois, le volet avait bougé, s'était entrouvert. Aïssa était apparue, les cheveux en bataille, les yeux à moitié fermés. Elle avait plissé les yeux dans le noir, repéré Harry en bas. « T'es fou ? » avait-elle articulé sans bruit.

Harry avait fait un signe de la main. Aïssa avait secoué la tête, n'en revenait pas, mais elle avait souri. Elle avait disparu, refermé le volet. Quelques secondes plus tard, sa porte s'était ouverte doucement. Elle était descendue par l'escalier extérieur, pieds nus, en pyjama, un pull sur les épaules.

Elle s'était jetée dans ses bras. « Qu'est-ce que tu fais ici ? » avait-elle chuchoté. Harry avait haussé les épaules. « J'arrivais pas à dormir. » Aïssa l'avait regardé, mi-amusée, mi-inquiète. « Il est minuit. » Harry avait acquiescé. « Je sais. » Elle s'était serrée contre le froid. « Si tonton te voit… » Harry l'avait coupée : « Il dort. »

Aïssa avait hésité, regardé autour d'elle. La rue était vide, silencieuse. Elle avait soupiré. « Monte. Vite. » Ils avaient grimpé les marches, étaient entrés dans sa chambre. Aïssa avait refermé la porte sans bruit. La pièce était petite, chaleureuse. Un lit d'une place contre le mur, un bureau sous la fenêtre, des étagères remplies de livres et de petites sculptures en bois. L'air sentait le bois et la lessive.

Harry était resté debout, un peu perdu tout à coup face à l'absurdité de la situation. « Désolé. C'était idiot », dit-il. Aïssa avait secoué la tête, un sourire au coin des lèvres. « Non. C'était mignon, en fait. » Elle s'était assise sur le lit et avait tapoté la place à côté d'elle. « Mais tu ferais mieux de rentrer. » Harry avait acquiescé. « Je sais. » Mais il n'avait pas bougé d'un millimètre.

Aïssa avait insisté, tapoté à nouveau le matelas. « Viens, assieds-toi. Juste un instant. » Il avait fini par céder, s'asseyant près d'elle. Leurs

épaules se touchaient. Un silence s'était installé, doux, presque pesant, seulement troublé par les bruits lointains de la nuit. Harry avait fini par tourner la tête vers elle. Elle avait fait de même. Leurs visages étaient tout proches. « Je pense à toi tout le temps », avait-il soufflé.

Son sourire à elle s'était fait plus doux. « Moi aussi. » Harry avait levé la main, effleuré sa joue. Elle avait fermé les yeux et s'était penchée contre sa paume. Ils s'étaient embrassés, lentement. C'était un baiser long, profond, de ceux qui font trembler. Quand ils s'étaient séparés, Harry avait murmuré, la voix basse : « Je devrais vraiment y aller. »

Aïssa avait acquiescé. « Oui. » Mais elle n'avait pas réussi à le lâcher. Alors ils s'étaient remis à s'embrasser, plus fort, plus vite, comme si la nuit risquait de les engloutir. Harry sentait son cœur battre à tout rompre, son sang tambouriner dans ses tempes.

Ils s'étaient retrouvés allongés, toujours habillés, serrés l'un contre l'autre. Leurs mains avaient commencé à explorer, d'abord timidement : le dos, la taille, les hanches. Harry sentait la chaleur d'Aïssa à travers les vêtements, son souffle chaud sur sa peau. C'était trop, mais pas assez.

Harry avait hésité, les doigts tremblants sur le bord du tee-shirt d'Aïssa. « Je peux… ? » Elle avait attendu une seconde, puis hoché la tête. « Oui. » Il avait remonté le tissu doucement, le lui avait enlevé. Aïssa avait frissonné, mais pas à cause du froid. Elle portait un simple soutien-gorge blanc. Harry l'avait regardée, ébloui. « Tu es superbe », avait-il soufflé. Elle avait enlevé son soutien-gorge. « c'est fantastique, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau »

Elle avait rougi, esquissé un sourire. « Toi aussi. » Elle avait tiré sur le sweat de Harry. « À toi. » ll l'avait enlevé et laissé tomber au sol. Le regard d'Aïssa l'apaisait. Elle avait posé sa main sur son torse, senti son cœur battre la chamade.

Ils s'étaient rallongés, peau contre peau. Une sensation nouvelle, presque électrique. La douceur de leur peau, la chaleur de leur corps. Le dos, les épaules, les bras, un peu devant, en haut. Ils s'étaient arrêtés là, pas plus bas, sans même avoir besoin de se le dire, ils savaient où était la limite.

Au bout d'un moment, Aïssa avait murmuré : « On devrait peut-être… » Harry avait acquiescé. « Oui. Tu as raison. » Mais personne n'avait bougé. Ils étaient restés enlacés, à se regarder dans les yeux. «

Je t'aime », avait dit Harry, sans réfléchir. Aïssa avait souri, les yeux brillants. « Moi aussi. »

Ils s'étaient embrassés encore, tendrement cette fois. Puis Aïssa avait posé la tête sur l'épaule d'Harry, son bras sur son torse. Il avait caressé ses cheveux, senti sa respiration ralentir. Il savait qu'il devait partir, mais il était tellement bien et le sommeil le gagnait. Ses paupières étaient devenues lourdes.

Aïssa aussi avait lutté pour rester éveillée, mais la chaleur de Harry, la cadence rassurante de sa respiration… Impossible de résister. Elle s'était abandonnée, doucement. Ils s'étaient endormis ainsi, serrés l'un contre l'autre, épuisés mais sereins. Juste deux ados qui avaient eu besoin d'un peu de tendresse, rien de plus. Six heures du matin, ils dormaient encore, enlacés, torses nus.

André s'était réveillé comme d'habitude à six heures, sans réveil. Juste le réflexe, forgé par des années à la Légion. Il était descendu à la cuisine, avait lancé le café, jeté un œil dehors. Le ciel pâlissait à l'est. Une journée normale s'annonçait, avec du travail à faire : une commode à terminer, un meuble à livrer. Il était descendu à l'atelier par l'escalier intérieur et avait allumé les lumières. L'odeur du bois, du vernis, tout ça lui disait que la journée pouvait commencer.

En passant devant la chambre d'Aïssa, il avait remarqué la porte entrouverte. Étrange. Elle dormait toujours porte fermée. Il s'était arrêté, avait hésité un instant. Puis il avait poussé doucement la porte, juste pour vérifier que tout allait bien. Peut-être qu'elle avait eu chaud ou qu'elle voulait aérer.

Il était entré. Il avait arrêté de respirer, sa vue s'était brouillée : Deux corps dans le lit. Aïssa et Harry. Nus sous les draps. Enlacés. Profondément endormis. Le sang d'André s'était glacé, puis avait commencé à bouillir. Une colère brutale, une panique sourde avaient jailli d'un coup. Diallo. La promesse. « Prends soin d'elle ». Et voilà, il avait laissé ça arriver, chez lui, sous son propre toit.

« Debout ! Maintenant ! »

Sa voix avait claqué, sèche, violente. Harry avait sursauté, complètement perdu, les yeux écarquillés. Aïssa s'était redressée d'un bond, agrippant le drap. « Tonton, c'est pas… »

« Habille-toi. Tout de suite. » André avait eu cette voix dure, celle qui ne laissait aucune place à la discussion ni aux excuses. Harry, lui, avait fouillé la pièce du regard, les mains tremblantes, le visage

brûlant.

Il avait fini par retrouver son sweat par terre, l'avait enfilé à l'envers, s'y était repris à deux fois parce que ses doigts étaient maladroits. Aïssa avait remis son T-shirt, les yeux pleins de larmes. « On n'a rien fait de mal, je te jure… »

« Dans le camion. Maintenant. Tous les deux !- Mais… - Taisez-vous, j'ai dit maintenant ! » Harry s'était levé sans un mot, évitant le regard d'André. Aïssa pleurait en silence, essuyait ses joues du revers de la main. Ils étaient descendus l'escalier, André sur leurs talons, tendu comme un ressort prêt à casser.

Le camion attendait devant l'atelier. André avait ouvert les portes. « Toi devant », à Harry. « Toi derrière », pour Aïssa. Sans un mot de plus, ils avaient obéi. André était monté, avait claqué la portière, puis allumé le moteur. Le trajet jusqu'à la villa s'était fait dans un silence écrasant.

À l'arrière, Aïssa sanglotait doucement. Harry, devant, fixait ses mains. Il avait honte, au point d'en avoir mal au ventre. Au bout d'un moment, il avait quand même osé : « Monsieur, je vous jure qu'on n'a pas… » André était blanc de rage: « Tais-toi. »

La voix d'André, froide, coupante comme une lame de couteau avait tout stoppé net. Harry s'était recroquevillé contre la portière, le cœur battant trop fort, l'estomac noué. André conduisait sans vraiment voir la route, la mâchoire serrée, les doigts crispés sur le volant.

Dans sa tête, ça tournait en boucle. Colère. Déception. Peur. Mais surtout cette image, plantée dans son cerveau : Aïssa et Harry, l'un contre l'autre, à moitié nus. Sa petite nièce. Celle que Diallo lui avait confiée. Celle qu'il devait protéger.

Il avait tout raté.

Le camion avait grimpé la route de la Cortina et s'était arrêté devant la maison du gardien. Sept heures du matin. Bien trop tôt pour une visite normale. Mais rien, là-dedans, n'était normal.

André était sorti, avait claqué la portière. « Sors », avait-il lancé à Harry. Puis, à Aïssa : « toi, tu restes là, tu ne bouges pas ! » Aïssa avait voulu protester. « Tonton, s'il te plaît… » André l'avait ignorée, avait filé vers la porte d'entrée. Il avait frappé. Fort. Trois coups secs qui avaient résonné dans le matin. Dedans, Victoire avait sursauté dans son lit. Elle avait mal dormi, veillé tard, écrit jusqu'à deux heures. Elle

avait attrapé une robe de chambre, était descendue, avait ouvert la porte.

Un homme se tenait là, massif, les épaules carrées, fermé comme une porte de prison. Derrière lui, Harry, tête baissée, l'air catastrophé. Et dans le camion garé un peu plus loin, une silhouette, toute petite, Aïssa, elle l'avait reconnue tout de suite.

« Qu'est-ce qui… ? » André l'avait coupée : « Il faut qu'on parle. Maintenant. » Il n'y avait rien à discuter, pas avec ce ton-là. Victoire avait croisé les yeux rougis de Harry, ses épaules rentrées. Elle avait compris tout de suite que c'était grave. « Entrez. » Elle s'était écartée, les avait laissés passer. André était entré, Harry sur ses talons. Victoire avait fermé la porte, les avait conduits au salon. Son cœur battait trop vite. Elle ignorait encore les détails, mais elle sentait bien que la tempête était là.

Dans le camion, Aïssa s'était recroquevillée sur la banquette, en larmes. Elle fixait la porte de la villa, se demandait ce qui allait leur arriver. Est-ce qu'André n'allait plus l'aimer, ne plus vouloir d'elle ? Est-ce que Victoire les détesterait ? Est-ce qu'elle et Harry allaient être séparés ?

Elle avait posé la main sur la vitre froide, fermé les yeux. « S'il vous plaît, faites que tout s'arrange. »

Chapitre 15 : Reconnaissance

Victoire avait fermé la porte du salon derrière elle, coupant le monde extérieur d'un geste ferme. André se tenait planté au centre de la pièce, raide comme un piquet, les poings serrés au bout des bras, la mâchoire crispée. Il y avait dans ses yeux une dureté nouvelle. Sur le canapé, Harry était affaissé, effondré sur lui-même, la tête cachée dans ses mains. Victoire remarqua, presque à contrecœur, que ses épaules tressautaient comme sous un sanglot qu'il aurait voulu enfouir.

Tout son instinct maternel, profond et irrépressible, lui criait d'aller vers lui, de le prendre dans ses bras, de lui murmurer que ça irait, qu'elle était là. Mais la présence d'André, cette tension dans l'air presque palpable, l'en empêcha. C'était comme si une étincelle aurait suffi à tout faire exploser. Alors elle se força à croiser les bras sur sa poitrine, à inspirer calmement, et elle demanda d'une voix qu'elle voulait neutre, posée, ce qui s'était passé.

André la fixa, un regard dur planté dans le sien, puis il raconta. Il les avait trouvés ce matin-là, Harry et Aïssa, ensemble dans le même lit, à moitié nus. Sa voix était froide, presque mécanique, et le silence qui suivit tomba d'un coup sur la pièce, si lourd qu'on aurait cru entendre le cœur de chacun cogner. Victoire sentit une boule se former dans son ventre, mais elle ne laissa rien paraître sur son visage. Elle prit le temps de tourner la tête vers Harry, de le regarder, et elle lui demanda sans détour si c'était vrai.

Harry acquiesça, tout doucement, sans quitter le refuge de ses mains. Il ne prononça qu'un mot, à peine audible. Victoire voulait comprendre, aller au bout, alors elle demanda, d'une voix plus basse encore, s'ils avaient couché ensemble. À cette question, Harry releva la tête d'un coup, les yeux rougis par les larmes, secoua la tête avec force, balbutia que non, qu'ils s'étaient juste endormis, rien de plus.

André eut un ricanement dur, presque cruel. Il répéta, sur un ton de défi, "endormis, nus, dans le même lit". Victoire leva la main, un geste sec, pour couper court. Elle n'avait pas besoin de plus de commentaires. Elle ordonna à Harry de monter dans sa chambre, tout de suite, sans discuter. Sa voix n'admettait pas la réplique. Harry se leva mollement, jeta un dernier coup d'œil à André, puis sortit. Ses pas résonnèrent dans l'escalier, puis le claquement de la porte se fit entendre à l'étage.

Victoire se tourna alors vers André. Sa voix, plus basse, lui demanda

où était Aïssa. “Dans le camion”, répondit-il, un peu à contrecœur. Victoire lui demanda d’aller la voir, de lui dire d’attendre dans le camion, parce qu’ils devaient parler, tous les deux, sans témoin. André fronça les sourcils, hésita, mais la fermeté dans la voix de Victoire ne laissait pas de place à la discussion. Il sortit, et revint presque aussitôt, seul.

Ils se retrouvèrent face à face, seuls pour la première fois depuis longtemps. Victoire le regarda vraiment, cette fois, sans détourner les yeux. Elle chercha sur ce visage fatigué, buriné par la vie, dans ses yeux vert pâle, dans cette carrure d’ancien militaire, un signe, un indice qui confirmerait ce qu’elle soupçonnait depuis ce fameux Noël. André la fixait aussi, droit, sur ses gardes, prêt à encaisser n’importe quoi.

Alors, sans trop savoir pourquoi, Victoire fit un geste spontané. Elle leva les mains, détacha l’élastique qui retenait ses cheveux, et laissa tomber sa chevelure châtain sur ses épaules. La mèche claire apparut, éclatante, presque lumineuse dans la lumière du salon, impossible à ignorer.

André se figea net. Son corps entier se tendit, ses yeux s’ouvrirent un peu plus, comme s’il voyait une apparition. Il fit un pas maladroit vers elle, puis s’arrêta, désemparé. Il murmura, la voix rauque : “Ce n’est pas possible…”Victoire sentit sa gorge se nouer.

Elle savait, maintenant. C’était bien lui, celui dont elle se souvenait, à qui elle pensait si souvent sans jamais mettre un nom sur ce souvenir. Après toutes ces années, tant de rendez-vous manqués, tant de chemins croisés sans se reconnaître. C’était bien lui.

Elle s’approcha, lentement, comme on avance vers quelqu’un qu’on craint de faire fuir. André ne bougea pas, la regardant comme s’il avait devant lui un fantôme du passé. Victoire s’arrêta à une distance prudente, leva la main, hésita un instant, puis effleura du bout du doigt la petite tache de naissance à la racine de ses cheveux, ce détail qu’elle n’avait jamais oublié.

André ferma les yeux, inspira profondément. Quand il les rouvrit, une émotion brute, presque sauvage, brillait dans son regard. Victoire souffla, dans un souffle à peine audible : “C’est toi.” André hocha la tête, incapable de parler. Sa voix finit par revenir, rauque et hésitante : “Le Tchad.” Victoire répondit, la voix tremblante : “Oui. 1987. L’embuscade.” Il se souvenait de la mèche blanche, de ses yeux. Elle murmura qu’il lui avait sauvé la vie, ce jour-là.

Un silence épais s'installa. Ils s'observaient, et soudain, neuf ans s'étaient évaporés. Victoire revoyait l'hélicoptère qui décollait dans la poussière, la douleur lancinante de sa blessure, le sang sur sa peau, le regard d'André, ce signe de tête, ce sourire fugace à l'abri de l'ombre d'un camion. André revoyait la terre rouge sous ses bottes, le convoi arrêté, cette femme debout face aux pillards, inflexible. Il revoyait son visage en sang, derrière la lunette de son fusil, le merci silencieux sur ses lèvres.

Victoire voulut comprendre. Elle demanda comment il avait fait. André expliqua, d'une voix plus douce : il était tireur d'élite en couverture, ce jour-là. Il avait repéré les pillards, compris leurs intentions, et tiré avant qu'il ne soit trop tard. Victoire insista, le regard fixe : "Tu m'as sauvée." André haussa les épaules, comme s'il voulait minimiser. "Peut-être…" Mais Victoire lui coupa la parole : "Pas peut-être. C'est certain."

André secoua la tête, comme pour chasser le vertige de ces souvenirs qui revenaient en rafale. Il se souvenait de l'hélicoptère, de son regard à elle avant de partir. Victoire expliqua qu'elle avait voulu le remercier, mais l'hélico était reparti trop vite. Elle n'avait jamais su qui il était. Lui non plus, avoua André. Il savait juste qu'elle était de la Croix-Rouge. Pas de nom, pas de visage précis, seulement ce souvenir qui lui revenait parfois la nuit.

Un pincement serra le cœur de Victoire. Tous ces "si" résonnaient dans sa tête. Si elle avait demandé au médecin militaire, si elle était restée une journée de plus à N'Djamena, si elle avait cherché à savoir.

Soudain, elle demanda depuis quand il vivait à Collioure. "Mars 95", répondit-il. Elle, c'était "juillet 96". Ils se regardèrent, stupéfaits, presque incrédules. André laissa échapper un rire bref, sans joie, un peu amer. Ils s'étaient croisés, dans les rues, sur le port, dans la lumière du sud, sans jamais se reconnaître. L'idée leur parut à la fois absurde et bouleversante.

Le marché, avait dit Victoire. Elle se souvenait distinctement de ce matin-là, de ce garçon qui choisissait du poisson, l'air concentré, comme s'il cherchait la pièce parfaite pour un repas important.

La déchetterie, avait ajouté André, ses yeux se perdant dans le souvenir d'une femme et de son enfant en train de jeter des gravats, leurs gestes lourds, comme si chaque pierre qu'ils laissaient tomber emportait avec elle un morceau de leur histoire.

Le port, avait repris Victoire, revoyant un type installé dans son vieux camion, le regard perdu vers la mer, peut-être en train de rêver d'horizons lointains.

La plage, avait terminé André, la voix un peu plus basse, évoquant une nageuse solitaire à l'aube, silhouette fragile glissant sur l'eau, comme un secret partagé avec le matin.

Un rire nerveux était monté chez Victoire, presque un hoquet d'incrédulité devant cette succession de souvenirs qui, tout à coup, prenaient un sens nouveau. C'était fou, avait-elle murmuré. Complètement, avait confirmé André en esquissant un sourire fatigué.

Il s'était frotté le visage, comme pour balayer les images envahissantes qui lui revenaient, ou peut-être pour se réveiller d'un mauvais rêve dont il n'arrivait pas à s'extraire. Neuf ans, avait-il soufflé. Neuf foutues années. Victoire avait répété qu'ils avaient vécu à quelques rues l'un de l'autre, presque deux ans, sans jamais vraiment se croiser, sans jamais soupçonner que leurs vies avaient failli se toucher tant de fois sans jamais se rencontrer. Jusqu'à Noël, avait glissé André, comme une évidence qui s'imposait enfin.

Noël. Ce souvenir lui était revenu, vif, précis. Une silhouette entrevue à travers la vitre d'une voiture, un salut de la main, ce frisson étrange et inexplicable qui lui avait traversé le dos. Il s'était dit, alors, que c'était absurde, que ce n'était rien. Il n'avait pas compris pourquoi, mais il avait ressenti quelque chose, un écho lointain. Victoire avait avoué qu'elle aussi, sur le perron, l'avait observé. Pour elle, il n'était qu'une ombre, un souvenir flou qu'elle avait écarté d'un geste, trop pressée par la vie.

Ils s'étaient tus, laissant le silence reprendre ses droits, le temps de digérer la réalité et d'apprivoiser ces coïncidences qui, rétrospectivement, ressemblaient à des signes. Le hasard, le destin, ou simplement la vie, avec ses détours imprévisibles et ses rendez-vous manqués.

André avait soudain demandé ce qu'elle avait fait après le Tchad, comme s'il voulait rattraper le temps perdu, combler les vides, reconstituer le puzzle de leurs existences. Victoire avait répondu sans hésiter : la Somalie en 88, le Rwanda en 94, la Bosnie en 95. Après cela, elle avait arrêté, épuisée, usée par tout ce qu'elle avait vu et vécu.

Et lui ? Djibouti, puis la Guyane, un retour à Aubagne comme

instructeur. Son contrat s'était terminé en 94. Ensuite, il avait passé un CAP de menuiserie, cherché un sens à sa vie ailleurs, et finalement, il était arrivé à Collioure.

Victoire avait voulu savoir s'il vivait seul. André avait répondu qu'il vivait avec Aïssa, depuis avril. Le père d'Aïssa, Diallo, avait été son meilleur ami à la Légion, un frère d'armes au Tchad. Il était mort l'année précédente et lui avait expressément demandé de devenir le tuteur de sa fille. Victoire avait senti son cœur se serrer, une douleur sourde remontant du passé. Diallo, le père d'Aïssa. André avait confirmé d'un signe de tête, ajoutant que c'était un type bien, le meilleur qu'il ait jamais connu.

Elle avait alors demandé ce qu'il était advenu de la mère d'Aïssa. André avait hésité un instant, puis il avait expliqué, la voix un peu rauque, qu'elle était morte dans une embuscade pendant cette foutue guerre. Victoire avait porté une main à ses lèvres, soufflant un « quoi » incrédule, refusant presque d'y croire.

Fatima, avait précisé André. Elle travaillait à l'hôpital de N'Djamena. Diallo avait alors récupéré la petite, l'avait élevée là-bas, puis l'avait ramenée en France, espérant lui offrir une vie meilleure, loin des violences.

Les yeux de Victoire s'étaient emplis de larmes. Elle pensait à cette femme, cette infirmière qu'elle aurait peut-être croisée dans un couloir, à qui elle aurait peut-être adressé un sourire ou quelques mots. Morte, emportée par la folie des hommes. Et cette fille, sa fille à elle, cette belle adolescente, amoureuse de son neveu, c'était tout ce qui lui restait.

Victoire avait murmuré : « Oh mon Dieu. » André avait simplement hoché la tête, sans rien dire, laissant le chagrin emplir la pièce. Il respectait cette douleur, ces souvenirs, tout ce qui désormais les liait l'un à l'autre, même si aucun des deux n'aurait su dire comment.

Ils étaient restés là, écrasés sous le poids de ce qui venait d'être révélé. Tant de vies emmêlées, bouleversées à cause d'un seul jour, d'une embuscade, d'une balle qui avait tout changé. Le silence s'était installé, épais, inévitable.

Finalement, après de longues minutes, André avait fini par demander pour Harry. Alors Victoire avait expliqué, le fils de sa sœur, Constance. Elle était morte en mai dernier, un accident en montagne. Dans son testament, elle avait confié la garde de Harry à Victoire.

André avait exprimé sa tristesse, simplement : il était désolé. Victoire l'avait remercié d'un signe de tête, le regard embué.

Un autre silence s'était installé, mais celui-ci avait une autre texture, presque douce, comme s'ils partageaient un secret, un fil ténu mais solide. André, les yeux perdus autour de lui comme s'il découvrait soudain où il se trouvait, avait demandé : « Tu écris, non ? »

Aïssa lui en avait parlé. Victoire avait acquiescé. Deux livres. Le premier sur son travail humanitaire. Le second ? Bien plus personnel. André voulait en savoir plus. « Sur ma chute, » avait-elle dit. La drogue, Paris, les années quatre-vingt. La cure de désintoxication. Se reconstruire, morceau par morceau. André avait juste hoché la tête, sans juger. « Dur, » avait-il soufflé. « Oui, » avait-elle reconnu. « Mais je n'avais pas le choix. »

Ils avaient continué, à voix basse, prenant leur temps. Ils comblaient les vides, reconstituaient les chemins parallèles que leurs vies avaient suivis. Victoire lui avait parlé de sa famille bourgeoise, de sa révolte, de sa dégringolade. André, lui, avait évoqué Marseille, son père alcoolique, sa mère partie trop tôt, et la Légion qui l'avait sauvé de la noyade.

Le temps avait coulé sans qu'ils s'en rendent compte. La lumière avait changé dans le salon, le soleil était monté plus haut. Ils étaient passés de la position debout à assis, elle dans le fauteuil, lui sur le canapé. Pas trop près, mais pas loin non plus. Comme d'anciens amis qui se retrouvent après de longues années, hésitants d'abord, puis peu à peu rassurés.

André avait parlé de Diallo, de Kowalski, de ces nuits au Tchad sous les étoiles, de la chaleur, des peurs communes, des liens forgés dans l'urgence. Victoire avait raconté Martine, ses nuits dehors, le pont de l'Alma où elle avait failli sauter, happée par le vide et le froid.

André lui avait demandé, d'une voix douce, si elle serait vraiment allée aussi loin, si elle avait vraiment pensé en finir. Oui, avait répondu Victoire. Novembre 86. Martine l'avait rattrapée, au sens littéral. Elle lui avait sauvé la vie. « Comme moi, » avait fait remarquer André. Victoire avait souri, un sourire fatigué, mais sincère. « Comme toi. »

Ils s'étaient regardés, et quelque chose était passé entre eux. Une compréhension muette, profonde. Au fond, ils étaient pareils. Des survivants. Des gens qui avaient affronté le pire et qui s'étaient

reconstruits, parfois aidés, mais souvent seuls, à la force du poignet.

Soudain, André avait soufflé : « C'est dingue. Tout ça. Le Tchad, Collioure, nos gosses. » Victoire avait répété, écho involontaire : « Nos gosses. » Elle s'était figée. André aussi. Ils s'étaient dévisagés, les yeux écarquillés, comme s'ils venaient de se rappeler quelque chose d'essentiel.

André avait juré à voix basse. Leurs enfants. Victoire avait réalisé qu'ils les avaient complètement oubliés, emportés par leur conversation, leurs souvenirs, leur interrogation partagée. « Merde, » avait lâché André, confirmant ce qu'elle pensait.

Ils s'étaient levés d'un bond, presque en même temps, unis par la même inquiétude soudaine. Victoire s'était précipitée vers les escaliers, appelant Harry à descendre. André avait filé dehors, ouvert la portière du pick-up, dit à Aïssa de sortir.

Les deux adolescents étaient apparus, l'air perdu, les yeux rougis. Harry était descendu à pas lents, Aïssa avait franchi le seuil de la maison. Tous les quatre s'étaient retrouvés dans le salon, dans un silence étrange, comme si un orage venait de passer.

Victoire et André avaient échangé un regard. Toute la tension accumulée plus tôt semblait s'être dissipée. Ils étaient plus calmes, encore un peu secoués, mais vraiment présents, prêts à affronter la suite. Victoire avait invité doucement les jeunes à s'asseoir. Harry et Aïssa s'étaient installés côte à côte sur le canapé, bien droits, les mains posées sur les genoux, visiblement terrifiés par ce qui allait suivre.

Victoire s'était assise dans le fauteuil, André était resté debout, moins raide cette fois, les bras croisés, mais le visage apaisé. Victoire leur avait expliqué qu'ils étaient là pour écouter, qu'ils voulaient tout savoir. Pas de mensonges. Harry avait cherché le regard d'Aïssa. Elle avait hoché la tête, timidement. Il avait pris une grande inspiration et commencé. Il n'arrivait pas à dormir. Il pensait sans arrêt à Aïssa. Alors il était venu la voir. Il avait lancé quelques cailloux contre ses volets. Elle était descendue. Ils étaient montés dans sa chambre.

André avait demandé l'heure. Minuit, avait répondu Harry. Peut-être un peu plus tard. André avait acquiescé. Harry avait continué, ils avaient parlé, puis ils s'étaient embrassés. Ils avaient enlevé leurs T-shirts, cherchant simplement la chaleur de l'autre, peau contre peau. Mais ils n'étaient pas allés plus loin. Ils avaient juste eu besoin d'être proches, de se sentir vivants, compris, aimés, ne serait-ce qu'un

instant.

Victoire demanda calmement ce que signifiait “plus loin”. Aïssa répondit, la voix légèrement tremblante. Elle expliqua qu’ils s’étaient caressés doucement, tendrement, les bras, le dos, un peu la poitrine mais jamais en dessous de la ceinture. Ils savaient où mettre la limite, ils n’avaient jamais dépassé ce qu’ils considéraient comme acceptable. Elle insista sur le fait qu’ils s’étaient toujours arrêtés avant d’aller trop loin, et que c’était important pour eux deux.

André insista, voulant s’assurer qu’ils n’avaient vraiment pas dépassé la limite. Il leur demanda s’ils étaient certains de ce qu’ils disaient. Ils répondirent oui, ensemble, sans hésiter.

Harry prit la parole à son tour. Il expliqua qu’ils avaient juste envie d’être ensemble, de partager un moment dans le même lit, rien de plus. Puis ils s’étaient endormis, tout simplement, tellement ils étaient bien sans rien faire de mal. Sa voix se brisa légèrement à la fin, trahissant son émotion.

Victoire et André échangèrent un regard, plein de questions et d’inquiétude. Un silence un peu pesant s’installa dans la pièce. Puis Victoire demanda à Aïssa, d’une voix douce mais ferme, si Harry l’avait forcée à quoi que ce soit. Aïssa répondit tout de suite, avec force, que jamais il n’avait dépassé les limites, qu’ils étaient toujours tombés d’accord sur ce qu’ils voulaient ou non.

Victoire se tourna alors vers Harry, le regardant droit dans les yeux, et lui demanda s’ils avaient eu un rapport sexuel. Harry rougit violemment, secoua la tête, nia catégoriquement. Il assura qu’ils n’y avaient même pas vraiment pensé. Enfin, il admit qu’ils y avaient peut-être un peu pensé, mais qu’ils savaient tous les deux que c’était trop tôt, qu’ils n’étaient pas prêts.

André s’approcha alors d’Aïssa, s’accroupit devant elle, la regarda droit dans les yeux. Il l’appela “ma nièce”, et lui demanda de le regarder, ce qu’elle fit, les yeux brillants de larmes. Il voulait être sûr qu’elle disait la vérité. Aïssa le regarda sans baisser les yeux et jura qu’elle disait la vérité, sur la mémoire de son père. Sa voix était ferme malgré l’émotion.

André ferma les yeux un instant, comme pour reprendre son calme. Quand il les rouvrit, son regard était plus doux, presque apaisé. Il lui dit qu’il la croyait, qu’il avait confiance en elle. Il se releva, se tourna vers Victoire. Elle hocha la tête à son tour, soulagée elle aussi. Sur les

visages d'Aïssa et Harry, le soulagement se lut immédiatement. Aïssa éclata en sanglots, cette fois sans retenue. Harry, un peu maladroitement, essuya ses propres larmes du revers de sa manche.

Victoire poussa un long soupir, comme si une tension venait de se dissoudre. Mais elle savait que la discussion n'était pas terminée. Maintenant, il fallait réfléchir à la suite, prendre des décisions pour éviter que la situation ne se reproduise. André acquiesça d'un mouvement de tête, comprenant l'importance de fixer des règles claires.

Ils s'assirent alors, les adultes d'un côté, les adolescents de l'autre, comme deux camps, mais unis par la même inquiétude. Victoire prit la parole, expliquant calmement qu'ils ne pouvaient pas les empêcher de se voir : ils étaient dans la même classe, ils étaient amis, ou même plus qu'amis, elle le reconnaissait. Mais il y avait des règles à respecter. André intervint, insistant sur le fait que des limites devaient être posées. Il expliqua qu'ils n'avaient pas le choix, qu'il en allait de leur responsabilité d'adultes.

Harry et Aïssa acquiescèrent, sérieux, comprenant que la confiance devait aussi passer par le respect des règles. Victoire annonça d'une voix ferme qu'il n'était plus question de passer la nuit ensemble, et que cela ne changerait pas avant longtemps. Des années, précisa-t-elle, pour que ce soit clair. André ajouta qu'ils ne devaient jamais rester derrière une porte complètement fermée quand ils étaient seuls. Ils pouvaient continuer à se tenir la main, s'embrasser, se câliner un peu, mais pas plus, pour l'instant.

Victoire hésita, cherchant ses mots. Elle expliqua que si jamais, un jour, ils décidaient d'aller plus loin, vraiment plus loin, il faudrait absolument se protéger, penser à leur avenir, à leur santé et que ça devrait se faire avec amour et respect, ajouta-t-elle en voyant André froncer les sourcils. Elle leur demanda s'ils comprenaient bien ce que cela impliquait.

Les deux adolescents rougirent. Harry protesta que c'était important pour lui aussi, qu'il voulait faire les choses correctement. Aïssa s'indigna un peu, dit "Victoire !" sur un ton de reproche, trouvant la discussion embarrassante.

André leva la main, répétant qu'ils étaient sérieux, que la vie ne laissait pas de place à l'imprudence. Il demanda à Harry s'il voulait vraiment le rendre grand-oncle à son âge, ce qui fit sourire Aïssa malgré la tension. Harry commença à dire qu'il tenait trop à Aïssa

pour prendre ce genre de risque, puis s'arrêta, gêné par ses propres paroles.

Victoire eut un sourire attendri malgré elle, soulagée de voir que les deux adolescents prenaient la discussion au sérieux. Elle leur dit que c'était bien, qu'ils devaient continuer à se respecter et à réfléchir aux conséquences de leurs choix.

Aïssa fixa André, un peu vexée, et lui lança : "Tu me prends pour qui ?" André lui répondit qu'il la prenait pour quelqu'un d'intelligent, quelqu'un qui saurait toujours prendre les bonnes décisions, parce qu'il croyait en elle.

Un silence s'était installé dans la pièce, lourd et fragile, comme si chacun craignait de le briser. Après quelques secondes, Aïssa, la voix à peine audible, avait demandé à André s'il lui en voulait. Il avait laissé échapper un long soupir, s'était avancé vers elle, puis avait posé une main rassurante sur son épaule.

Non, avait-il fini par articuler, les mots traînant un peu. Il avait simplement eu peur, une peur sourde et tenace. Peur d'être passé à côté de quelque chose d'important, peur de ne pas être à la hauteur pour elle, pour eux tous.

Aïssa lui avait répondu avec douceur, le regard sincère. Pour elle, il était le meilleur père adoptif qu'on puisse rêver, le seul peut-être capable de comprendre et d'accepter tout ce qu'elle était. Elle l'avait dit sans hésiter, avec cette conviction tranquille qui le touchait toujours.

À cet instant, André avait senti une boule lui monter dans la gorge. Il avait hoché la tête, incapable de prononcer la moindre parole, submergé par l'émotion. Il aurait voulu dire tant de choses, expliquer ses doutes, ses maladresses, mais les mots étaient restés coincés. Il avait ouvert les bras et sa nièce était venir se blottir contre lui.

À côté, Victoire s'était tournée vers Harry, s'enquérant doucement de son état. Harry avait acquiescé, les yeux baissés, puis s'était excusé de lui avoir fait peur. Victoire l'avait aussi rassuré d'une voix posée, affirmant que tout allait bien, mais lui conseillant de venir la voir la prochaine fois, au lieu de s'éclipser en pleine nuit pour lancer des cailloux dans le jardin. Elle avait ajouté, avec un sourire, mi-amusée, mi-fatiguée.

Harry avait laissé échapper un petit rire nerveux, presque soulagé. Il avait promis, sans trop savoir s'il tiendrait, mais il avait envie

d’essayer. André s’était alors redressé, avait croisé le regard de Victoire, et lui avait demandé ce qu’ils devaient faire à présent. Victoire avait répondu sans hésitation, comme si la réponse était évidente : on leur faisait confiance, tout simplement. André avait acquiescé, un simple “d’accord” murmurant entre ses lèvres.

Puis il s’était tourné vers Aïssa, lui annonçant qu’ils rentraient, qu’il avait encore du travail à finir. Aïssa s’était levée à son tour, s’était approchée d’Harry. Ils s’étaient regardés, un peu gênés par tout ce qui venait de se passer, mais soulagés aussi. Finalement, Harry avait ouvert les bras, invitant Aïssa à une étreinte rapide. Elle s’était blottie contre lui, juste quelques secondes, puis avait soufflé “à lundi” au creux de son oreille. Harry avait répété, comme une promesse : “à lundi”.

Victoire et André s’étaient échangé un dernier regard, un de ces regards lourds de tout ce qui restait à dire, de tout ce qui avait été tu pendant si longtemps. Mais ce n’était pas encore le moment de tout déballer, ils le savaient tous les deux. André avait simplement dit merci.

Victoire, surprise, lui avait demandé merci de quoi. Il avait répondu que c’était pour être restée calme, pour avoir écouté, pour ne pas avoir cédé à la panique. Victoire avait esquissé un sourire, le remerciant à son tour d’être venu, même si les circonstances n’avaient rien d’idéal.

Ils s’étaient dirigés vers la porte, dans une sorte de ballet maladroit. André et Aïssa étaient montés dans le vieux camion, un peu fatigués, tandis que Victoire et Harry restaient sur le perron, à les regarder s’éloigner. Le moteur avait ronronné, brisant une dernière fois le silence.

Avant de quitter la cour, André avait baissé la vitre et appelé Victoire. Elle s’était approchée, attentive. Il lui avait demandé s’ils pouvaient se revoir, pour parler, sous les regards étonnés des deux adolescents. Victoire avait senti son cœur battre plus vite, prise au dépourvu mais curieuse de ce qui pourrait enfin émerger de toutes ces années de silence.

Elle avait répondu qu’elle en avait envie, elle aussi. Harry et Aïssa faisaient des yeux de plus en plus ronds, pas certains de comprendre ce qui se passait. Finalement le camion démarra et fila sur le chemin cahoteux.

Chapitre 16 : Les Foster.

Sydney, Australie, été 1977.

Margaret Foster avait vingt-deux ans lorsqu'elle rencontra Édouard de Montclair, le père de victoire. Elle travaillait comme serveuse dans un restaurant français élégant, en plein cœur de la ville, un endroit fréquenté par des hommes d'affaires, des diplomates, et toute la faune des gens bien habillés de Sydney. Dans la salle, on n'entendait que des rires discrets, le tintement des verres, et parfois quelques mots échangés en français.

Margaret, avec sa chevelure blonde et son sourire franc, captivait l'attention sans vraiment s'en rendre compte. Les clients l'appréciaient, les pourboires étaient généreux, et malgré la fatigue, elle gardait toujours cette énergie chaleureuse qui la rendait populaire auprès de la clientèle.

Un soir de janvier, Édouard fit son apparition. Il était seul, impeccable dans son costume, avec une assurance tranquille et un accent parisien si marqué qu'il paraissait presque théâtral. Il commanda son repas en Français, et Margaret, un peu prise au dépourvu, lui répondit en anglais, hésitant à se risquer dans une conversation française. Mais il s'adapta aussitôt, passant à l'anglais avec aisance, et la conversation prit un tour léger, presque complice. Il expliqua qu'il était attaché culturel à l'ambassade de France, en mission à Sydney pour quelques mois seulement. Déjà, il confiait qu'il s'ennuyait ici, loin de sa vie parisienne, de ses habitudes, de ses amis.

Margaret l'écoutait, un peu malgré elle, déjà intriguée par ce mélange de distance et de charme. Édouard évoquait Paris, les quais de Seine, les terrasses animées, la lumière dorée des fins d'après-midi sur la ville, tout un monde qui semblait si loin du quotidien modeste de Margaret, de son petit appartement à Redfern, de ses fins de mois compliquées. Chaque mot d'Édouard dessinait un ailleurs, une promesse d'évasion dont elle rêvait sans vraiment se l'avouer.

Édouard revint le lendemain, puis le surlendemain, et bientôt il devint un habitué du restaurant. Durant deux semaines, il vint chaque soir, s'installant toujours à la même table, attendant Margaret pour échanger quelques mots, un sourire, un regard. Après le service, il la raccompagnait chez elle, marchant à ses côtés dans les rues encore chaudes de Sydney. Mais il ne montait jamais chez elle, se contentant de la saluer poliment, toujours respectueux. Un soir, c'est Margaret

qui prit l'initiative, l'invitant à monter prendre un verre. Il accepta, et cette nuit-là, leur histoire commença vraiment.

Leur relation dura trois mois. Trois mois durant lesquels Édouard parlait souvent de l'avenir, de Paris, de ce qu'il voulait lui faire découvrir. Il lui décrivait les musées, les promenades au bord de la Seine, les dîners en tête-à-tête dans des petits restaurants de quartier. Margaret l'écoutait, les yeux brillants, se laissant porter par ses rêves. Elle se surprenait à croire à une vie différente, plus belle, loin des soucis quotidiens. Pourquoi pas elle, après tout ? Après toutes ces années passées à travailler dur, elle pensait mériter un peu de bonheur.

Mais en avril, tout changea. Un soir, Margaret, heureuse, annonça à Édouard qu'elle était enceinte. Il resta silencieux, le visage figé, puis posa doucement son verre. Il la fixa longuement, comme s'il cherchait ses mots, puis lui dit qu'il avait besoin de réfléchir, qu'il fallait trouver une solution. Ce soir-là, il partit sans l'embrasser, laissant Margaret seule avec ses doutes et ses peurs.

Le lendemain, il ne vint pas au restaurant. Ni le jour suivant. Margaret attendit, inquiète, puis finit par appeler l'ambassade. On lui répondit poliment que Monsieur de Montclair avait dû repartir d'urgence en France pour des raisons personnelles. On ne savait pas quand il reviendrait, ni même s'il reviendrait un jour. À ce moment-là, Margaret comprit.

Elle comprit que tout cela n'avait été qu'une parenthèse, une aventure passagère pour Édouard, un jeu séduisant sans lendemain. Ses patrons du restaurant lui disent que sa condition était incompatible avec son travail et qu'elle devait chercher ailleurs. Elle travaillait depuis cinq ans dans ce restaurant et au cours des années, s'y était fait une bonne place.

Avec ce qu'il lui restait d'économies, Margaret se paya les services d'un avocat. L'avocat écrivit d'abord à l'ambassade, puis directement à Édouard, en France. Pendant six mois, aucune réponse. Margaret vécut dans l'attente, oscillant entre la colère, la tristesse et l'inquiétude pour l'avenir de son enfant. Finalement, une lettre arriva d'Europe : Édouard de Montclair, marié, père de famille, proposait une pension alimentaire pour l'enfant à naître.

Il s'engageait à verser une somme chaque mois, pendant dix ans, à travers un cabinet australien. Mais en échange, Margaret devait promettre de ne jamais reprendre contact, de ne pas parler de lui à

l'enfant, et de ne jamais chercher à joindre sa famille en France. Margaret n'avait pas le choix. Elle accepta ces conditions, le cœur serré mais déterminée à protéger sa fille de la souffrance d'un père absent.

Sarah naquit en janvier 1978, sous la chaleur étouffante de l'été australien. À la maternité, Margaret prit sa fille dans les bras, émue par la fragilité et la beauté de ce petit être déjà blond. Elle se fit la promesse de tout faire pour elle, de lui offrir la meilleure vie possible, même sans l'aide ni la présence d'Édouard.

Les dix premières années furent difficiles, mais Margaret et Sarah tinrent bon. La pension versée par Édouard permit de payer le loyer d'un petit appartement à Redfern, l'électricité, et le strict nécessaire pour vivre. Margaret accepta tous les petits boulots qu'elle trouvait : serveuse, femme de ménage, vendeuse dans les boutiques du centre, gardienne d'immeuble. Elle rentrait souvent tard, épuisée, mais ne laissait jamais paraître ses inquiétudes devant sa fille.

Sarah grandit, alla à l'école publique du quartier, joua avec les enfants des voisins dans les rues poussiéreuses de Redfern. Elle était curieuse, vive, pleine de questions sur le monde, mais rarement sur son père. Margaret lui avait expliqué, un jour, que son père était français, qu'il était parti avant sa naissance, qu'il n'avait pas voulu d'elles. Sarah sentait que ce sujet faisait souffrir sa mère, alors elle n'insistait pas. Elle se contentait de l'amour de Margaret, de leurs moments complices, des histoires racontées avant de dormir, des petits bonheurs du quotidien.

Au fil des années, Margaret s'efforça de créer autour de Sarah un cocon de sécurité et d'affection, malgré le manque, malgré les difficultés financières et la solitude. Elle veilla à ce que sa fille ne manque jamais de rien d'essentiel, et elle lui transmit la force de croire en elle-même, de ne jamais baisser les bras. Ainsi, même sans père, Sarah grandit entourée d'amour, et Margaret, malgré les regrets, n'oublia jamais la promesse qu'elle s'était faite ce matin de janvier : tout donner pour sa fille, quoi qu'il arrive.

Elles s'aimaient, tout simplement, et c'était ce qui leur donnait la force d'avancer chaque jour. Margaret avait l'habitude, le soir venu, de s'asseoir sur le vieux canapé avec Sarah blottie contre elle. Elle lui lisait des histoires d'autres mondes, lui racontait parfois des souvenirs d'enfance ou lui apprenait à faire la cuisine, à recoudre les boutons d'une chemise, à se débrouiller dans la vie avec peu.

Elles partageaient tout, même le silence, parce qu'il y avait entre elles une complicité profonde, tissée par les épreuves et le manque. Sarah, de son côté, faisait tout pour ne pas ajouter de soucis à sa mère : elle rangeait ses affaires, faisait ses devoirs sans qu'on ait à le lui rappeler, et gardait pour elle ses tristesses et ses peurs. Leur appartement était modeste, presque vide par endroits, mais il y avait de la chaleur dans leur façon de se tenir la main ou de s'échanger un sourire complice. Elles n'avaient pas grand-chose, c'est vrai, mais tant qu'elles étaient ensemble, elles croyaient que ça pouvait suffire.

L'été où Sarah avait eu dix ans, Margaret lui avait offert un livre magnifique, plein de photos lumineuses de la France. Elles avaient passé des heures à tourner les pages, à s'arrêter sur les images de Paris, de la Seine, de la Tour Eiffel qui brillait la nuit. Margaret racontait des anecdotes sur ces lieux, même si elle n'y était jamais allée, parce qu'elle savait que le père de Sarah venait de là-bas.

Elle lui avait glissé à l'oreille qu'un jour, peut-être, elles iraient ensemble découvrir cette ville lointaine, marcher sur les traces de leur passé. Sarah s'était mise à rêver, les yeux grands ouverts, d'une vie différente, d'un ailleurs où tout serait possible. Mais au fond d'elle, elle savait déjà que c'était un rêve presque impossible.

Puis, en juin 1987, ça n'allait plus du tout. L'argent qui arrivait chaque mois s'était soudainement arrêté, exactement dix ans après que Margaret avait signé l'accord avec le cabinet d'avocats. Elle avait tenté d'obtenir une prolongation, écrit des lettres remplies d'espoir, mais la réponse était tombée, nette et sans appel : non. Le père de Sarah avait rempli ses obligations, il ne devait plus rien. Cette nouvelle avait laissé Margaret désemparée.

Il lui fallait trouver un bon travail, n'importe quoi, pour que Sarah ne manque de rien. Elle avait accepté un poste de nuit à l'hôpital, à récurer les chambres et laver les sols pour un salaire misérable, avec des horaires qui épuisaient le corps et le moral. Sarah, du haut de ses dix ans, restait seule la nuit. Elle faisait ses devoirs dans le silence, mangeait un peu, puis se couchait en attendant le retour de sa mère au petit matin, la tête pleine de questions qu'elle gardait pour elle.

L'hiver qui suivit fut particulièrement rude. La maison était glacée, les courants d'air passaient sous les portes et Margaret, déjà épuisée, tomba malade. Au début, ce n'était qu'une grippe, mais la fièvre ne voulait pas partir, les quintes de toux s'aggravaient. Sans assurance, sans économies, Margaret n'avait pas d'autre choix que de rester à la maison, d'avaler des comprimés achetés à la pharmacie, et d'espérer

que le mal passerait.

Mais rien n'y faisait, son état empirait de jour en jour. Sarah, inquiète, faisait tout ce qu'elle pouvait : elle préparait des bouillons, humidifiait des linges pour les poser sur le front brûlant de sa mère, surveillait chaque respiration, chaque geste. Elle comprenait, même sans qu'on lui dise, que sa mère s'éteignait peu à peu, et que tout ce qu'elles avaient tenté de préserver leur échappait.

Un matin de mai, alors que la lumière entrait à peine dans la chambre, Margaret avait pris la main de Sarah. Elle lui avait murmuré qu'elle l'aimait, qu'elle était désolée de la laisser seule, mais qu'elle devait être forte. Sarah avait promis que tout irait bien, la gorge serrée. Elle savait déjà qu'elle mentait, que rien ne serait plus comme avant.

Le lendemain, Margaret Foster s'était éteinte. Sarah, bouleversée, avait composé le numéro des services sociaux. Ils étaient venus rapidement, avaient posé des questions auxquelles Sarah répondait d'une voix blanche. Famille ? Personne. De l'argent pour un enterrement ? Non. Sarah n'avait que dix ans, et soudain, elle se retrouvait seule au monde.

On l'avait placée dans un foyer à Parramatta. Les premiers jours, tout lui semblait irréel. Elle parlait à peine, évitait les autres enfants, se recroquevillait sur elle-même chaque soir en pensant à sa mère. Les semaines avaient passé lentement, puis les mois. Une bonne sœur l'avait prise en grippe, allez savoir pourquoi et se vengeait sur elle de sa pauvre existence en l'humiliant et la maltraitant.

À onze ans, Sarah avait décidé de partir. Un matin, elle avait franchi la porte du foyer sans se retourner. Personne ne s'était vraiment inquiété de sa disparition ; dans ces lieux, les fugues étaient fréquentes, et une enfant de plus dans la rue ne paraissait pas si extraordinaire.

Sarah s'était dirigée vers l'ouest, cherchant à s'éloigner de Sydney et de tout ce qui lui rappelait sa vie d'avant. Elle n'avait que quelques billets glissés dans la poche de son manteau et les vêtements qu'elle portait. Elle frappait aux portes des fermes, demandait du travail, n'importe quoi pour gagner un peu d'argent. Souvent, on lui disait non, qu'elle était trop jeune ou pas assez forte.

Mais parfois, on acceptait, par pitié ou par besoin de main-d'œuvre. Elle ramassait des fruits sous le soleil, nettoyait des étables qui

sentaient l'humidité, triait des légumes jusqu'à avoir les mains abîmées. On la payait peu, très peu, mais cela suffisait à manger un peu et à dormir dans une grange ou une vieille caravane.

Les mois se transformaient en années. Sarah grandissait vite, s'endurcissait. Elle apprenait à se méfier, à deviner les intentions des adultes rien qu'à leur regard ou à leur façon de lui parler. Certains fermiers la trouvaient jolie, commençaient à lui faire des compliments qu'elle ne comprenait pas toujours, ou posaient une main sur son bras un peu trop longtemps.

Sarah apprenait à éviter les situations dangereuses, à partir discrètement quand elle sentait qu'elle risquait quelque chose. Mais parfois, elle n'avait pas le choix, il fallait bien continuer à manger, à survivre. Alors elle restait, même si une voix en elle lui criait de fuir. Chaque jour était un combat, mais elle s'accrochait, portée par le souvenir de sa mère et par la promesse silencieuse de ne jamais abandonner.

Sarah avait treize ans mais en paraissait quelques de plus. Cette année-là, elle dormait dans la grange d'une ferme, non loin de Dubbo, un endroit perdu où les nuits étaient froides et le silence pesant. Elle s'installait chaque soir dans la paille, le cœur battant, toujours sur le qui-vive.

Une nuit, alors qu'elle cherchait le sommeil, le fermier a ouvert la porte. Il sentait fort l'alcool, ses gestes étaient maladroits, mais ce qui troublait le plus Sarah, c'était ce sourire étrange, celui qui donne la chair de poule. Elle a reculé instinctivement, mais il n'y avait rien derrière elle, juste ce mur dur et froid. Il s'est approché, a marmonné qu'elle avait changé, qu'elle était devenue jolie.

Elle s'est débattue, elle a crié, mais cela n'a rien changé. Il était trop lourd, trop fort. Quand tout fut terminé, Sarah resta allongée dans la paille, le corps secoué de tremblements, le visage inondé de larmes. Le fermier remonta son pantalon, partit comme il était venu, laissant la porte ouverte, indifférent à ce qu'il venait de faire.

Au matin, Sarah rassembla ses maigres affaires, un sac à dos, un vieux pull, quelques photos abîmées et s'enfuit sans demander son reste. Porter plainte ? Elle n'y pensa même pas. Qui l'aurait crue ? Elle n'était qu'une vagabonde, sans papiers, face à un homme connu de tous, respecté dans le village.

Cette nuit-là, quelque chose s'était brisé en elle. Elle était encore

une enfant avant le viol, une enfant malheureuse, certes mais il lui était encore arrivé de rire d'un scarabée poussant une boule de terre et n'arrivant pas à franchir un monticule, par exemple ou à une poule coincée par un fagot dont la bêtise n'arrivait pas à le contourner ou d'une dame glissant dans une bouse de vache, mais c'était fini, tout ça. Maintenant, elle avait mal et son cœur saignait également. Elle ne s'émerveillait plus d'un coucher de soleil violet ou d'un nuage en forme de tête de bonhomme.

Après ça, Sarah a continué son chemin, errant de ferme en ferme, de ville en ville, marchant la nuit, volant souvent dans les cultures, les granges, des fois les maisons restant ouvertes pour manger. Elle se méfiait de tout le monde, surtout des hommes. Elle dormait avec un couteau sous l'oreiller, surveillait chaque bruit suspect, et partait dès qu'un regard devenait trop insistant.

Elle avait appris à reconnaître les signes du danger, mais parfois, malgré toute la prudence du monde, elle trouvait du malheur : Un matin qu'elle venait de voler du pain dans une cuisine, elle se fit attraper par un couple d'éleveurs qui la battirent comme plâtre et l'enfermèrent dans un réduit à grains.

Pendant trois jours, elle servit de jouet à des journaliers avinés, sans boire, ni manger. Le quatrième jour, la pensant morte, ils l'enterrèrent, heureusement à quelques centimètres de profondeur. Elle reprit conscience, gratta la terre et se coula dans un ruisseau voisin. Elle faillit mourir mais peu à peu reprit des forces, se nourrissant de ce qu'elle pouvait trouver comme baies dans la forêt.

Elle vola des habits qui séchaient sur une barrière, quand une vieille femme la vit et eut pitié d'elle. Elle la soigna, la nourrit, la réconforta, mais quand au bout d'un mois son homme revint de la fabrique ou il avait travaillé, elle fut mise dehors, bouche supplémentaire inutile à nourrir, les temps étaient durs pour tout le monde.

À quinze ans, elle arriva à Broken Hill. Là, elle rencontra Jack. Il avait quarante ans, était seul, travaillait dans une mine de zinc. Il n'était pas mauvais, pas violent, juste solitaire et fatigué. Un soir, il l'aborda dans un petit pub. Il lui proposa un verre, puis lui demanda si elle avait un endroit où dormir. Elle répondit non, la voix basse. Jack lui proposa son canapé. Elle accepta, faute de mieux.

Le premier soir, il tint parole : juste le canapé, rien d'autre. Le deuxième soir aussi. Mais le troisième soir, il ne put résister, il lui dit qu'elle était jolie, qu'elle pouvait rester s'il voulait, qu'il prendrait soin

d'elle. Sarah comprit le marché tout de suite. Il était assez propre, pas violent, elle resta.

Elle accepta, sans illusions. Mais au moins, elle avait un toit, de quoi manger, des vêtements propres. Jack ne la frappait pas, ne criait jamais, il paraissait même gentil parfois. Il lui offrait de petits cadeaux, du maquillage bon marché, des bijoux en toc. Il aimait la voir sourire, même si c'était un sourire forcé, superficiel. Il voulait croire qu'il lui apportait du bonheur, ou du moins une forme de sécurité.

Sarah avait joué le jeu, comme si elle avait le choix. Elle s'etait adaptée à cette nouvelle vie, s'est appliquée à ne rien montrer de ses vrais sentiments. Elle observait Jack, essayait d'anticiper ses humeurs, de répondre à ses attentes, tout en gardant une distance intérieure. Elle se répétait que c'était temporaire, qu'un jour elle partirait, qu'elle trouverait peut-être mieux ailleurs.

Le temps a passé. Deux ans de cette routine, de ce compromis silencieux. À dix-sept ans, Sarah s'est trouvé seule de nouveau . Jack s'est fait arrêter pour vol, a pris 5 ans de pénitencier. Sarah a fouillé partout a trouvé un révolver, quelques billets et est repartie. À nouveau à la dérive, sans attache, sans espoir particulier.

Elle s'est rapprochée des grandes villes, pensant que Sydney lui offrirait des opportunités. Mais la réalité était toute autre : sans diplôme, sans expérience, sans personne pour la recommander, elle n'a trouvé aucune porte ouverte. Les quelques dollars ont fondu en quelques semaines. Elle a essayé de se servir du révolver, pensant braquer des commerces, mais n'a pas eu le courage ou la mauvaise conscience d'aller jusqu'au bout.

Elle a fini par échanger le révolver contre un repas dans un vieux restaurant. Elle a rejoint quelques sdf qui trainaient dans la ville, vivant de combines et partageant leurs misères. Chaque jour était une lutte pour trouver de quoi manger, de quoi se laver, pour éviter les ennuis.

À dix-huit ans, démoralisée, elle a décidé de retourner vers l'intérieur du pays, là où il y avait parfois un peu de travail, même mal payé. Elle a pris un bus sans payer pour Broken Hill, espérant que la chance tournerait. Elle a écumé les petites annonces du journal local, parcouru les rues à la recherche d'un emploi, n'importe lequel.

Un soir, dans un pub, elle est tombée sur les trois hommes : le

vieux, la cinquantaine bien tassée, et les deux fils, la trentaine. Ils parlaient fort, riaient bruyamment, vidaient des bières les unes après les autres. Le vieux l'a remarquée, lui a fait signe d'approcher. Sarah a hésité, puis s'est avancée, poussée par la nécessité. Il lui a offert une bière, lui a demandé si elle cherchait du travail.

« Oui, » a répondu Sarah, la voix posée, l'air déterminé, même si au fond d'elle, elle ne savait plus vraiment ce qu'elle espérait trouver.

Le vieux esquissa un sourire fatigué, mais qui semblait franc. « Bruce Keller, » dit-il en tendant une main large, la peau tannée comme du cuir par le soleil. « Voici mes fils, Dean et Travis. On a une ferme à une cinquantaine de kilomètres d'ici. On cherche quelqu'un qui pourrait s'occuper de la maison. Cuisine, ménage, ce genre de trucs. Tu serais nourrie, logée, et bien sûr, payée. Ça t'intéresse ? »

Sarah observa les trois hommes qui se tenaient devant elle. Ils avaient l'air ordinaire, comme on en croise partout dans cette région : des visages burinés, des vêtements usés, l'attitude un peu rude de ceux qui vivent loin de la ville. Mais sous leur aspect brut, ils semblaient honnêtes, du moins à première vue. Et Sarah avait besoin de travailler. Sa situation ne lui laissait plus d'alternative, plus de place pour hésiter.

Elle accepta, presque soulagée, comme si un poids venait de se lever de ses épaules.

Bruce afficha un sourire plus large encore, découvrant des dents tachées par le tabac. Il déclara qu'ils repartiraient dès le lendemain matin. Il ajouta, sur un ton paraissant bienveillant, que si elle n'avait nulle part où dormir cette nuit-là, elle pourrait passer la nuit à l'arrière de leur pick-up. Sarah acquiesça, reconnaissante, sans trop réfléchir.

Elle grimpa dans le véhicule, s'allongea sur la banquette arrière, et ferma les yeux, épuisée. Dans sa tête, elle se disait qu'elle avait enfin trouvé une chance, un vrai travail, un nouveau départ. Elle se raccrochait à cette idée, comme à une bouée. Enfin, elle allait pouvoir respirer, recommencer, s'en sortir.

Mais la réalité était tout autre. Sans le savoir, elle s'engageait sur un chemin dont elle ne reviendrait pas indemne. Elle venait de sceller son propre destin, de signer pour sa tombe.

Le lendemain matin, ils prirent la route en direction de l'ouest, laissant Broken Hill derrière eux, s'enfonçant dans l'immensité rouge

et sèche de l'outback australien. Sarah regardait les paysages défiler, le bush infini, les eucalyptus maigres, la poussière ocre qui semblait tout recouvrir. Bruce conduisait sans un mot, Dean à ses côtés, le regard fixé sur la route. Travis, lui, était assis à l'arrière, non loin de Sarah. Il la fixait souvent, un sourire étrange au coin des lèvres, un sourire qui mettait Sarah mal à l'aise. Elle évitait de croiser son regard, se concentrant sur la fenêtre sale et le ciel immense.

Au bout de plusieurs heures, le pick-up quitta l'asphalte et s'engagea sur une longue piste de terre cabossée. La route était bordée de broussailles, et le silence pesait lourd. Encore une heure, et la ferme apparut enfin, perdue au milieu de nulle part. Quelques bâtiments en tôle ondulée, tout semblait fatigué, abandonné. Il n'y avait rien d'autre à l'horizon, juste le vide.

Bruce coupa le moteur et descendit. Il fit signe à Sarah de le suivre. Elle découvrit la maison : petite, sale, en désordre complet. La poussière s'accumulait dans les coins, tout sentait le renfermé. Il lui montra sa « chambre » : un placard sombre, sans fenêtre, un vieux matelas posé à même le sol, une ampoule nue qui pendait au plafond.

Sarah jeta un coup d'œil autour d'elle, glacée d'un mauvais pressentiment. Quelque chose clochait, elle le sentait, même si elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Bruce lui demanda ses papiers, soi-disant pour des formalités administratives. Elle n'en n'avait pas. Il la fouilla brutalement, lui prit les maigres économies qui lui restaient. Il en profita pour lui pétrir les seins, avide. Cette fois, il souriait différemment. Ce sourire-là était froid, presque cruel.

Il lui annonça qu'elle commencerait le lendemain. Pour ce soir, il valait mieux qu'elle se repose. Dean et Travis viendraient plus tard lui expliquer les règles de la maison. Et elle mangerait demain. Sarah voulut protester, poser des questions, mais Bruce était déjà parti. Il referma la porte derrière lui, tourna la clé dans la serrure. Elle était enfermée.

Les deux premières semaines, les Keller la firent travailler sans relâche. Si elle renâclait ils la giflaient. Elle passait ses journées à la cuisine, au ménage, à la lessive, à tout ce qui leur déplaisait. Dix heures par jour, parfois plus. Pas de salaire, à peine de quoi manger, juste les restes de leurs repas. Mais le pire, c'étaient les regards, les mains qui frôlaient, les sourires qui promettaient des choses qu'elle redoutait.

Sarah tentait de se faire la plus discrète possible, de survivre en

silence. Elle espérait qu'ils finiraient par la laisser tranquille, qu'ils se lasseraient. Mais au fond, elle savait que ça ne durerait pas. Elle sentait la menace, pesante, constante. Un jour, ils passeraient à l'acte.

Dean fut le premier. Une nuit, il entra dans sa « chambre », sans frapper, sans un mot. Il n'y avait pas de verrou, nulle part où se cacher. Sarah se recroquevilla contre le mur, paralysée. Dean s'approcha, un sourire tordu sur les lèvres. Après, Sarah resta allongée dans l'obscurité, les yeux grands ouverts, le corps douloureux. Ce soir-là, elle comprit. Ce n'était pas un travail qu'elle avait trouvé. C'était de l'esclavage. Une prison sans barreaux, loin de tout.

Un mois plus tard, elle tenta de s'échapper. Elle attendit que la maison soit silencieuse, que tous dorment profondément. Elle sortit en douce, traversa la cour, s'enfonça dans le bush. Elle courut longtemps, une heure, puis deux, sans savoir où elle allait, sans eau, sans repère. Mais Bruce la retrouva. Il la ramena à la ferme, la frappa jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus bouger.

Il lui dit que si elle recommençait, il la tuerait, qu'ici personne ne viendrait la chercher, qu'elle n'était rien, personne. Et qu'il la donnerait à manger aux cochons. Sarah le crut. Elle n'essaya plus jamais de s'enfuir.

Les mois passèrent, puis les années. Sarah perdit le fil du temps. Chaque jour se ressemblait : elle se levait, elle travaillait, elle subissait, elle dormait. La nuit, les Keller venaient, tour à tour. Dean parfois, Travis d'autres nuits. Parfois les deux ensemble. Bruce aussi, les soirs où il avait trop bu.

Pour tenir, Sarah apprit à se détacher, à ne plus ressentir, à ne plus penser. Elle se regardait de loin, comme si tout cela arrivait à une autre. Son corps n'était plus qu'une coquille vide. Elle ne pleurait plus, ne priait plus. Elle survivait, mécaniquement, sans espoir ni illusion.

Des années s'écoulèrent ainsi. Sarah avait vingt ans, mais elle se sentait morte depuis longtemps. Ses cheveux blonds étaient devenus ternes, son visage marqué, ses yeux éteints. Les Keller la brisaient un peu plus chaque jour, la réduisant à l'état d'ombre.

Des fois, elle rêvait qu'une voiture s'arrêtait devant la barrière. Elle imaginait des gens en descendre, qu'une fusillade éclatait, que ces trois salauds mouraient dans d'atroces souffrances et qu'elle pouvait se sauver, jusqu'à ce qu'une claque ou un coup de poing la projette au sol et qu'une voix dure la remette au travail, ou pire.

Chapitre 17 : Deuils et secrets

Collioure, France, juillet 1997

L'été était arrivé d'un coup, brutal, avec sa lumière blanche et sa chaleur qui écrasait tout. Harry avait fini sa seconde, Aïssa aussi. Leurs bulletins étaient bons, pas excellents, mais suffisants pour passer en première sans problème. Victoire avait organisé un dîner pour fêter ça, André avait apporté une bouteille de vin, ils avaient trinqué tous les quatre. Les ados au jus d'orange, les adultes au rouge. Une soirée simple, tranquille, comme il y en avait eu beaucoup ces derniers mois.

Depuis mars, depuis la reconnaissance, quelque chose avait changé. Pas brutalement, plutôt comme une lente transformation, imperceptible au jour le jour mais évidente quand on regardait en arrière. André et Victoire se voyaient presque tous les jours. Officiellement, c'était pour le chantier. Victoire avait décidé de transformer la Villa Tramontane en maison d'hôtes, ouverture prévue au printemps 98. Elle avait l'argent : l'héritage de sa grand-mère maternelle, plus les droits d'auteur de ses deux livres qui se vendaient bien. Elle avait embauché André comme chef de chantier, avec un contrat en bonne et forme, un salaire correct. André avait recruté trois ouvriers du coin, des gars sérieux qui connaissaient leur métier.

Le chantier avançait vite. La toiture était refaite, les fenêtres changées, les murs consolidés. Victoire passait ses journées sur place, surveillait les travaux, donnait son avis, redessinait les plans avec André quand quelque chose ne lui plaisait pas. Elle avait des idées précises : cinq chambres d'hôtes, chacune avec sa salle de bain, décoration sobre mais élégante, esprit maison de famille plutôt qu'hôtel impersonnel. André écoutait, proposait des solutions techniques, adaptait. Ils formaient une bonne équipe.

Harry et Aïssa passaient leurs journées sur le chantier, eux aussi, après le Lycée. Ils aidaient où ils pouvaient : porter des planches, déblayer les gravats, poncer, peindre les parties simples. André leur apprenait des gestes, Victoire leur expliquait le projet. Les ados travaillaient dur, sans se plaindre. Ils aimaient ça, cette sensation de construire quelque chose ensemble, de voir la villa renaître pierre après pierre.

Mais surtout, ils aimaient être ensemble. Leur relation avait changé, elle aussi. Plus de cachotteries, plus de rendez-vous secrets. Tout était clair, assumé. André et Victoire savaient qu'ils étaient ensemble, les

avaient acceptés, leur faisaient confiance. Harry et Aïssa respectaient les règles : pas de nuits ensemble, portes toujours entrouverte quand ils étaient seuls dans une pièce, pas de débordements. Mais ils avaient leurs moments, leurs espaces de liberté, et leurs câlins de plus en plus tendres et sensuels.

Les après-midis, quand la chaleur devenait trop forte, tout le monde arrêtait de travailler. André et les ouvriers rentraient chez eux faire la sieste. Victoire montait écrire dans la maison du gardien. Harry et Aïssa descendaient à la plage.

Ils avaient leur coin, une petite crique derrière le château, à l'abri des regards. Pas de touristes, juste eux, le sable chaud, l'eau claire. Ils se baignaient, nageaient loin, revenaient épuisés, s'allongeaient sur les serviettes, s'embrassaient. Le soleil séchait leurs peaux, le sel faisait des traces blanches sur leurs épaules.

Aïssa murmurait qu'elle l'aimait. Harry lui aussi. Ils restaient là, serrés l'un contre l'autre, à écouter la mer, le cri des mouettes. Ils avaient seize ans bientôt, ils avaient toute la vie devant eux, et ils le savaient. Ils n'étaient pas pressés. Juste heureux d'être ensemble.

Le soir, ils remontaient à la villa et à l'atelier. Parfois, ils dinaient ensemble, les quatre autour de la table dans la maison du gardien. On parlait du chantier, des progrès, des problèmes à résoudre. André racontait une anecdote sur un ouvrier, Victoire lisait un passage de son nouveau livre. Harry et Aïssa écoutaient, main dans la main sous la table, le pied d'Aïssa contre la jambe d'Harry.

Ces dîners avaient quelque chose d'étrange, une tension douce que personne ne nommait. André et Victoire se regardaient souvent, un peu trop longtemps. Ils se souriaient pour des riens. Quand Victoire tendait le plat à André, leurs doigts se frôlaient. Quand André racontait une histoire, Victoire riait, vraiment, pas par politesse. Harry et Aïssa remarquaient tout ça, échangeaient des regards amusés, mais ne disaient rien.

Un soir, après le dîner, alors qu'André était reparti avec Aïssa, Harry avait demandé à Victoire si elle aimait bien André. Elle avait répondu que oui, que c'était un ami. Harry avait insisté, disant que ça avait l'air d'être plus que ça. Victoire avait rougi, avait dit qu'il se faisait des idées. Harry n'avait pas insisté, mais il savait ce qu'il avait vu.

De son côté, Aïssa posait les mêmes questions à André. Pourquoi il souriait tout le temps maintenant ? Pourquoi il mettait une chemise

propre tous les matins pour aller au chantier ? Pourquoi il se rasait de près alors qu'avant, il laissait pousser sa barbe trois jours ? André grognait qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas, qu'il faisait ce qu'il voulait. Aïssa souriait, elle savait.

La vérité, c'est qu'André et Victoire s'étaient tout doucement trouvés. Pas d'un coup, pas comme dans les films. Lentement, doucement, en construisant ensemble. Les premières semaines après la reconnaissance, ils s'étaient vus pour parler, juste parler. Rattraper neuf ans, combler les vides. Ils se retrouvaient au port, buvaient un café en terrasse, marchaient le long de la plage. Ils racontaient leurs vies, leurs peurs, leurs espoirs. André parlait de la Légion, des fantômes qui le réveillaient la nuit. Victoire parlait de la drogue, du trou noir dont elle était sortie. Ils se comprenaient, sans avoir besoin d'expliquer. Deux survivants qui avaient traversé l'enfer, chacun à sa façon.

Puis, un soir de mai, après un dîner à quatre, les ados étaient montés se coucher. André avait aidé Victoire à débarrasser. Ils s'étaient retrouvés côte à côte à l'évier, elle lavait, il essuyait. Leurs bras se touchaient. À un moment, Victoire avait passé une assiette à André, leurs mains s'étaient frôlées, s'étaient tenues. Ils s'étaient regardés. Victoire avait souri. André aussi. Ils s'étaient embrassés, là, debout dans la cuisine, avec l'eau qui coulait et la vaisselle qui attendait.

Ce premier baiser avait tout changé. Mais ils avaient décidé de ne rien dire aux ados. Pas tout de suite. Harry et Aïssa avaient assez de choses à gérer, leur relation, le lycée, leurs propres doutes. Pas besoin d'ajouter la relation de leurs parents adoptifs. Alors André et Victoire se cachaient. Ils volaient des moments, en secret. Quand les ados étaient au lycée, André montait à la villa. Victoire l'attendait. Ils découvraient leurs corps, leurs désirs. C'était doux, intense, troublant.

Le soir, André repartait chez lui, retrouvait Aïssa, faisait comme si de rien n'était. Victoire dînait avec Harry, parlait de sa journée d'écriture. Personne ne savait. Sauf qu’Harry et Aïssa n'étaient pas dupes. Ils voyaient bien les sourires, les regards, la façon dont André et Victoire se cherchaient sans arrêt. Mais ils ne disaient rien. Parce qu'ils trouvaient ça bien, au fond. Que les adultes soient heureux, eux aussi.

Un matin de juillet, le téléphone avait sonné à sept heures. Victoire dormait encore, épuisée par une nuit d'écriture. Elle avait décroché sans regarder, la voix pâteuse. C'était un commissaire de police de

Bruxelles. Ton neutre, professionnel. Il lui expliquait qu'il y avait eu un accident.

Ses parents, Édouard et Constance de Montclair. Un accident de voiture sur l'autoroute E40, la veille au soir, vers vingt-trois heures. Un camion avait percuté leur Mercedes de plein fouet. Ils étaient morts sur le coup, tous les deux. Pas de souffrance.

Victoire avait raccroché. Elle était restée assise sur son lit, le téléphone encore à la main. Elle ne pleurait pas. Elle ne ressentait rien, juste un vide immense, froid. Ses parents étaient morts. Les gens qui l'avaient mise au monde, qui ne l'avaient jamais aimée, qui l'avaient rejetée quand elle avait eu besoin d'eux. Morts. Juste comme ça, en une seconde, sur une autoroute belge.

Harry était descendu, alerté par le téléphone. Il avait demandé qui c'était. Victoire lui avait dit. Il s'était assis à côté d'elle, avait passé un bras autour de ses épaules. Elle s'était laissé aller contre lui, sans un mot. Ils étaient restés là, longtemps, dans le silence du matin.

Victoire avait appelé André. Il était arrivé une heure plus tard, avait frappé doucement à la porte. Elle lui avait ouvert, s'était effondrée dans ses bras. Il l'avait serrée fort, sans rien dire. Qu'est-ce qu'on dit dans ces moments-là ? Rien. On est juste là.

André avait préparé du café, fait des tartines que personne ne mangeait. Victoire était assise à la table, le regard perdu. Elle expliquait qu'il fallait qu'elle aille à Paris, pour les funérailles, les papiers, le notaire. André avait dit qu'il l'accompagnait. Elle avait secoué la tête, dit que ce n'était pas nécessaire. Il avait insisté. Elle avait fini par accepter.

Harry voulait venir aussi. Victoire avait hésité, puis acquiescé. C'était sa famille, après tout, ses grands-parents, ils faisaient partie de son histoire. Aïssa était restée à Collioure, à l’atelier. Elle avait serré Victoire dans ses bras avant leur départ, lui avait dit qu'elle pensait à elle.

Le trajet jusqu'à Paris s'était fait en silence. André conduisait la R25, Victoire regardait défiler le paysage par la fenêtre. Harry dormait à l'arrière. Ils s'étaient arrêtés deux fois, pour l'essence et un café. À chaque fois, André demandait à Victoire si ça allait. Elle répondait oui. Mais ce n'était pas vrai.

Dans sa tête, tout se mélangeait. Les souvenirs d'enfance, les dîners glacials, les silences pesants. Sa mère qui buvait dès le matin. Son père

qui ne la regardait jamais. Constance, sa sœur, la seule qui l'avait aimée vraiment. Et maintenant, ses parents étaient morts, et elle ne ressentait rien. Juste ce vide, cette absence de douleur qui la culpabilisait. On est censé pleurer ses parents, non ? Même quand ils ont été minables.

Ils étaient arrivés à Paris en fin d'après-midi. André avait réservé deux chambres dans un hôtel près de Montparnasse. Victoire et Harry dans une, lui dans l'autre. Il restait en retrait, discret. Ce n'était pas sa famille, pas son deuil. Il était là pour Victoire, juste pour elle.

Les funérailles avaient eu lieu à l'église Saint-Pierre de Chaillot, dans le seizième. Une cérémonie pompeuse, froide, à l'image de la famille Montclair. Il y avait du monde, beaucoup de monde. Des gens en noir, des costumes trois pièces, des robes Chanel, des chapeaux ridicules. Le Tout-Paris diplomatique, financier, aristocratique. Des gens qui connaissaient Édouard et Constance de Montclair de réputation, pas vraiment personnellement.

Victoire était assise au premier rang, à côté de Harry. Elle portait une robe noire simple, pas de bijoux, les cheveux tirés en arrière. André était au fond derrière, seul. Il observait, silencieux. Il voyait ces gens qui la regardaient de travers, qui chuchotaient dans son dos. La fille rebelle, celle qui avait fait honte à la famille. Celle qui se droguait, qui avait disparu pendant des années. Qui osait revenir maintenant, pour l'enterrement.

Le prêtre parlait d'Édouard de Montclair, ambassadeur distingué, homme de culture et de devoir. De Constance de Montclair, née Sarrazin, épouse dévouée, mère exemplaire. Victoire écoutait, impassible. Tout ça, c'était des mensonges. Son père n'avait jamais été dévoué qu'à sa carrière. Sa mère n'avait été exemplaire que dans son rôle de façade. Derrière, c'était le vide, l'alcool, l'absence.

À la fin de la cérémonie, les gens s'étaient approchés de Victoire pour lui présenter leurs condoléances. Des poignées de main molles, des phrases toutes faites. Elle répondait machinalement, merci, oui, c'est terrible, merci d'être venus. Harry restait collé à elle, mal à l'aise dans son costume trop grand. André attendait dehors, adossé à un mur, les mains dans les poches.

Le cortège s'était dirigé vers le cimetière de Passy. Victoire avait regardé les deux cercueils descendre dans la tombe familiale. À côté d'elle, Harry pleurait un peu. Elle lui avait pris la main. Autour, les gens jetaient des fleurs, se signaient, repartaient vers leurs voitures. La

vie continuait.

André s'était approché, avait posé une main sur l'épaule de Victoire. Elle s'était retournée, s'était blottie contre lui, sans se soucier des regards. Elle en avait marre de se cacher, de faire semblant. Ses parents étaient morts, elle n'avait plus rien à expliquer à personne.

Ils étaient rentrés à l'hôtel. Harry avait insisté pour prendre la chambre d'André, pensant que ça leur ferait du bien d'être ensemble. Ils avaient protesté pour la forme et Harry avait dit que lui préférait être seul. Alors, Victoire s'était allongée sur le lit, tout habillée. André s'était assis à côté d'elle. Elle avait fini par pleurer, enfin. Pas de gros sanglots, juste des larmes silencieuses qui coulaient sur ses joues. Elle pleurait sur tout ce qui n'avait jamais été, sur l'amour qu'elle n'avait jamais reçu, sur les mots jamais dits. Sur le fait qu'il était trop tard, maintenant, pour tout réparer.

André s'était allongé contre elle, l'avait serrée contre lui, avait caressé ses cheveux. Il ne disait rien, il était juste là. Et c'était tout ce dont elle avait besoin. Ils avaient passé la nuit dans les bras l'un de l'autre, juste pour la réconforter.

Deux jours plus tard, Victoire avait rendez-vous chez Maître Delvaux, le notaire de la famille. Son cabinet se trouvait avenue Foch, dans un immeuble haussmannien. André l'accompagnait, Harry était resté à l'hôtel. Certaines choses, il valait mieux les affronter seule. Enfin, pas complètement seule.

Maître Delvaux les avait reçus dans son bureau, une pièce sombre, lambrisée, qui sentait le cuir et la poussière. Il avait présenté ses condoléances, demandé si elle voulait un café. Elle avait refusé. Elle voulait juste en finir. Le notaire avait sorti un dossier épais, l'avait ouvert. Il avait commencé à lire le testament d'Édouard de Montclair.

Une fortune considérable. Des propriétés à Paris, Bruxelles, Genève. Des comptes en banque en France et à l'étranger. Des actions, des obligations, des placements. Victoire écoutait les chiffres s'enchaîner, sans vraiment comprendre. Des millions de francs. Une somme astronomique.

Mais il y avait autre chose. Le notaire hésitait, cherchait ses mots. Il expliquait que certains actifs étaient… complexes. Difficiles à tracer. Des sociétés offshore, des comptes dans des paradis fiscaux. Rien d'illégal, officiellement. Mais pas très net non plus. Édouard de Montclair avait fait fortune, mais on ne savait pas toujours très bien

comment.

Victoire avait demandé ce que ça voulait dire. Le notaire avait répondu qu'il faudrait du temps pour tout démêler, que des avocats spécialisés s'en occuperaient. Mais qu'en attendant, elle héritait de tout. Ou presque. Parce qu'il y avait un mais. Le notaire avait sorti une enveloppe scellée. À l'intérieur, une lettre manuscrite d'Édouard de Montclair, à ouvrir seulement après sa mort. Maître Delvaux l'avait lue à voix haute, lentement.

Édouard de Montclair reconnaissait avoir eu, en 1977, une liaison avec une femme australienne, Margaret Foster. De cette liaison était née une fille, Sarah, en janvier 1977. Il avait rompu avec Margaret peu après, était retourné à sa vie parisienne. Margaret était repartie en Australie avec l'enfant. Édouard avait versé une pension pendant dix ans, discrètement, via un compte offshore. Mais il n'avait jamais reconnu Sarah officiellement. Jamais vue, jamais cherché à la connaître.

Dans son testament, il laissait des instructions claires. Sarah devait être informée de sa mort, de son existence, de son héritage, mais le plus tard possible, si possible après les délais légaux. Le notaire devait tenter « éventuellement » essayer de la retrouver via les autorités australiennes, cependant il n’y avait aucune obligation.

Mais Édouard précisait une chose : lui-même n'avait jamais cherché à contacter sa fille. Il avait interdit à Margaret de révéler son identité. Sarah ne savait probablement rien de son père français, ne connaissait peut-être même pas son nom. C'était à elle, maintenant, de décider si elle voulait connaître cette partie de son histoire.

Le silence était tombé dans le bureau. Victoire fixait le notaire, incapable de parler. Une demi-sœur. Sarah. Vingt ans. En Australie. Elle n'en avait jamais entendu parler. Jamais. Ses parents lui avaient caché ça pendant toutes ces années. Et son père, même mort, continuait à contrôler, à dicter les règles.

Victoire avait senti la colère monter, brûlante, irrépressible. C’ était quoi cette histoire du « plus tard possible » et ce « éventuellement » Elle cria : « Vous vous foutez de moi ? » Sa voix avait claqué, dure. Le notaire avait sursauté. André s'était redressé, inquiet. Victoire s'était levée, avait marché jusqu'à la fenêtre. Elle tremblait de rage.

« Ce salaud a une fille cachée depuis vingt ans. Une gamine qu'il a abandonnée à l'autre bout du monde. Et maintenant, il me demande

d'attendre sagement que vous la retrouviez ? Et le plus tard possible ! De la laisser dans l'ignorance jusqu'à ce que les "autorités" daignent faire leur travail ? »

Le notaire avait expliqué qu'il ne faisait qu'exécuter les volontés du défunt, qu'il fallait respecter la procédure, que c'était compliqué juridiquement. Victoire s'était retournée, l'avait fusillé du regard. « La procédure ? Il l'a abandonnée. Il l'a niée pendant vingt ans. Et maintenant qu'il est mort, il voudrait qu'on fasse les choses "correctement" ? »

André s'était approché, avait posé une main sur son bras. Elle s'était dégagée, trop en colère pour se laisser calmer. Elle avait demandé au notaire s'il savait où était Sarah. Il avait répondu que non, que les seules informations qu'il avait, c'était qu'elle vivait quelque part en Australie, probablement Sydney. Que les autorités australiennes seraient contactées, qu'elles se chargeraient de retrouver Margaret Foster et de l'informer de la situation. Mais que ça prendrait du temps. Peut-être plusieurs mois.

Victoire avait serré les poings. Plusieurs mois. À attendre, à se demander si cette gamine allait être retrouvée, si elle saurait jamais qu'elle avait une demi-sœur. Elle avait dit au notaire qu'elle s'en foutait, qu'elle irait chercher Sarah elle-même. Il avait secoué la tête, expliqué que si elle faisait ça avant la fin de la procédure officielle, elle pourrait compliquer les choses, que l'héritage pourrait être contesté et qu'elle pourrait en perdre une partie. Qu'il valait mieux laisser faire les autorités compétentes pour que ça reste dans la famille.

Victoire avait ri, dégoûtée, un rire sans joie. « Laisser faire les autorités. Évidemment. » Elle avait attrapé son sac, s'était dirigée vers la porte. André l'avait suivie. Elle s'était arrêtée sur le seuil, s'était retournée vers le notaire. « Vous lui direz, à Sarah, quand vous la trouverez. Vous lui direz qu'elle a une sœur. Qu'elle s'appelle Victoire. Et que sa sœur est déjà venue la chercher, et elle vous rira au nez. »

Elle était sortie en claquant la porte. Dans la rue, elle avait marché vite, sans savoir où elle allait. André la suivait, silencieux. Au bout d'un moment, elle s'était arrêtée, s'était appuyée contre un mur. Elle tremblait encore, de rage et d'épuisement. André s'était approché, l'avait prise dans ses bras. Elle s'était laissée faire, avait posé sa tête contre son épaule. Il avait dit qu'ils allaient trouver une solution, qu'elle n'était pas obligée d'attendre que les bureaucrates fassent leur travail. Qu'il l'aiderait, quoi qu'elle décide.

Victoire avait relevé la tête, l'avait regardé. « J'irai la chercher. Je m'en fous des procédures, je m'en fous du testament. Cette gamine, Sarah, elle a le droit de savoir. Elle a vingt ans, elle a le droit de connaître son histoire. » André avait acquiescé. « Alors on ira. » Victoire avait souri, pour la première fois depuis deux jours. « On. Pas tu. On. »

Ils étaient rentrés à l'hôtel, avaient récupéré Harry, repris la route vers Collioure. Dans la voiture, Victoire regardait défiler le paysage. Elle pensait à Sarah, cette demi-sœur inconnue, quelque part en Australie. Elle pensait à tout ce qui n'avait jamais été dit dans sa famille, à tous les secrets enfouis.

Elle pensait à Constance, sa sœur morte, qui ne saurait jamais qu'elle avait une autre sœur. Et elle se jurait une chose : elle retrouverait Sarah. Peu importait le temps, les obstacles, les procédures. Elle la retrouverait. Parce que c'était la seule chose juste à faire.

Chapitre 18 : Conseil de famille.

Le retour de Paris s'était déroulé dans un silence lourd. Ils avaient passé neuf heures sur la route, Victoire enfermée dans ses pensées, Harry endormi à l'arrière, André concentré sur la conduite. Ils étaient arrivés à Collioure en fin d'après-midi, complètement épuisés. Devant la maison du gardien, Aïssa les attendait, visiblement inquiète. Elle s'était précipitée dans les bras de Victoire, balbutiant qu'elle était désolée. Victoire l'avait serrée fort, sans un mot.

Les jours suivants avaient été bizarres, comme si le temps s'était arrêté. Victoire s'enfermait dans son bureau et écrivait. Pas son roman, non, juste des notes, des morceaux de phrases. Elle essayait de mettre un peu d'ordre dans le chaos, dans ce qui lui restait d'émotions. La mort de ses parents, l'héritage, Sarah. Tout se mélangeait, formant un nœud impossible à démêler.

André passait tous les jours, déposait des courses, préparait à manger. Il parlait peu, restait simplement présent. Harry et Aïssa se faisaient discrets, parlaient à voix basse, faisaient attention au moindre bruit. Ils avaient compris que Victoire avait besoin d'espace, de temps pour elle.

Un soir, Victoire leur avait tout raconté. Les funérailles, le notaire, le testament. L'héritage immense, mais compliqué. Et surtout, Sarah.

Cette demi-sœur de vingt ans, cachée en Australie, dont elle n'avait jamais entendu parler. Victoire expliquait qu'elle devait la retrouver.

Harry et Aïssa écoutaient, stupéfaits. Une tante cachée à l'autre bout du monde, c'était incroyable. Harry avait demandé si Victoire savait où elle était. Non, juste à Sydney, probablement. Il faudrait chercher, fouiller, essayer de comprendre. Aïssa avait voulu savoir quand elle comptait partir. Victoire avait haussé les épaules. Pas tout de suite, il fallait d'abord finir les travaux de la villa, s'organiser. Mais bientôt. Avant la fin de l'année. André n'avait rien ajouté. Mais lui, il savait déjà qu'il ferait partie du voyage, peu importe la destination.

Un matin d'août, Aïssa était arrivée dans l'atelier d'André. Il rabotait une planche de chêne, concentré sur sa tâche. Elle l'avait observé un instant avant de prendre la parole, sérieuse. Elle voulait réunir un conseil de famille. Victoire, Harry, lui, elle. André avait levé les yeux, un peu surpris. Un conseil de famille ? Pour quoi faire ? Aïssa affirmait que c'était important, qu'ils devaient parler tous les quatre. De quoi ? Elle souriait, mystérieuse. Vous verrez, mais c'est important pour nous.

André avait accepté, même s'il ne comprenait pas trop. Il avait prévenu Victoire dans l'après-midi. Elle aussi avait été surprise, mais avait accepté, quand ils voulaient. Aïssa avait proposé le soir même, à vingt heures, chez Victoire. Ça leur laissait un peu de temps. Le reste de la journée, Harry et Aïssa avaient été étranges. Nerveux, tendus. Ils restaient dans la chambre de Harry, chuchotaient, répétaient quelque chose. Victoire les avait croisés dans l'escalier, avait demandé si tout allait bien. Ils avaient répondu oui, juste un peu stressés. Par quoi ? Par la réunion du soir. Victoire n'avait pas insisté.

À vingt heures précises, ils s'étaient retrouvés tous les quatre dans le salon de la maison du gardien. Victoire et André étaient assis côte à côte sur le canapé, un peu perdus. Sur la table basse, traînaient des papiers qu'Harry et Aïssa avaient apportés. Les deux adolescents, en face d'eux, assis sur des chaises rapprochées, étaient pâles et tendus, les mains serrées.

Victoire avait demandé ce qui se passait, pourquoi cette réunion surprise. Elle avait échangé un regard avec André, qui haussait les épaules, tout aussi perdu qu'elle. Harry avait regardé Aïssa, s'était levé, puis avait pris une grande inspiration :

« Il y a quelques mois, vous nous avez trouvés, Aïssa et moi, à moitié nus dans le même lit. Ce soir-là, vous nous avez convoqués, et vous

nous avez passé un savon. Depuis cette soirée, Aïssa et moi, on a respecté vos règles, avec une rigueur scrupuleuse, et cela fait bientôt un an que l'on vit notre amour comme vous nous l'avez demandé. Mais maintenant, on a seize ans, on s'aime de plus en plus, ce n'est pas une amourette ou un simple jeu : c'est quelque chose de sérieux, de solide. »

Il s'était rassis, les épaules un peu voûtées, tandis qu'Aïssa s'était levée à son tour, comme si tout cela avait été répété à l'avance. Elle avait lancé un regard à André, puis à Victoire, un peu plus assuré qu'elle ne l'était en réalité.

« Tonton, Victoire, laissez-moi parler, s'il vous plaît », avait-elle demandé d'une voix posée.

André avait déjà commencé à remuer, prêt à bondir du canapé à la moindre parole de travers. Aïssa avait levé la main, comme pour le rassurer, signifier "attends, écoute-moi jusqu'au bout".

« On s'est renseignés », avait-elle poursuivi. « En France, la majorité sexuelle, c'est quinze ans. Donc, on a le droit de vivre notre histoire, vraiment, sans se cacher. Mais, on aimerait avoir votre accord, même si ce n'est que tacitement. »

Victoire avait posé sa main sur l'avant-bras d'André, sentant à quel point il était à deux doigts d'exploser. Elle l'avait retenu, calmement mais fermement, consciente que retenir ses émotions ne serait pas simple pour lui. André bouillonnait, elle le voyait dans ses yeux, dans la tension de sa mâchoire.

Harry s'était alors levé, désignant les papiers posés sur la table, preuve tangible de la réflexion qu'ils avaient menée. « Franchement, on aurait pu comme des milliers d'autres jeunes se passer de votre accord. Ce serait facile, on a eu plein d'occasions », avait-il expliqué, sa voix marquée par une sincérité désarmante. « Mais on vous a promis, alors on ne veut pas trahir votre confiance. »

Il avait rassemblé les papiers, les avait tendus à Victoire et André. Ils avaient parcouru les feuillets, les yeux écarquillés, surpris par le sérieux de leur démarche. Il y avait un extrait du texte de loi sur la majorité sexuelle, une ordonnance du planning familial au nom d'Aïssa pour la pilule, deux certificats médicaux attestant l'absence de VIH et de MST, tous deux négatifs. Harry avait précisé, la voix un peu tremblante, que c'était normal puisqu'ils étaient vierges tous les deux. Il voulait rassurer, montrer qu'ils ne sautaient pas d'étape, qu'ils

prenaient tout cela au sérieux, autant l'un que l'autre.

Harry s'était rassis, un peu soulagé d'avoir tout dit. Cette fois, Aïssa avait repris la parole, plus posée, comme si elle portait tout le poids de cette histoire sur ses épaules.

« On ne vous demande pas une bénédiction. Juste de pouvoir prendre la pilule, et que le reste suive. Pas forcément tout de suite, mais quand on se sentira prêts, quand on en aura envie », avait-elle précisé, son regard oscillant entre espoir et appréhension.

Un silence pesant était alors tombé dans la pièce, un de ces silences qui semblent suspendre le temps. Victoire avait observé les papiers, puis les avait regardés, puis elle avait jeté un coup d'œil à André. Il était resté immobile, les poings serrés sur les genoux, la mâchoire contractée. On devinait la tempête qui grondait en lui, la lutte intérieure entre protection et confiance. Victoire avait finalement pris la parole, sa voix douce tranchant avec la tension ambiante.

« Vous êtes vraiment très mûrs tous les deux. Je suis fière de vous. Franchement, votre argumentaire est irréprochable. André ? »

André était resté silencieux, visiblement partagé entre l'émotion et la raison. Il était fier d'eux, touché par leur maturité, mais il pensait aussi à la promesse faite à Diallo : protéger Aïssa, veiller sur elle, ne jamais faillir à cette responsabilité. Mais il y avait aussi une autre promesse, plus discrète mais essentielle : celle de la rendre heureuse, de la voir s'épanouir.

Il avait fini par lâcher, la voix un peu rauque, chargée d'émotion : « Faites ce que vous voulez. On n'a pas trop le choix, de toute façon. Mais pas sous mon toit ! »

Victoire avait alors caressé la joue d'André, un geste spontané, tendre, presque maternel. « André, mon chéri, laisse-les vivre. Ce sont de bons gamins, on peut leur faire confiance. » Harry et Aïssa s'étaient regardés, un sourire complice aux lèvres. Ce "mon chéri" ne leur avait pas échappé, et il avait détendu l'atmosphère, ne serait-ce qu'un instant.

André, pas encore tout à fait calmé, avait hoché la tête, plus pour lui-même que pour eux. Il avait rappelé qu'il avait promis de veiller sur l'honneur d'Aïssa, de la protéger envers et contre tout. Victoire lui avait alors répondu, avec douceur mais fermeté, qu'il avait déjà fait bien plus que ce qu'on attendait de lui, et qu'il avait aussi promis qu'elle soit heureuse.

André s'était levé, s'était approché d'Harry, le regard grave et droit dans les yeux. Il l'avait fixé longtemps, comme pour le sonder, l'évaluer : « Prends soin d'elle. Ne lui fais jamais de mal. Jamais », avait-il insisté, chaque mot pesé. Puis, sans un mot de plus, il avait tourné les talons et quitté la maison. La porte avait claqué un peu fort derrière lui, laissant derrière lui un silence épais, presque solennel.

Les ados étaient restés là, un peu interdits, mais aussi soulagés d'avoir pu parler, d'avoir été entendus, même si la route serait encore longue. Victoire s'était tournée vers les jeunes, un sourire un peu fatigué sur le visage, mais dans ses yeux brillait une douceur nouvelle.

« Bon, alors, ça s'est pas trop mal passé, non ? » demanda-t-elle, sa voix plus légère qu'elle ne l'aurait cru après le moment éprouvant qu'ils venaient de traverser. Harry lui avait rendu un sourire, encore un peu crispé, les épaules légèrement tendues. La tension n'avait pas tout à fait quitté son visage, mais il y avait dans son regard une pointe d'amusement, un peu de malice. « Dis, Tatie… pourquoi t'as appelé André "mon chéri" tout à l'heure ? » lança-t-il, feignant l'innocence tout en guettant la réaction de Victoire.

Et là, les trois s'étaient mis à rire, sans retenue, un rire franc qui avait aussitôt brisé l'atmosphère pesante, chassant les dernières traces de malaise. Victoire avait rougi, s'était frotté les cheveux, un peu gênée, mais le cœur plus léger. « C'est… c'est sorti tout seul, » avoua-t-elle, cherchant ses mots, la voix tremblante d'émotion. « J'aime beaucoup André. Vraiment beaucoup. Mais… c'est compliqué, vous savez. »

Elle avait baissé les yeux, cherché comment expliquer ce qu'elle-même avait du mal à nommer. Harry et Aïssa la regardaient, avec un mélange de tendresse et de complicité, un petit sourire en coin. Évidemment qu'ils savaient ; ça faisait des mois qu'ils avaient compris, qu'ils avaient remarqué les regards échangés, les gestes discrets, les silences éloquents.

Aïssa avait fini par lâcher, en souriant, la voix douce et assurée : « On sait, Victoire. Tu crois qu'on est aveugles ? On a tout vu, tu sais, tous ces petits trucs entre vous. »

Harry avait renchéri, en riant, qu'ils les voyaient bien, tous les deux, à se lancer des regards, à se frôler, à sourire pour rien. Il avait même mimé une scène, exagérant les gestes, avant de secouer la tête, amusé. Victoire avait secoué la sienne aussi, un peu gênée, un peu soulagée de pouvoir enfin laisser tomber le masque.

« On ne voulait pas vous en parler. Vous aviez déjà assez à gérer. Et puis… c'est compliqué, » répéta-t-elle, comme si le dire à voix haute pouvait rendre la situation plus simple. Aïssa s'était levée et était venue s'asseoir tout contre Victoire sur le canapé, l'enlaçant d'un geste spontané. « Vous avez pas à nous raconter si vous voulez pas. On comprend. Mais on est contents pour vous. Vraiment, insista-t-elle, les yeux brillants d'une joie sincère.

Harry avait hoché la tête, les bras croisés, l'air sérieux. « Ouais, Tatie. André et toi, c'est cool. T'es plus heureuse depuis que tu le connais. Lui aussi, d'ailleurs. On voit bien la différence, tu sais. »

Victoire avait senti les larmes lui monter aux yeux, cette émotion douce et violente à la fois. Elle les avait serrés dans ses bras, ces deux gamins qui pigent tout, qui les jugent pas, qui lui rappelaient que l'amour pouvait aussi être simple, parfois. Aïssa lui avait lancé, un peu malicieuse, un sourire taquin sur les lèvres : « Mais faites gaffe quand même, soyez discrets, hein. On veut pas tout voir, tu comprends ? Sinon, on vous convoque à un conseil de famille ! »

Ils avaient encore ri, un peu nerveusement cette fois, mais c'était un rire de soulagement, de complicité retrouvée. Puis Harry s'était levé, avait jeté un coup d'œil vers la porte, hésitant. « On va peut-être aller voir André, vérifier comment il va, « proposa-t-il, la voix basse mais résolue. Victoire avait approuvé, un sourire encourageant sur le visage.

Harry et Aïssa étaient partis ensemble, main dans la main, en silence. Victoire les avait regardés s'éloigner par la fenêtre, descendant le chemin vers le village, leurs silhouettes se découpant sur le ciel du soir. Elle avait pensé à elle, au même âge, paumée, en colère, seule contre le monde. Ces deux-là, ils avaient tout compris, l'amour, le respect, la confiance. Ils allaient s'en sortir mieux qu'elle, elle en était certaine. Ils avaient cette force tranquille, cette évidence dans leurs gestes.

Harry et Aïssa avaient trouvé André assis sur les marches de son atelier, une cigarette entre les doigts, le regard perdu dans le vide. Il ne fumait presque jamais, sauf les mauvais jours, ceux où les souvenirs revenaient trop fort. Ils s'étaient assis à côté de lui, sans bruit, partageant ce silence lourd mais apaisant, comme une façon de dire qu'ils étaient là, tout simplement.

André tirait sur sa clope, fixait la rue vide, l'air absent. Il semblait loin, ailleurs, traversé par des pensées sombres qu'il ne laissait jamais

voir. Après un moment, long comme une éternité, Aïssa avait posé sa tête sur son épaule, cherchant un peu de chaleur, un peu de réconfort.

« Je sais que c'est dur, tonton. Mais je t'aime. Et Harry m'aime. On va pas faire de bêtises, promis », murmura-t-elle, sa voix emplie de sincérité. André avait hoché la tête, lentement. Il savait. Il leur faisait confiance, du mieux qu'il pouvait. Mais ce n'était pas simple, de lâcher prise, d'accepter qu'elle grandisse, qu'elle fasse ses propres choix. Il savait bien qu'il ne pourrait pas la protéger de tout, que la vie finirait par la blesser, comme elle l'avait blessé lui. Mais il voyait aussi la force en elle, la lumière qu'elle portait.

Harry avait fini par parler, un peu hésitant, la voix timide mais ferme. « Je te promets que je prendrai soin d'elle. Toujours, » affirma-t-il, les yeux fixés sur André, prêt à soutenir son regard. André l'avait regardé longtemps, en silence. Il avait cherché dans les yeux d'Harry une trace de doute, mais il n'y avait que de la sincérité, une volonté farouche de tenir parole. Ce gosse était sérieux. Il l'aimait, ça se voyait, et André s'était surpris à ressentir une certaine fierté, mêlée à l'inquiétude.

Il avait écrasé sa cigarette, s'était levé, puis, sans un mot, avait tendu la main à Harry. Ils s'étaient serré la main, fort, comme deux hommes, un geste simple mais lourd de sens. « OK. Mais si tu la fais pleurer, je te retrouve. T'as compris ? Menaça-t-il, un sourire en coin, mi-sérieux mi-amusé. » Harry avait souri, soulagé, comprenant que le plus dur était passé. « Compris », répondit-il, la voix assurée, prêt à tenir sa promesse pour de bon.

Les trois étaient rentrés ensemble dans l'atelier. André avait sorti des sodas du frigo, les avait posés sur l'établi, et tous s'étaient installés autour, retrouvant la chaleur simple de leur petit cercle. Ils avaient parlé pendant des heures, laissant vagabonder la conversation d'un sujet à l'autre, sans vraiment chercher à approfondir, juste pour le plaisir d'être ensemble. Ils avaient évoqué le lycée, les cours qui devenaient trop longs à mesure que l'année avançait, les travaux interminables à la villa qui rythmaient désormais leurs journées, et même l'Australie, ce pays lointain où Victoire voulait partir pour retrouver sa sœur. André racontait qu'il l'accompagnerait. Aïssa, curieuse, avait alors demandé si Harry ferait partie du voyage. André avait haussé les épaules, l'air indécis ; il ne savait pas encore, Victoire n'avait rien dit à ce sujet. Le silence s'était installé un instant, mais personne n'avait insisté. Parfois, il valait mieux laisser les questions en suspens.

Vers minuit, Harry était rentré à la villa, fatigué par la journée. Aïssa était montée se coucher, le visage apaisé, tandis qu'André restait seul dans l'atelier. Il s'était mis à ranger des outils, même si aucun n'en avait vraiment besoin. Ce geste, un peu mécanique, l'aidait à organiser ses pensées. Il songeait à Diallo, à cette promesse silencieuse qu'il avait faite : « Prends soin d'elle. »

Il avait tout tenté, vraiment, pour honorer cette parole. Pourtant, il comprenait à présent qu'il devait la laisser aller, la laisser vivre ses propres choix, ses propres erreurs. Parfois, prendre soin de quelqu'un, c'était aussi savoir s'effacer, accepter de ne plus être au centre de sa vie, mais rester là, en soutien, prêt à intervenir si besoin.

Finalement, il monta se coucher, un peu plus apaisé, même si le sommeil tarda à venir. Le lendemain, il retournerait à la villa, reprendrait les travaux, retrouverait le rythme du quotidien. La vie continuerait, imperturbable, avançant sur son chemin.

Le lendemain matin, André était arrivé à la villa plus tôt que d'habitude. L'air frais portait encore les odeurs de la nuit. Victoire était déjà sur la terrasse, en pyjama, son café brûlant entre les mains. Lorsqu'elle l'aperçut, elle lui fit signe de monter, un sourire tendre accroché aux lèvres. André s'assit à côté d'elle, accepta le café qu'elle lui tendait, savourant la chaleur du breuvage et la douceur du moment.

Ils restèrent silencieux, contemplant la mer au loin, ses reflets argentés sous la lumière du matin. Ce silence n'était pas gênant, il était au contraire plein de compréhension et de respect. Puis André prit la parole, d'une voix un peu rauque, hésitante. « Désolé pour hier soir. J'ai été… dur. » Victoire secoua la tête, posant doucement sa tasse. « Tu as été un père. C'est normal, tu sais. »

Un sourire triste effleura les lèvres d'André, comme s'il portait le poids de toutes les années passées. « Un père… C'est étrange de le dire. Je ne suis pas son père. » Victoire plongea son regard dans le sien, déterminée. « Si, tu l'es. Pas par le sang, mais pour tout le reste. » Ils se regardèrent longuement. Victoire posa sa main sur celle d'André, un geste simple, mais chargé de gratitude et de tendresse. « On va y arriver. Tous les quatre. »

Chapitre 19 : La quête

Ils étaient partis tôt ce matin-là de fin d'août, avant que la chaleur ne s'installe vraiment. Victoire avait préparé sa valise la veille, tout bien rangé : quelques vêtements d'été, ses papiers, du liquide, l'adresse du détective australien griffonnée sur un bout de papier. André, lui, avait fait encore plus simple. Un sac à dos militaire, trois tenues, ses papiers, juste de quoi tenir deux semaines.

Harry et Aïssa étaient venus leur dire au revoir. Ils avaient passé la nuit tous les quatre à la villa, histoire de profiter une dernière fois avant le départ. Au petit-déjeuner, personne n'avait vraiment envie de parler. Victoire expliquait qu'ils en auraient pour deux semaines, peut-être trois.

Les cours reprenaient début septembre, il fallait rester sérieux pour la première. Harry promettait de surveiller la maison, de garder un œil sur les travaux. Aïssa disait qu'elle passerait chaque jour, vérifierait que tout allait bien.

Sur le pas de la porte, Victoire avait serré Harry fort contre elle, longtemps. Elle lui avait soufflé qu'elle l'aimait, qu'elle ferait attention. Harry hochait la tête, incapable de répondre. André avait fait pareil avec Aïssa, moins démonstratif mais tout aussi ému. Elle s'était accrochée à lui, lui avait demandé de revenir. Il l'avait promis.

Le taxi les avait déposés à l'aéroport de Perpignan. Direction Paris, puis Bangkok, puis Sydney. Trente heures de voyage, les jambes lourdes, impossible de dormir. Victoire lisait, André regardait le ciel par le hublot. Parfois, elle posait sa main sur la sienne. Il la serrait doucement, sans rien dire.

Ils avaient atterri à l'aube, dans cette lumière gris pâle qui précède le jour. L'aéroport de Sydney semblait immense, bruyant, moderne. Aux douanes, on avait vérifié leurs papiers, demandé le but du voyage. Tourisme, avait répondu Victoire. Rien à déclarer, pas d'armes, pas de produits interdits. Deux valises et une mission, c'était tout.

À la sortie, le détective privé les attendait. Kevin Murphy, la cinquantaine, un bon ventre, une chemise hawaïenne trop large, les yeux fatigués. Il leur avait serré la main, d'un geste mou, avec son accent australien. Sa voiture, une vieille Ford garée n'importe

comment, sentait la cigarette froide et le café oublié.

En route vers l'hôtel, Murphy leur avait raconté ce qu'il savait déjà. Margaret Foster, la mère de Sarah, était morte deux ans plus tôt. Officiellement, overdose. Retrouvée dans un squat à Redfern, un quartier chaud de Sydney. Sarah, sa fille, avait dix-huit ans. Plus de famille. Plus de tuteur. Elle avait disparu quelques mois, puis était réapparue fugitivement à Broken Hill, une ville minière à neuf cents kilomètres à l'ouest.

Murphy avait des contacts là-bas. Sarah travaillait chez les Keller, une famille perdue sur une ferme à cinquante kilomètres de la ville, en plein bush. Officiellement, elle était employée domestique. En réalité, personne ne savait trop. Les Keller n'avaient pas la réputation d'être tendres. Bruce, le père, et ses deux fils, Dean et Travis. Des durs, violents, du genre à régler les problèmes à coups de poing ou de fusil.

Victoire écoutait en silence. Elle voulait savoir comment Sarah était arrivée chez eux. Murphy haussa les épaules, disait qu'elle avait sûrement cherché du boulot, qu'ils l'avaient prise et que ça avait mal tourné. Victoire demandait si la police pouvait intervenir. Murphy avait ri, un rire sec, sans joie. La police ? Dans le bush ? Pour une fille sans famille ? Personne n'en avait rien à faire. Tant que les Keller ne tuaient personne devant tout le monde, ils faisaient la loi.

André ne disait rien. Il regardait défiler Sydney, immense, propre, loin de Collioure. Il repensait à ce que Murphy venait de raconter. Une ferme isolée. Des types violents. Une fille seule, sans défense. Ce genre d'histoire, il connaissait. Il en avait vu au Tchad, en Afrique, partout où la loi ne protège plus personne. Ça finissait toujours mal.

L'hôtel était simple, un peu vieux, mais bien situé en plein centre-ville. Murphy leur avait donné une carte, en indiquant où se trouvait la ferme Keller. Il leur avait proposé de les accompagner, mais il avait précisé que ce serait plus cher.

Victoire avait aussitôt refusé. Non, merci, on va se débrouiller. Murphy avait haussé les épaules, c'était leur choix, il restait disponible au cas où. Il leur avait laissé son numéro, puis il était remonté dans sa vieille Ford qui dégageait une épaisse fumée noire.

Dans leur chambre, Victoire s'était allongée sur le lit, épuisée. Le voyage, le décalage horaire, l'inquiétude, tout leur tombait dessus d'un coup. André avait ouvert la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air chaud australien. Il s'était assis à côté d'elle et avait posé la main

sur son dos. « On va la sortir de là. » Victoire avait relevé la tête, les yeux rougis. « Et si elle ne veut pas ? Si elle a peur ? Si elle ne nous croit pas ? »

André lui avait répondu qu'ils verraient bien sur place, qu'il ne fallait pas imaginer le pire avant d'y être. Mais il pensait comme elle, au fond. Une gamine traumatisée, des types dangereux dans le coin, et eux, deux Français débarqués de nulle part, soi-disant sa famille. Ça pouvait vraiment mal tourner.

Ils avaient dormi quelques heures, blottis l'un contre l'autre, lessivés. En fin d'après-midi, André était sorti louer une voiture. Il avait choisi un 4x4 Toyota, solide et fiable. Le gars de l'agence lui avait demandé où il allait. André avait répondu : vers l'intérieur, Broken Hill. L'employé avait hoché la tête, lui avait conseillé de faire attention, que les routes n'étaient pas en bon état, qu'il fallait prévoir de l'eau, de l'essence, un téléphone satellite si possible. André avait promis de rester prudent.

André avait repéré une boutique d'articles usagés, il y avait des armes en vitrine, la loi était moins stricte qu'en France. Il rentra dans la boutique, et montra les carabines en présentations « Can you sell me that ? « Le vendeur lui répondit qu'il était désolé mais qu'il n'avait pas le droit de vendre des armes aux touristes, mais qu'il avait peut-être une solution ;

Il farfouilla sur les étagères et en sortit une vénérable antiquité, une Henry Carbine un peu rouillée de 1905, 8 coups calibre 45 Long colt avec viseur micrométrique. Elle n'était pas classée arme moderne mais objet de collection. Il assura qu'elle fonctionnait parfaitement, était très précise et pas très chère vu son état un peu défraichi. « Great, How much ? » Le vendeur évalua André, sa tenue et sa rigueur presque militaire.

« Soldier, where ? - French Légion, ten years » L'homme recula, un peu impressionné : Gosh, I was Australian Corps, dix ans aussi. » et lui tendit la main. Ils se congratulèrent : « For you, that will be 200 bucks, brother of arms'price » (200 dollars, prix de frère d'armes) André paya en rajoutant une boîte de munitions, un nécessaire de nettoyage et rejoignit la chambre.

Victoire écarquilla les yeux, surtout quand il démonta l'arme entièrement et la nettoya minutieusement. « André, j'ai peur. » lui dit-elle quand il eut fini et l'eut rangée dans l'étui, chargée. Il se leva et la prit dans ses bras : « il vaut mieux prévoir toute éventualité, tu sais,

rappelle-toi le Tchad. » Elle l'entraîna vers le lit et lui demanda : « Faisons l'amour, André. »

Le lendemain matin, ils partirent vers l'ouest. Sydney avait très vite disparu derrière eux, remplacée par les banlieues, puis par des villages isolés, puis plus rien. Juste la route, droite à perte de vue, le bush de chaque côté, les eucalyptus blancs et secs, la terre rouge partout.

Le ciel, d'un bleu vif, sans aucun nuage. La chaleur montait, presque suffocante. Un wallabys traversait de temps en temps sans regarder. Victoire conduisait. André surveillait la carte, vérifiait le trajet. Toutes les deux heures, ils s'arrêtaient pour boire un coup, manger un sandwich, refaire le plein.

Les stations-service étaient rares, parfois espacées de cinquante ou cent kilomètres. Souvent, il n'y avait qu'un bâtiment délabré, des pompes rouillées, et des types silencieux qui les observaient. Le soir, ils avaient dormi dans un motel à Bathurst, une ville moyenne au pied des Blue Mountains. Chambre basique, lit grinçant, douche à peine tiède.

Ils avaient dîné dans un pub : steak grillé, bière locale. Autour d'eux, des mineurs, des routiers, des fermiers. Les regards étaient directs, un peu méfiants ; eux, ils ne passaient pas inaperçus, trop bien habillés, trop propres.

André observait tout, silencieux. Il repérait les sorties, surveillait les gens qui parlaient trop fort, ceux qui les regardaient trop longtemps. Victoire lui avait demandé s'il pensait qu'ils risquaient quelque chose. Il avait répondu non, pas pour l'instant. Mais il valait mieux rester vigilant.

Le lendemain, ils étaient repartis. Encore trois cents kilomètres jusqu'à Broken Hill. Le paysage changeait, devenait plus sec, plus dur. La végétation disparaissait, le bush laissait place au désert. Des étendues rouges, plates, à perte de vue.

Parfois, un kangourou surgissait et traversait la route d'un bond. Victoire ralentissait, le cœur battant. André lui recommandait de ne pas rouler trop vite, qu'à cette allure, un kangourou pouvait détruire la voiture.

Ils étaient arrivés en fin d'après-midi. Broken Hill, une ville minière fondée au XIXe siècle, vivait encore grâce au zinc et au plomb. De grandes rues larges, des bâtiments bas, une architecture coloniale décolorée par le soleil. Quelques milliers d'habitants, des pubs à

chaque coin de rue, une gare abandonnée, un hôpital qui tenait debout on ne savait comment.

Ils avaient roulé une trentaine de kilomètres hors de la ville, jusqu'à un coin désert. André s'était arrêté dans un coin désert, s'était tourné vers Victoire et lui avait dit qu'il fallait essayer la carabine. Elle avait hoché la tête, un peu angoissée.

André avait improvisé des cibles : des bouteilles en verre posées sur des rochers. Il s'était allongé à cent cinquante mètres, avait réglé la visée et pris une grande inspiration. Premier tir : la bouteille avait éclaté. Deuxième tir, pareil. Troisième, quatrième, cinquième. Cinq sur cinq.

Victoire regardait la scène, à la fois captivée et un peu angoissée. Elle n'avait jamais vu André tirer auparavant. Elle savait qu'il avait été tireur d'élite, mais ça restait vague, presque irréel pour elle. Là, soudainement, c'était bien réel. Froid. Intraitable. Dangereux.

André s'était relevé, avait rechargé la carabine, puis l'avait rangée dans sa housse. Il avait dit qu'ils étaient prêts. Victoire avait voulu savoir ce qu'il comptait faire exactement. André avait haussé les épaules, pas vraiment sûr de lui, ça dépendrait de la situation. Mais si les Keller refusaient de laisser partir Sarah, il faudrait trouver un autre moyen de les convaincre.

Ils étaient retournés en ville et avaient passé la nuit dans un motel si minable qu'il ne leur avait même pas donné l'envie d'y faire l'amour. Le lendemain matin, ils avaient pris la route vers la ferme des Keller.

Cinquante kilomètres plein nord, une piste de terre rouge, des ornières si profondes que le 4x4 secouait dans tous les sens, soulevant des nuages de poussière. Victoire s'accrochait au volant, les mains moites. André vérifiait la carte, la Henry posée entre eux, déjà chargée.

Au bout d'une heure, la ferme était enfin apparue. Quelques bâtiments bas en tôle ondulée, entourés de barrières en bois pourri. Des enclos vides, des carcasses de voitures rouillées, des pneus empilés n'importe comment. Un pick-up devant la maison principale, un vieux drapeau australien déchiré qui pendait d'un mât.

Victoire avait arrêté le 4x4 à deux cents mètres, coupé le moteur. André avait attrapé ses jumelles pour regarder autour. Trois hommes étaient visibles. Un vieux, la cinquantaine passée, torse nu, le ventre mou, des tatouages délavés. Les deux autres, plus jeunes, costauds, les

cheveux longs, les barbes sales. Ils buvaient des bières, assis sur des chaises pliantes devant la maison.

Sarah n'était pas visible. André examinait les fenêtres, les dépendances. Une porte s'était ouverte à l'arrière, une silhouette fine aux longs cheveux blonds était apparue un instant. Une fille, à peine vingt ans. Elle portait un seau, se dirigeait vers le puits. Un des jeunes lui avait crié quelque chose, elle avait sursauté et s'était dépêchée.

André avait baissé ses jumelles et lancé un regard à Victoire. « C'est elle. » Victoire sentait son cœur battre trop fort. Sarah. Sa demi-sœur. Juste là, à deux cents mètres, coincée avec ces types. André avait dit qu'ils allaient essayer de discuter, d'expliquer, de proposer de l'argent. Si ça ne marchait pas, ils reviendraient avec la police. Victoire avait hoché la tête, même si elle savait bien que la police ne viendrait jamais.

Ils avaient redémarré, avancé lentement jusqu'à la ferme. Les trois hommes s'étaient levés, les regardaient fixement. Le vieux avait craché par terre, posé la main sur une carabine appuyée contre le mur. André l'avait remarqué, s'en était souvenu. Les deux fils s'étaient écartés, l'un à gauche, l'autre à droite. Un vrai réflexe, une manière de se placer en groupe.

Victoire avait arrêté le 4x4 à vingt mètres, était descendue, les mains bien visibles. André était resté derrière, portière entrouverte, la main près de la Henry Carbine. Le vieux s'était avancé, sur ses gardes. « Who are you, waddya want ? (Vous êtes qui ? Vous voulez quoi ?) Victoire avait expliqué qu'elle cherchait Sarah Foster, sa demi-sœur, qu'elle venait de France pour la ramener. Elle avait dit qu'elle paierait pour le dérangement, pour le temps perdu.

Le vieux avait ricané. Les deux fils s'étaient rapprochés, encerclant Victoire. « Sarah ? Never heard of a Sarah ! » (Connais pas de Sarah.) Victoire avait insisté, affirmé qu'elle l'avait vue derrière, que c'était important, une histoire de famille.

Le vieux avait recraché, affirmé que même si une Sarah existait, elle était majeure, faisait ce qu'elle voulait, travaillait pour eux de son plein gré. Il avait dit à Victoire de repartir en France, qu'il n'y avait rien pour elle ici. Victoire sortit son portefeuille et posa cinq mille dollars sur la table, pensant que cela suffirait à régler la situation. Le vieil homme se mit à rire, secoua la tête et cracha que ce n'était rien du tout. Il en voulait dix fois plus, cria que Sarah avait une dette et qu'elle ne partirait pas avant d'avoir payé.

André descendit du 4x4, calme, la Henry à la main. Les trois hommes s'immobilisèrent, fixant le canon du regard. Le vieil homme leva sa propre carabine et la pointa sur André. « Put that off, jerk, you wanna not to know how it ends, got to believ'me ! (Range ça, mec. Tu ne veux pas savoir comment ça peut finir, crois-moi.)

André resta immobile, ne bougea pas. Sa voix tomba, sèche et froide. « Let the girl go, you don't want any trouble, do you ? (Laissez partir la fille. On ne veut pas de problèmes.) Le vieil homme secoua la tête, avec un petit rire moqueur. « only you ? Who else ? » (Toi et qui d'autre ?)

À ce moment-là, tout s'accéléra. Le fils sur la gauche attrapa un revolver et le pointa sur Victoire. André réagit aussitôt, épaula la Henry et tira. Le coup partit, sec et assourdissant. Le fils s'écroula, le revolver tomba dans la poussière.

Le vieil homme hurla et tira vers André. La balle siffla, passa tout près. André plongea derrière le 4x4 et rechargea rapidement. Le deuxième fils tira aussi, avec une arme automatique, une courte rafale. Victoire se jeta au sol et rampa vers le véhicule.

Une balle l'atteignit au bras, la chair s'ouvrit, elle hurla, mêlant panique et douleur. André l'attira derrière le 4x4, jeta un œil à sa blessure. Ce n'était pas trop grave, la balle avait traversé, rien de cassé. Mais il fallait que ça s'arrête, tout de suite.

Le vieil homme et son fils cherchaient un angle pour tirer. André inspira, réfléchit. Il se redressa une seconde, repéra le deuxième fils, caché derrière un bidon. Quatre-vingts mètres. Facile. Il visa et tira. Le gars s'effondra, touché en plein torse.

Le vieil homme hurla, fou de rage. Il fonça en tirant dans tous les sens. André resta calme et rechargea sans se presser. Le vieil homme se rapprochait, trente mètres, puis vingt. André se releva, cria « stop » épaula, attendit. Quinze mètres. Dix. Il tira. Le vieil homme s'arrêta net, baissa les yeux vers la blessure dans sa poitrine et s'écroula.

D'un coup, tout devint silencieux. Il n'y eut plus que le bourdonnement des mouches et les gémissements de Victoire. André se précipita vers elle, arracha sa chemise et lui fit un garrot du mieux qu'il put. Victoire pleurait, répétait que ça faisait mal, qu'elle avait cru mourir. André lui murmura que c'était fini, que ça allait aller, qu'elle devait tenir le coup.

Un bruit derrière eux. André se retourna, releva la carabine. Une

jeune femme blonde sortit de la maison, les mains en l'air, terrorisée, vêtue d'une robe sale et déchirée. Son visage était couvert de bleus, la lèvre fendue. Elle tremblait de tout son corps.

Mais derrière elle, une main la tenait par les cheveux. C'était le premier fils, celui qu'André avait touché. Il n'était pas mort, seulement l'épaule en sang. Il la tenait devant lui, un couteau sous sa gorge, la voix pleine de haine. « Throw your carbine on the ground ! or I kill her ! » (Lâche ton arme. Sinon, je la tue.)

Chapitre 20 : Délivrée.

André resta là, immobile, comme cloué sur place. Sa Henry pointait vers la terre rouge, mais il ne quittait pas Dean Keller des yeux. Dean, le fils aîné de la famille, avait une vilaine blessure à l'épaule gauche, la chemise imbibée de sang qui dégoulinait le long de son bras. Malgré la douleur, il tenait encore debout, l'air menaçant, le visage crispé de rage. Il serrait Sarah contre lui, la lame de son couteau de chasse appuyée sous sa gorge, suffisamment fort pour lui entailler la peau. Sur son cou, une fine ligne sanglante tranchait la pâleur.

Sarah tremblait de tout son être, pétrifiée, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes sans qu'aucun cri n'en sorte. C'était comme si la peur lui avait volé sa voix, comme si elle n'était plus capable de crier depuis longtemps. Juste derrière André, Victoire murmurait de petits gémissements, tenant son bras blessé contre sa poitrine, les doigts crispés.

Dean reculait lentement, traînant Sarah vers le pick-up stationné à une vingtaine de mètres. Sa voix, rauque et brisée par la douleur, résonnait dans l'air sec. « I said gun down or i cut her throat ! Fuck you. » (J'ai dit : lâche ton flingue ! Ou je l'égorge, bordel !)

André posa la Henry dans la poussière rouge, s'efforçant de garder ses gestes lents et bien visibles. Il se redressa, mains ouvertes, essayant d'adopter un ton calme, presque détaché, comme s'il évoquait la météo.

« Ok, we can talk, there must be an other way. » 'D'accord, d'accord. On peut discuter, trouver un autre moyen.) Dean ricana, un rire mauvais, étranglé, presque animal. Il cracha à terre, le visage tordu par la douleur. « Other way ? you're fucking me ? You just killed my bro and my pop ! Nothing to discuss ! » 'Une autre solution ? Tu te fous de moi ou quoi ? T'as descendu mon père et mon frère, ordure. Y a plus rien à négocier.)

Il poursuivait sa marche arrière, tirant Sarah qui trébuchait, incapable de suivre le rythme. Il la traînait comme un objet, serrant le couteau qui s'enfonçait un peu plus dans sa chair. Sarah étouffa un sanglot, la gorge serrée. André suivait la scène, chaque muscle tendu, calculant la distance, évaluant les options. Dix mètres, quinze, vingt. Trop loin pour intervenir sans risque. Une seule erreur et Sarah était perdue.

Dean parvint jusqu'au pick-up, ouvrit la portière d'une main tout en gardant Sarah contre lui. Il tenta de grimper à l'intérieur, la forçant à s'asseoir sur ses genoux. Une seconde, il lâcha le couteau pour attraper les clés, mais sa main revint aussitôt agripper les cheveux de Sarah. Le moindre geste aurait été suicidaire.

Le moteur toussa, hésita, puis finit par démarrer dans un grondement rauque. Dean enclencha la première, le pick-up avança par soubresauts sur la piste défoncée. Il allait s'enfuir, emmenant Sarah avec lui dans le bush, loin de tout secours. André sentit une rage impuissante l'envahir. Il ne pouvait pas rester là, spectateur de cet enlèvement.

Il s'accroupit, ramassa la Henry d'un geste rapide, sans réfléchir. Dean le vit, hurla quelque chose, et appuya sur l'accélérateur. Le pick-up bondit, soulevant derrière lui un immense nuage de poussière rouge. André épaula son arme, chercha la cible à travers le viseur. La voiture zigzaguait, cahotait sur la piste, rendant tout tir précis impossible.

Mais André ne visait pas Dean. Il ne visait même pas le pick-up directement. Son objectif : le pneu avant droit. Il s'appliqua, inspira profondément, bloqua sa respiration, anticipa, l'index posé sur la détente. À cinquante mètres, le pick-up prenait de la vitesse, ne lui laissant qu'un instant. Il pressa la détente.

Le coup partit, sec. Le pneu éclata dans un bruit sourd. Le pick-up dérapa aussitôt, se mit à tourner sur lui-même, Dean luttant désespérément pour reprendre le contrôle. Mais c'était trop tard. La voiture bascula sur le côté, racla le sol dans un crissement de métal, puis glissa encore sur quelques mètres avant de s'immobiliser dans un nuage de poussière et de fumée.

André ne bougea pas, réarmant son arme. Le cœur battant à tout rompre, il évalua la distance : Le pick-up gisait sur le flanc, les portières tordues, bloquées, laissait échapper des sons étouffés. Quelque chose remuait à l'intérieur.

Dean et Sarah furent éjectés de la voiture .L'homme, la tête ensanglantée, les traits déformés par la colère, son couteau toujours à la main. Sarah était coincée sous lui, inconsciente ou simplement assommée par le choc. Il tenta de la tirer à lui, essayant une dernière fois de s'en servir comme d'un bouclier humain, mais ses gestes étaient maladroits, épuisés.

André épaula, se calma et arrêta sa respiration. Dean leva les yeux, croisa son regard. Il comprit, tout de suite. Il essaya de soulever Sarah devant lui, mais ses bras tremblaient, il n'avait plus la force. Il poussa un cri de rage, un hurlement guttural qui résonna sur la terre rouge, défiant André, la peur et la haine mêlées dans ses yeux.

André visa. Il savait qu'il ne pouvait pas tirer dans le corps de Dean sans risquer de toucher Sarah. Il chercha la tête, une cible petite, mouvante. Tout son corps était tendu, concentré sur ce seul geste. Il appuya sur la détente. Le coup partit, éclatant dans le silence. Le haut du crâne de Dean explosa, le couteau glissa de sa main et disparut dans la poussière. Il ne bougea plus. Déjà mort avant même d'atteindre le sol.

André resta figé, le souffle court, les bras tendus. Il regardait la scène, le cœur battant, incapable de croire que c'était fini. Sarah était là, inerte mais vivante, Dean ne menaçait plus personne. Autour d'eux, la terre australienne baignait dans une lumière brûlante, indifférente à la tragédie qui venait de se jouer. Un silence pesant retomba sur la ferme Keller, seulement troublé par les gémissements de Victoire et le bourdonnement lointain des mouches.

André s'avança enfin, posant doucement son arme, dégagea le corps sans vie et s'agenouilla près de Sarah. Il posa sa main sur son épaule, vérifia sa respiration, cherchant le moindre signe de vie. Le soulagement l'envahit en sentant son souffle régulier. Il ferma les yeux un instant, laissant retomber la tension. Autour d'eux, le monde semblait avoir ralenti, comme suspendu, prêt à repartir sur de nouvelles bases. Il sortit un mouchoir de sa poche, lui nettoya le visage et les cheveux. Il ramassa son arme, la mit en bandoulière à son épaule et souleva la jeune fille de terre, la portant dans ses bras comme un animal blessé.

Son corps semblait si fragile entre ses bras, presque sans poids, comme si elle avait fondu, dévorée par la faim et la peur. Il sentait à quel point elle était légère. Ce n'était pas normal, il le savait. La privation, le manque d'eau, tout se lisait dans la pâleur de sa peau, dans la maigreur de ses bras et de ses jambes.

Son corps portait les stigmates de la violence : des bleus sur les cuisses et ses seins, des entailles sur les avant-bras, et surtout, ces marques rouges et profondes autour des poignets, cicatrices laissées par des liens trop serrés, trop souvent resserrés. Sa robe était déchirée, dévoilant d'autres blessures, d'autres humiliations muettes, que le tissu ne parvenait plus à cacher.

André sentit la colère monter en lui, une rage froide qu'il connaissait trop bien. Il avait vu, trop de fois, des scènes identiques. Ces mêmes visages de femmes, d'enfants, abîmés par la cruauté des hommes, lors de ses anciennes missions. Il savait ce que c'était que de retrouver quelqu'un après l'horreur. Il n'avait jamais eu la moindre pitié pour ceux qui infligeaient ce genre de souffrance.

Il se hâta vers le 4x4, Sarah dans les bras, prêt à la mettre à l'abri. Victoire, qui s'était difficilement redressée malgré son bras blessé, tenait à peine debout. Quand elle aperçut Sarah, son visage se décomposa. Sa petite sœur, là, devant elle, dans cet état, méconnaissable. Elle étouffa un sanglot, vacilla, mais tint bon.

André installa Sarah délicatement sur la banquette arrière, puis chercha une bouteille d'eau dans la glacière. Il ouvrit le bouchon, mouilla les lèvres de la jeune fille avec précaution. Elle eut un sursaut, toussa, puis ouvrit les yeux. Son regard était perdu, vide, comme si elle ne reconnaissait rien ni personne. Dès qu'elle vit André, elle se raidit, recula contre la portière du 4x4, la panique au fond des yeux. « No, no, please …» murmura-t-elle, la voix brisée, à peine un souffle.

André leva aussitôt les mains, recula d'un pas, cherchant à la rassurer. Il savait combien il était important qu'elle se sente en sécurité, qu'elle comprenne que tout danger était passé. « It's over, you're safe now, we came to save you. » dit-il doucement. (C'est fini, Tu ne crains plus rien. On est venus pour toi.)

Sarah tremblait de tout son corps, jetant des regards affolés autour d'elle. Elle voyait les corps allongés dans la poussière, le pick-up retourné, le sang mêlé à la terre. Rien n'avait de sens pour elle, tout semblait irréel, comme dans un cauchemar dont on ne parvient pas à s'extraire. Victoire s'approcha alors, surmontant sa propre douleur, les traits tirés par la fatigue et l'inquiétude.

Elle s'agenouilla près de Sarah, posa une main apaisante sur son épaule. « Sarah », dit-elle tout bas.. We came My name is Victoire, i'm your sister, step-sister, in fact.We came for you, to bring you home, our home. » (Je m'appelle Victoire. Je suis ta sœur… ta demi-sœur, en réalité. Je suis venue pour toi. Pour te ramener à la maison.)

Sarah la fixa, les yeux écarquillés, pleins de larmes. Elle secoua la tête, comme si tout cela était trop invraisemblable, trop dur à croire, comme si elle craignait de se réveiller d'un rêve trop beau. « You, you 're my sister ? » balbutia-t-elle, la voix pleine d'incertitude.

Victoire acquiesça, les yeux embués à son tour. Sarah ferma les yeux, et des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues sales, traçant des sillons brillants dans la poussière. Elle murmurait, comme pour se convaincre, comme pour se rassurer elle-même : « over ? its' really over ? » (C'est fini ? C'est vraiment fini ?)

Victoire s'approcha encore, la prit lentement dans ses bras, aussi doucement qu'elle le put. Elle sentit Sarah s'effondrer contre elle, son corps secoué de sanglots irrépressibles. Des mois, peut-être des années de peur, de solitude et d'angoisse refoulées semblaient se libérer d'un coup. Victoire la serra fort, caressant ses cheveux, murmurant des mots réconfortants à son oreille, des promesses qu'elle tiendrait coûte que coûte.

André les observa un long moment, ému malgré lui. Il détourna finalement les yeux, reprenant le contrôle de ses émotions. Il savait qu'il fallait partir, et vite. La fusillade avait résonné dans la campagne, et même si personne n'était venu jusqu'ici, il ne voulait pas attendre davantage. Il n'y avait pas le temps de s'attarder, pas dans ce monde-là, pas après ce qui venait de se passer. Il se tourna vers les deux sœurs, prêt à les aider à monter dans le véhicule. La route serait longue, mais, pour la première fois depuis des jours, André sentit qu'ils avaient une chance, une vraie, d'en finir avec la peur.

Mais avant il avait du travail : Il était revenu vers les corps, sans se dépêcher, chaque geste mesuré. Il avait ramassé les douilles une à une, les avait glissées dans sa poche, jetant des regards autour de lui pour vérifier qu'il n'oubliait rien. Il frotta du pied les traces les plus visibles, effaçant ce qu'il pouvait, mais il savait qu'on trouverait toujours des indices. Devant lui, les trois Keller gisaient dans la poussière, la même poussière rouge et sèche qui recouvrait tout.

Il les observa un long moment, sans rien ressentir. Aucun soulagement, aucun regret. C'était nécessaire, voilà tout. Ils avaient menacé, ils avaient tiré les premiers, ils avaient enlevé et maltraité une jeune femme sans défense. Il avait juste répondu, comme dicté par une logique froide. Il n'y avait rien d'autre à dire. Il les déshabilla, ouvrit l'enclos des cochons, éventra les corps, dans deux jours entre les cochons, les dingos et les vautours, il ne resterait que quelques os polis.

Il retourna vers le 4x4 où Victoire l'attendait déjà. Il glissa la Henry dans son étui, referma la sangle d'une main ferme. Victoire s'était occupée de Sarah, qui était assise sur la banquette arrière, le visage pâle, les yeux rougis. Elle lui avait donné une bouteille d'eau,

quelques biscuits, et Sarah avait bu à petites gorgées, ses mains tremblant si fort qu'on aurait dit qu'elle allait lâcher la bouteille.

André se pencha sur le bras blessé de Victoire. Il avait nettoyé la plaie à l'eau claire, puis avait fouillé la trousse de secours pour le désinfectant. Victoire serrait les dents, ne laissait échapper aucun son, même quand le liquide brûlait sa peau. La balle était ressortie proprement, sans faire de dégâts supplémentaires, pas d'os touché, pas d'éclats à extraire.

André avait improvisé un bandage, solide et serré, même si ce n'était pas parfait. Il avait murmuré qu'il faudrait des points, qu'il faudrait aller à l'hôpital, mais qu'ils avaient le temps d'atteindre la ville avant que ça ne s'infecte. Puis il avait cherché autour de lui, arraché un large arbuste et l'avait accroché derrière la voiture.

Il avait pris le volant et démarré le moteur du 4x4, en tournant plusieurs fois pour effacer les traces de son véhicule. Ils avaient quitté la ferme Keller sans un regard en arrière, roulant sur la piste poussiéreuse qui s'étendait à perte de vue. André avait jeté un dernier coup d'œil dans le rétroviseur, voyant les bâtiments rapetisser peu à peu, engloutis dans un nuage de poussière. Déjà, dans le ciel, les vautours commençaient à tourner, attirés par l'odeur du sang et la promesse d'un repas. Au bout de quelques kilomètres, après avoir rejoint la route, il s'arrêta et jeta l'arbuste dans le fossé.

Silencieuse, Sarah regardait défiler le paysage brûlé par le soleil, les buissons secs, les arbres tordus par le vent. Victoire, assise à côté d'elle, lui tenait la main, ses doigts serrés autour des siens comme pour la retenir dans le présent. Aucun mot n'avait été prononcé. Il n'y avait rien à dire, ou alors trop à dire. Que pouvait-on dire après tout ça ?

Au bout d'une heure, alors que le silence devenait presque insupportable, Sarah avait fini par parler. Sa voix était faible, éraillée, comme si les mots lui faisaient mal. « They found me in Sidney, When my mum died, i was ready for any work, whatever, they told me they were looking for someone at the farm, they looked nice… » (Ils… ils m'avaient trouvée à Sydney. Après la mort de maman, je cherchais du travail, n'importe quoi. Ils m'ont dit qu'ils cherchaient quelqu'un pour la ferme. Ça avait l'air honnête.)

Victoire avait serré plus fort sa main, posant l'autre sur son épaule, comme pour la protéger du froid du souvenir. Sarah avait continué, les yeux perdus dans le vague. Victoire l'avait attirée contre elle,

l'avait serrée de toutes ses forces, comme pour lui transmettre un peu de chaleur, un peu d'espoir. « After a while they began to beat me , rape me.. »(au bout d'un moment, ils ont commencé à me battre, à me violer)

Victoire lui dit que c'était fini, maintenant, qu'ils allaient l'emmener avec eux dans une maison au bord de la mer, en France, dans leur famille, la sienne maintenant. Sarah avait levé les yeux, cherchant dans le regard de Victoire une raison d'y croire. Sarah ferma les yeux et se serra contre Victoire. Après des mois de tension, elle avait enfin l'impression d'être en sécurité.

Ils roulèrent encore deux heures avant d'arriver à Broken Hill, juste au moment où le soleil disparaissait derrière l'horizon. André gara le 4x4 devant l'hôpital, un vieux bâtiment qui tenait encore debout, un peu usé, mais toujours là. Victoire et Sarah descendirent. André resta au volant. Il expliqua qu'il allait s'occuper de la voiture, tout nettoyer, effacer les traces. Il insista : Victoire devait faire soigner son bras, demander à ce qu'on examine Sarah. Il reviendrait dans deux heures.

Victoire comprit tout de suite. Moins ils laissaient de liens entre eux et ce qui s'était passé à la ferme, mieux ce serait. À l'intérieur, une infirmière prit Victoire en charge. Elle nettoya la blessure, fit des points de suture, prescrivit des antibiotiques. Elle posa quelques questions sur l'accident. Victoire répondit que c'était une balle perdue, une partie de chasse qui avait mal tourné. L'infirmière parut sceptique, mais n'insista pas. Ici, dans l'Outback, on ne posait pas trop de questions.

Un médecin examina Sarah. Il avait la cinquantaine, l'air fatigué, mais bienveillant. Il nota les blessures, observa les marques, griffonna dans son carnet. Il demanda si elle voulait porter plainte. Sarah secoua la tête. Non, elle voulait juste partir, tourner la page. Le médecin lui prescrivit des calmants, des antidouleurs, conseilla un suivi psychologique. Il lui donna l'adresse d'un centre pour femmes à Sydney. Sarah prit les papiers sans rien dire.

Deux heures plus tard, André revint. Il avait rendu le 4x4, pris un taxi, changé de vêtements, brûlé les anciens. La Henry Carbine ? Démontée, jetée en morceaux dans un canal. Les douilles, coulées dans le béton d'un chantier. Il ne restait plus rien.

Ils prirent une chambre d'hôtel, trois lits alignés. Sarah prit un long bain, aidée par Victoire qui lui prêta des vêtements propres. Puis elle s'écroula sur son lit et s'endormit presque aussitôt, épuisée. Victoire

s'allongea aussi, son bras bandé la lançant encore, malgré les antidouleurs. André resta debout près de la fenêtre, regardant la nuit avaler Broken Hill.

Victoire le regarda, puis murmura : « Tu l'as déjà fait, hein. Tuer quelqu'un. » Ce n'était pas une question. André ne bougea pas, les yeux perdus dans la nuit. « Oui. - Combien de fois ? – J'ai arrêté de compter » Un silence. Puis Victoire, plus bas : « Et… ça te fait quelque chose ? »

André prit son temps, réfléchit vraiment. « Ça dépend. Quand c'est des types comme eux, presque rien. Quand c'est des innocents, des victimes collatérales… oui. Mais aujourd'hui… presque rien. Ils l'avaient cherché. Mais je n'en sors jamais complètement indemne…»

Victoire hocha la tête. Elle comprenait. Comment aurait-elle pu le juger ? Il venait de sauver sa sœur. Il l'avait sortie de l'enfer « Merci. » André se tourna enfin vers elle. « De rien. »

« Il s'allongea sur le troisième lit et ferma les yeux. Au bout d'un moment, il se leva et déplaça le lit pour le mettre contre celui de Victoire. « Tu m'aimes encore un peu après ce que tu m'as vu faire ? » Pour toute réponse, elle se souleva et malgré la douleur, se pencha vers lui et l'embrassa tendrement. Puis, elle regagna son lit en conservant sa main rude dans la sienne.

Le sommeil mit du temps à venir. Les images tournaient encore dans sa tête : les coups de feu, les corps qui tombaient, Sarah terrorisée, le couteau sous la gorge. Dean, le dernier tir, la tête qui explosait.

Il n'avait pas eu d'autre choix. C'était eux ou Sarah. Aussi simple que ça. Mais il avait eu l'impression de refranchir la limite. Pendant une heure, il était redevenu celui qu'il avait été à la Légion. Un soldat. Un tueur. Pourtant, quand il avait rouvert les yeux, il l'avait vue là, dans la pénombre. Elle le regardait et elle souriait. Un sourire timide, mais bien présent. Elle murmura : « Dors. Demain, on rentre à Sydney. Après, on rentre à la maison. »

Le lendemain, ils avaient pris un bus pour Sydney. Douze heures de route, secoués dans tous les sens, Sarah silencieuse entre Victoire et André. Elle fixait le paysage qui défilait, comme si elle découvrait le monde.

À Sydney, ils étaient allés directement à l'ambassade de France. Victoire avait presque tout expliqué, sauf les exécutions, bien sûr : Sarah était sa demi-sœur, qu'elle venait de retrouver, et elle voulait

l'emmener en France. Elle produisit le testament et la lettre de son père. Les papiers de Sarah ? Volés, disparus. L'ambassadeur, un homme strict mais efficace, avait promis de s'occuper de tout. Passeport d'urgence, visa, papiers provisoires. Trois ou quatre jours, pas plus.

Ils avaient pris un bon hôtel dans le centre-ville, une chambre pour eux deux et une chambre pour Sarah. Elle avait besoin de souffler, d'avoir un peu d'intimité. Victoire l'avait emmenée acheter des vêtements propres, décents. Sarah avait essayé de refuser, répétant que c'était trop, qu'elle ne méritait pas tout ça. Victoire insistait : si, tu mérites tout ça, et même plus.

André était resté un peu à l'écart, les avait laissées se retrouver, reconstruire leur lien. De temps en temps, Sarah le regardait avec méfiance, comme si elle s'attendait à ce qu'il explose, qu'il devienne violent. Mais il était resté calme, distant, respectueux. Il ne s'approchait jamais trop, ne la touchait pas. Il lui laissait du temps.

Un soir, Sarah était venue s'installer à côté de lui, sur la terrasse de l'hôtel. Elle était restée silencieuse un moment, puis avait parlé, la voix hésitante : « You killed those men for me ? » André n'avait rien répondu. Sarah avait continué en disant qu'elle devrait avoir peur de lui, mais non. Il lui répondit qu'il aimait Victoire et que donc elle était un peu sa petite sœur et que jamais il ne lui ferait de mal.

Sarah avait hoché la tête : I know, Victoire told me, you save people, her, your niece, me, you 're a protector. » Un sourire avait traversé le visage d'André. « Un protecteur. C'est joli, ça. » Elle le regardait sérieusement. « Thanks for saving my life, bro. »

André s'était tourné vers elle, l'avait regardée dans les yeux. « you're family, now » Sarah avait souri pour la première fois depuis qu'ils l'avaient retrouvée. Un vrai sourire. Fragile, mais sincère.

Quatre jours plus tard, ils étaient montés dans un avion pour Paris. Sarah était assise entre Victoire et André, son tout nouveau passeport français dans la poche. Elle regardait l'Australie disparaître sous les nuages. Ce pays qui avait été son enfer.

Le miroir me renvoyait une inconnue. Pas la Sarah Foster de mon souvenir.

Je me tenais là, accrochée au lavabo dans la salle de bain blanche de l'hôpital. Mes cheveux blonds, ternes, restaient emmêlés malgré la douche. Mon visage était trop maigre, les pommettes saillantes. Des bleus jaunes couvraient ma mâchoire, une marque violette entourait mon cou. Ma lèvre fendue guérissait mal. Et mes yeux. Éteints. Morts. Cernés.

J'avais détourné les yeux. Je ne voulais pas voir cette fille. Cette chose brisée. Mais peut-être… peut-être qu'elle pourrait guérir. Un jour. On avait frappé à la porte. C'était la voix de l'infirmière, douce, patiente, elle avait un accent français très prononcé. Elle me demandait si ça allait. Le docteur Roussel m'attendait. Waiting for me… J'avais ouvert, puis j'avais suivi l'infirmière dans le couloir. Tout était blanc. Trop blanc. Trop propre. Trop silencieux. Rien à voir avec la ferme, la chaleur écrasante, la poussière rouge, les mouches toujours dans les pattes.

Différent. Tant mieux. Good luck… Différent, cela voulait dire loin. Différent, c'était être en sécurité.

Le bureau du docteur Roussel était minuscule, rempli de bouquins. Une femme d'une cinquantaine d'années, cheveux gris courts, lunettes rondes, sourire doux. Elle parlait anglais, avec son accent français impossible à rater. Elle m'avait proposé de m'asseoir. Je m'étais posée raide sur la chaise, mains sur les genoux, dos droit. Comme Bruce voulait. Toujours droite. Pas s'avachir. Sinon, une claque. Sorry.

Le docteur avait remarqué ma posture, avait griffonné quelque chose. Elle avait posé son stylo, avait croisé les mains. Elle m'avait demandé comment j'allais ce jour-là. Question idiote. Comment j'allais ? J'étais cassée. Finie. Je survivais, c'est tout. Mais j'étais là. J'étais vivante. C'était déjà ça, non ? J'avais répondu que j'allais bien. Mensonge automatique. Elle avait souri, pas dupe. Elle m'avait expliqué qu'ici, je pouvais dire la vérité. Personne ne me punirait. Personne ne me ferait de mal. Sure ?

Je l'avais regardée. J'avais envie d'y croire. Mais croire, c'était dangereux. Croire, c'était espérer. Et l'espoir faisait encore plus mal

que les coups, quand il s'effondrait. Mais Victoire avait traversé la planète pour me retrouver. André avait tué pour me sauver. Peut-être… peut-être que je pouvais essayer d'espérer. Juste un peu. Just a little… Le docteur avait continué, toujours doucement. Ma sœur, Victoire, lui avait raconté une partie de ce qui s'était passé. Mais elle voulait l'entendre de moi. À mon rythme. Sans rien forcer.

J'avais serré les poings. Raconter. Trouver les mots. Pour les nuits où Bruce entrait dans ma chambre. Pour les fois où Dean me coinçait contre le mur. Pour Travis qui rigolait en me regardant pleurer. No way… J'avais murmuré que je ne pouvais pas. Pas encore. Mais peut-être un jour.

Le docteur avait hoché la tête. Pas grave. On avait le temps. On irait à mon rythme. Du temps. Maintenant, j'avais du temps. Time… Silence. J'avais regardé dehors. Le ciel bleu, les montagnes au loin. Les Pyrénées, d'après Victoire. Rien à voir avec l'Outback qui s'étend à l'infini. C'était beau. C'était calme. So quiet.

Le docteur avait changé de sujet. Victoire lui avait dit que j'allais vivre avec elle. À Collioure. Un joli village. Vivre. Pas juste survivre. Vivre. Je n'avais rien répondu. Vivre avec Victoire. Cette femme que je connaissais depuis dix jours. Cette demi-sœur sortie de nulle part. Cette étrangère qui disait m'aimer. Mais elle était venue pour moi. Elle m'avait retrouvée. Elle m'avait emmenée ici. Peut-être… peut-être qu'elle m'aimait, vraiment. Really ?

Le docteur avait demandé si j'avais peur. J'avais relevé la tête, surprise. Elle avait souri. Elle avait dit que c'était normal d'avoir peur. J'avais traversé l'enfer. Faire confiance, c'était dur. Mais Victoire voulait vraiment m'aider. J'avais murmuré, la voix cassée : pourquoi ? Elle ne me connaissait même pas. Le docteur avait répondu que parfois, être sœurs, ça suffisait. J'avais fermé les yeux. Une sœur. J'avais une sœur. Bizarre. Pas réel. Mais… beau ?

Mum n'avait jamais parlé de famille. Je pensais que j'étais seule. Mais non. J'avais une sœur. Une vraie, a sister. J'avais demandé, hésitante, et l'homme ? André ? Le docteur avait cherché dans ses notes. Elle voulait savoir pourquoi André m'inquiétait. J'avais hésité. Comment expliquer ? Cet homme avait tué trois personnes en dix minutes. Froid. Cold. Précis. Sans trembler. J'avais expliqué qu'il avait été très violent. Pour moi, pour me sauver. La docteure m'avait demandé si cela m'effrayait. J'avais répondu non. C'était ça, le problème. Ça aurait dû. Mais non. Parce qu'il n'était pas comme eux. Rien à voir avec eux.

La docteure s'était arrêtée, cherchant ses mots. Elle m'avait dit qu'André m'avait protégée. Dans une situation extrême. Elle avait ajouté que je n'avais pas peur de lui parce que, au fond, je savais qu'il ne me ferait jamais de mal. C'était bien. Ça voulait dire que mes instincts fonctionnaient encore. mes instincts. Ils m'avaient trahie avec les Keller. Pourquoi leur faire confiance maintenant ? Trust…

Mais avec André, c'était différent. Je le sentais. Au fond. Il était sûr. Secure. La séance avait duré une heure. Quand j'étais sortie, Victoire m'attendait dans le couloir. Elle s'était levée, avait souri. J'avais essayé de sourire en retour. C'était sorti de travers, faux, mais cela ne semblait pas la déranger. Elle avait juste eu l'air heureuse de me voir. Depuis quand quelqu'un était-il heureux de me voir ? Elle m'avait demandé comment s'était passée la séance.

J'avais dit que ça allait. Encore un mensonge. A lie. Mais Victoire n'avait pas insisté. Elle avait pris mon bras, doucement, et nous avions marché vers la sortie. Son contact était doux. Pas de poigne, pas de douleur. Juste… de la gentillesse. Kindness… Dehors, la chaleur méditerranéenne. Pas comme en Australie. Plus humide, plus douce. J'avais fermé les yeux, inspiré. L'odeur des pins, la mer toute proche. À la ferme, je ne sentais jamais la mer. Juste la poussière, la terre sèche, le bétail.

Mais ici… ici, ça sentait la vie. Life…

Victoire m'avait conduite jusqu'à la voiture. Elle avait roulé lentement, prudemment, me montrant des choses en chemin. J'écoutais à moitié. Je regardais les villages, les vignes, les oliveraies défiler derrière la vitre. Tout était si vert. Si vivant. Peut-être que je pourrais revivre, moi aussi. Victoire avait parlé de Collioure, de sa beauté. La mer, les montagnes, toutes les couleurs. Beaucoup d'artistes étaient venus peindre ici. There… Des noms que je ne connaissais pas. Matisse, Derain, Picasso.

Des artistes. Des tableaux. De belles choses. J'avais envie de voir ça. Peut-être même… non. Trop tôt pour espérer ça. J'avais hoché la tête malgré tout. Victoire avait continué de parler, un peu nerveuse. Elle m'avait dit qu'elle avait préparé une chambre pour moi. For me ? Dans la maison du gardien. C'est là qu'habitait Harry. Pas vraiment son fils, mais c'était compliqué. Elle expliquerait plus tard.

Un garçon. J'allais vivre avec un garçon. A boy ? La panique m'était montée à la gorge. Victoire l'avait remarqué, avait posé sa main sur mon bras. Elle avait expliqué qu'Harry était gentil. Il avait… une

fiancée. Seize ans. Il ne me ferait pas de mal. Elle avait ajouté qu'André habitait en ville, avec Aïssa. Je la rencontrerais aussi. Elle avait seize ans, elle aussi. Seize ans. Juste des enfants. Plus jeunes que moi. Peut-être… peut-être que ça irait. Some wee kids…

Trop d'informations. Trop de noms. J'avais fermé les yeux, pris une grande inspiration. La Dre Roussel m'avait montré comment faire. Respirer quand la panique monte. Compter jusqu'à dix. Eight, nine… Ça avait fini par passer. Lentement, mais c'était passé. Ça marchait. La respiration. Ça marchait vraiment.

La villa était apparue dans un virage. Grande, blanche, perchée sur la colline. Beautiful…On voyait la mer, le village en contrebas. Le château royal sur la côte. Les barques catalanes colorées sur la plage. C'était… beau. Trop beau. Je ne méritais pas ça. Not me… Mais Victoire disait que si. Peut-être… peut-être qu'elle avait raison. Peut-être que j'apprendrais à la croire. Maybe…

Victoire s'était garée, était sortie. J'étais restée immobile, figée. Elle avait ouvert ma portière, tendu la main. Murmuré que j'étais chez moi, maintenant. Your home. Chez moi. Je n'avais jamais eu de chez-moi. Seulement des endroits où survivre. Mais ici, ça pouvait être un vrai chez-moi. Un endroit sûr. Où je pourrais appartenir.

Je l'avais suivie jusqu'à la maison du gardien. Plus petite que la villa principale, mais charmante. Volets bleus, bougainvilliers grimpant la façade, terrasse avec vue sur la mer. On aurait dit une carte postale. Un rêve éveillé. La porte s'était ouverte. Un garçon était sorti. Grand, mince, cheveux bruns, yeux noisette. Il avait souri, un peu timidement. Il s'était présenté. Harry. Il avait dit que je devais être Sarah. Il parlait anglais, avec un léger accent français.

Je l'avais observé, méfiante. Il était jeune. Presque un enfant. Mais les Keller m'avaient appris que l'âge ne voulait rien dire. Mais il souriait. Vraiment. Pas ce sourire-là. Juste… de la gentillesse. Kindness… Harry avait tendu la main. Je ne l'avais pas prise. Il avait baissé le bras, sans se formaliser. Juste patient.

Il m'avait dit que ma chambre était à côté, indépendante. Première porte à droite. En fait il m'expliqua qu'un petit mobilhome avait été intégré à la maison, beaucoup plus petit que ceux d'Australie. André et Aïssa l'avait installé rien que pour moi, aidé par les ouvriers : my place. Tout neuf, décoré avec goût, un vrai petit chalet, so cute. Ils avaient tout préparé. Si j'avais besoin de quoi que ce soit, il était juste à côté. Il était parti, nous laissant seules.

Je n'avais rien dit. J'étais rentrée, j'avais ouvert la porte de mon domaine. Petit, simple. Un lit double, une armoire, un bureau, une fenêtre donnant sur la mer. Une petite cuisine, une toilette, des draps blancs, propres. Lampe de chevet. Des livres anglais sur l'étagère. Ils avaient pensé à moi Ils avaient tout organisé pour moi. Des livres en anglais, pour que je puisse vraiment lire. Je me suis assise sur le lit et j'ai posé la main sur le matelas. Doux. Propre. Pas de taches, pas d'insectes, pas d'odeur de moisi. Je me suis allongée et j'ai fermé les yeux.

Un vrai lit, après plus de deux ans. Juste moi. En sécurité. Ma propre chambre, comme une petite maison, mais pas à l'écart, habilement intégrée à la leur, du beau boulot, nice work, really.. Mon propre espace. Personne n'allait entrer sans frapper. Personne ici pour me faire du mal. J'ai pleuré, en silence. Mais cette fois, ce n'était pas seulement de la douleur. Du soulagement. De la gratitude. Peut-être même… de l'espoir.

Ce premier soir, nous avons dîné tous ensemble. Victoire, Harry et moi. Victoire avait cuisiné, une soupe de poisson avec des légumes. J'ai mangé lentement, de petites bouchées. Mon estomac s'était habitué à la faim ; la nourriture faisait mal maintenant. Mais c'était bon. De la vraie nourriture. Pas des restes, pas des miettes. Food…

Harry a parlé de sa journée, du chantier, de l'avancée de la maison. Victoire ajoutait ses commentaires, posait des questions. J'écoutais seulement, je ne participais pas. C'était étrange, cette vie normale. Des gens qui parlaient de choses ordinaires. Comme si le monde n'était pas toujours un champ de bataille. Et tout le monde parlait Anglais pour moi, pour que je ne me sente pas à l'écart. Lovely people.

Après le dîner, Victoire est montée avec moi, m'a montré la salle de bain. Serviettes propres, savon, shampoing. J'ai hoché la tête, murmuré un merci. Mais elle m'a dit qu'il y en avait aussi une toute petite dans mon espace, c'était comme je voulais. Nous sommes redescendus. J'ai ouvert la porte en bois et je suis rentrée chez moi, dans mon beau mobil home miniature Elle m'a dit que si j'avais besoin de quoi que ce soit cette nuit, je pouvais l'appeler. Elle serait à côté. Harry aussi.

Seule, maintenant. Je me suis déshabillée, glissée sous la couette. J'ai éteint la lumière. Obscurité. Totale. Suffocante. Afraid ! La panique, tout de suite. Dans le noir, c'était là que Bruce venait. Toujours la nuit. Toujours dans le noir. Je me suis levée et j'ai rallumé la lampe. Mes mains tremblaient. Je me suis recouchée, la lumière

allumée. Mieux. Pas bien, mais mieux. C'est bon. Je peux laisser la lumière allumée. Personne ne va m'en empêcher. C'est ma chambre. Mon choix. Je n'ai pas dormi. J'ai juste fixé le plafond, compté les secondes, les minutes, les heures. J'ai attendu le matin.

Peut-être que demain la nuit je dormirai un peu. La nuit suivante, un peu plus. Un jour après l'autre. Les premiers jours ont passé lentement. Je quittais à peine ma chambre. My space. Victoire venait me voir trois fois par jour avec des plateaux. Je mangeais un peu, disais merci, puis je refermais la porte. Mais chaque jour, je mangeais un peu plus. Chaque jour, la douleur de la nourriture diminuait.

Le Dr Roussel venait deux fois par semaine, en visite à domicile. Nous parlions, ou plutôt, elle parlait et j'écoutais. Parfois, je laissais échapper un mot, une phrase. Elle prenait des notes, m'encourageait, ne me forçait jamais. Elle disait que je progressais. De tout petits pas, mais toujours, en avant.

Harry gardait ses distances. Si nous nous croisions dans l'escalier, il souriait, disait bonjour. Je ne répondais jamais. Ça ne le dérangeait pas. Chaque matin, le même sourire. La même gentillesse. Il ne se mettait pas en colère. Il ne demandait jamais rien. Nothing… Peut-être qu'un jour je lui rendrai son sourire. Un matin, je suis descendue tôt. Je dormais toujours peu, voire pas du tout. Je me suis assise sur la terrasse et j'ai regardé le soleil se lever sur la mer. Magnifique. Paisible.

Je pourrais m'habituer à ça. Les levers de soleil. Le calme. La sécurité. Harry est sorti, m'a vue, a hésité. Il a demandé s'il pouvait s'asseoir avec moi. J'ai haussé les épaules. Il s'est assis à l'autre bout de la terrasse, a bu son café, n'a rien dit. Nous sommes restés là, en silence, à regarder la lumière grandir. C'était agréable. Pas de pression, pas de paroles. Juste être ensemble.

Un autre jour, je suis sorti et j'ai suivi le bruit du bois râpé : André était devant un établi et réparait un meuble, ou en construisait un, je ne sais trop : Il avait expliqué ce qu'il faisait, quel bois il avait choisi, pourquoi il avait utilisé ce genre d'assemblage. J'avais écouté, absorbé, sans même m'en rendre compte. Il y avait quelque chose de calmant dans cette concentration, cette patience. Il fabriquait quelque chose. Il créait. Il ne détruisait rien. Peut-être que je pourrais faire ça aussi. Construire. Créer. Faire quelque chose de beau.

À un moment, André avait dit, sans me regarder, qu'il savait qu'il avait fait des choses terribles. Pour me sortir de là-bas. Que ça pouvait

faire peur. Mais il voulait que je sache une chose. Il s'était tourné vers moi, m'avait regardé droit dans les yeux. Il m'avait dit qu'il ne me ferait jamais de mal. Jamais. Que j'étais en sécurité ici. Avec eux. Les larmes étaient montées. J'avais hoché la tête, incapable de dire un mot.

Je le croyais. Vraiment. Il était sûr. Ils l'étaient tous. Secure… André avait repris son rabot et s'était remis au travail. J'étais resté là avec lui, une heure, peut-être plus. Juste à regarder, écouter, respirer. Peut-être qu'il m'apprendrait. La menuiserie. Construire des choses. Ça me plairait. Avoir un savoir-faire, être utile. Pas maintenant. Mais peut-être le mois prochain. Ou l'année prochaine.

Victoire m'apprenait le français. Chaque après-midi, nous nous installions dans le salon avec des livres, des images, des cartes. Victoire montrait, répétait, encourageait. « Maison. House. Maison. » Je répétais, mon accent étrange, la prononciation fausse. « Mésonne. » Victoire riait, me corrigeait. « Mai-son ». Avec le « on » comme dans « bon ». J'essayais encore. Avec difficulté. Frustré. Mais Victoire était patiente, elle ne se moquait jamais.

J'apprenais. J'apprenais. Je construisais quelque chose de nouveau dans ma tête. Les jours passaient. Je retenais des mots. « Bonjour. Merci. S'il te plaît. Comment ça va. » Des phrases simples, utiles. Ça faisait du bien, d'apprendre quelque chose. De construire. Un jour, je parlerais vraiment français. J'irais à l'université. Je n'avais que vingt ans. Tout l'avenir était ouvert. Un soir au dîner, j'avais dit à Harry, dans mon français maladroit : « bonne soirée ». Harry avait sursauté, surpris. J'avais parlé. En Français. Il avait répondu « bonne soirée, Tatie ». Tatie, j'avais cherché le mot dans le dictionnaire de l'étagère… my nephew ?

Une nuit, je m'étais réveillée en hurlant, pendant un cauchemar, deux hommes me tenaient fermement pendant qu'un troisième abusait de moi… c'était horrible, j'avais replongé quelques mois en arrière dans cette putain de ferme, je voulais qu'André revienne et les tue de nouveau, mais c'était Henry et Victoire qui s'étaient précipités, ils m'avaient réveillée, m'avait parlé.

Victoire s'était allongée contre moi et avait fait signe à Henry qu'il pouvait y aller, qu'elle s'occupait de moi. Ils étaient venus tous les deux pour me sauver. Ils m'aimaient. J'avais fini par me rendormir dans les bras de ma sœur qui me caressait les cheveux en me racontant plein de choses que je ne comprenais pas.

Le lendemain matin, je m'étais réveillée et je l'avais vue en train de dormir contre moi dans ses vêtements froissés. Elle était restée toute la nuit pour s'occuper de moi. J'avais chuchoté dans mon français maladroit, « merci… sœur. » Victoire avait ouvert les yeux et souri. Pas un sourire triste cette fois, un vrai. Elle avait murmuré en retour, « de rien, petite sœur. » little sister. J'étais la petite sœur de quelqu'un. J'appartenais à quelque part.

Quelques mois plus tard, J'avais recommencé à sortir. De petites promenades dans le jardin d'abord, puis dans le village. Aïssa m'accompagnait la plupart du temps, bavardant, me montrant des choses, me disant les mots en Français. Le port, l'église, le marché. Je regardais tout, silencieuse mais absorbant chaque détail. Tellement de choses à voir. Toutes ces couleurs. Toute cette vie.

Un jour, je viendrai ici seule. Je traverserai le marché, j'achèterai des fruits, je parlerai aux gens. Je le ferai.

Les gens du village me fixaient, curieux. La nouvelle fille blonde avec des cicatrices. Celle qui ne parlait pas, toujours les yeux baissés. Les rumeurs circulaient. Une cousine. Une amie. Peut-être une fille qu'elle avait adoptée. Victoire ne disait jamais oui ou non. Elle les laissait parler. Ce qui comptait, c'était que je me sente en sécurité. Elle me protégeait toujours. Des ragots. Des regards indiscrets. Je commençais à bien comprendre le Français.

Un jour, je raconterai mon histoire. Pas maintenant. Mais un jour. Peut-être que je l'écrirai, comme Victoire le faisait. Le lendemain, j'avais demandé à Victoire si je pouvais aider à la villa. Faire quelque chose. Être utile. J'avais besoin de faire quelque chose. J'avais besoin de me sentir plus qu'une chose cassée que tout le monde essaie de réparer. Victoire avait hésité, puis accepté. De petites tâches, rien de dangereux. Poncer du bois, peindre des cadres, trier des outils.

Je m'étais appliquée au travail, régulière et attentive. André me surveillait parfois, hochait la tête, approuvant. J'apprenais vite. Je ne me plaignais jamais. J'étais douée pour ça. Construire. Fabriquer des choses. Peut-être que je pourrais en faire mon métier, apprendre un artisanat, me tenir debout toute seule. Parfois, André me montrait comment faire, expliquait un truc ou une technique. J'écoutais, j'imitais ses gestes. On ne parlait pas beaucoup, mais il y avait une sorte de respect entre nous.

Un après-midi, je peignais un volet, concentrée. Harry et Aïssa étaient un peu plus loin, occupés à une fenêtre ensemble. Je les avais

observés à la dérobée. Aïssa avait une tache de peinture sur le nez. Harry avait ri, essayé de l'essuyer avec son pouce. Elle avait protesté, ri aussi. Il s'était penché, l'avait embrassée rapidement. Elle avait répondu, trouvant sa main dans la sienne. Tellement naturel. Tellement facile. Comme respirer.

Ils s'étaient séparés et avaient repris le travail, mais ils restaient proches, épaule contre épaule. De temps en temps, Aïssa posait sa tête contre l'épaule de Harry. Il embrassait ses cheveux. Seize ans. Tous les deux seize ans. Le même âge que moi quand… j'avais repoussé la pensée. Non. C'était différent. C'était bien. Pur. Sans violence. Sans peur.

C'est comme ça que ça devrait être. Comme ça aurait pu l'être pour moi. Comme ça le sera peut-être, un jour, quand je serai prête. Je n'étais pas encore prête. Peut-être pas avant longtemps. Mais un jour, je pourrai aimer quelqu'un. Faire confiance complètement. Être touchée sans sursauter.

Plus près de moi, Victoire riait à quelque chose qu'André avait dit. Il souriait, posait une main sur sa taille. Elle se penchait, l'embrassait rapidement. Tout le monde était amoureux. Les adolescents, les adultes. Toute cette étrange famille était construite sur l'amour. Je m'étais remise à sourire, un vrai sur les lèvres. Mon premier depuis longtemps. Je pouvais sourire. Encore. Ça voulait dire quelque chose.

Une nuit, je n'avais pas pu dormir, encore. J'avais entendu des voix dehors, des rires étouffés. Je m'étais levée et j'avais jeté un œil par la fenêtre. Harry et Aïssa étaient assis sur la terrasse, côte à côte sur les marches. Ils parlaient doucement, les yeux levés vers les étoiles. Au bout d'un moment, Aïssa avait posé sa tête sur l'épaule d'Harry. Il avait passé son bras autour d'elle et l'avait serrée contre lui. Ils ne bougeaient pas. Ils restaient là, ensemble. Silencieux. En paix. C'était ainsi que l'amour devait être, sûr, chaud, calme. Pas brute, violent, ni accompagné de coups de cris, de pleurs. Pas forcé, no pain…

Je suis retournée me coucher, le cœur un peu plus léger. S'ils pouvaient avoir ça, peut-être que moi aussi. Un jour. Peut-être. J'avais vingt ans. J'avais du temps. Je pouvais guérir. Je pouvais changer. Je pouvais devenir quelqu'un de nouveau. Quelqu'un de fort. Quelqu'un d'entier. Quelqu'un d'heureux.

Le Dr Roussel était venue me voir. J'allais mieux. Lentement, mais j'allais mieux. Moins de cauchemars. Je mangeais plus, je dormais un peu mieux. Je parlais davantage, en français et en anglais. Elle m'avait

demandé si je me sentais chez moi ici. J'y avais réfléchi. "Chez moi." C'était toujours une idée étrange. Je lui avais dit que je pensais que oui.

Maintenant j'avais une famille. Bizarre, rafistolée, pas tout à fait normale. Mais une famille.

Victoire, la grande sœur qui veille toujours sur tout le monde. Harry, son neveu timide mais gentil qui aime Aïssa, la bavarde qui me faisait rire même quand je ne voulais pas. Et André, cette ombre silencieuse qui veillait sur nous. Et qui aime Victoire. Comme un cercle bizarre mais qui semblait rendre tout le monde heureux. Et moi, la sœur de Victoire, donc la tante de Harry, mon neveu. Donc un peu aussi la Tante d'Aïssa. Puis André serait peut-être un jour mon oncle.

Je faisais de nouveau partie d'un tout. Et un jour, peut-être qu'une gentille personne m'aborderait sur la plage ou sur le port, ou dans la rue et me parlerait tendrement, je lui répondrai doucement et nous tomberions amoureux comme Aïssa, Victoire, Harry et André, ne pensant qu'à rendre l'autre heureux. J'étais prête à attendre… Ready…I hope…

Chapitre 22 : Tramontane.

Six ans avaient passé depuis le retour d'Australie. La Villa Tramontane n'était plus seulement une maison d'hôtes, loin de là. C'était devenu un vrai foyer. On s'y sentait protégé, on y guérissait, on y laissait l'amour grandir doucement. Victoire et André, cela faisait déjà longtemps que leur histoire avait commencé. Impossible de dire quand, exactement. Peut-être le jour où André était arrivé à la villa, cabossé, cherchant un endroit où se poser. Peut-être quand il avait sauvé Aïssa. Ou alors ce moment où ils s'étaient vraiment regardés, sans plus se cacher derrière les mots.

La première nuit où ils étaient devenus intimes, c'était en Australie. Sydney, dans un hôtel qui sentait la poussière, juste avant la fusillade, avant d'aller sauver Sarah. Ils étaient prêts mais ne savaient pas ce qui les attendait. André venait d'acheter une arme, ils avaient une trousse de premiers secours. Puis Victoire avait craqué. Elle s'était effondrée, d'un coup : la peur, l'angoisse, l'inconnu. André l'avait serrée fort dans ses bras. Elle avait levé les yeux vers lui, ils s'étaient embrassés, et cette fois, ils n'avaient pas reculé. Cette nuit-là, ils avaient fait l'amour pour la première fois comme si leur vie en dépendait. C'était brut, urgent, presque sauvage. Pas de place pour la tendresse ou le romantisme. Juste ce besoin de sentir qu'ils étaient encore vivants.

Quand ils étaient rentrés en France, à l'automne 1998, ils s'étaient installés ensemble dans l'aile ouest de la villa. Victoire avait transformé cet espace pour elle : trois pièces, une vraie suite, grande chambre, petit salon avec bibliothèque, salle de bain, bien à l'écart des chambres des clients. Un coin rien qu'à eux, leur bulle.

André s'y était installé sans forcer, comme si cela avait toujours été prévu. Son linge dans l'armoire, ses livres sur l'étagère, sa brosse à dents à côté de celle de Victoire. C'était pas vraiment officiel mais ils vivaient ensemble.

Mais André avait gardé le local en ville. Le même qu'il louait depuis des années. Il avait continué son activité de menuisier, tranquillement. Il y passait parfois la nuit, quand il travaillait tôt dans le coin, ou quand il avait besoin de silence, de solitude.

C'était son refuge, son petit coin à lui. Victoire ne lui en voulait pas, elle comprenait. Après tant d'années à vivre seul, André avait besoin de savoir qu'il pouvait encore partir, se cacher s'il le fallait, même si, en réalité, il n'y allait presque jamais.

Et malgré tout, ils restaient discrets. Pas de gestes tendres en public, pas de baisers devant les clients, pas de mains qui se cherchaient à table quand il y avait du monde. C'était idiot, ils le savaient. Tout le monde savait. Harry et Aïssa l'avaient compris depuis le fameux « mon chéri » au conseil de famille.

Sarah l'avait deviné très vite. Même les clients réguliers de la villa ne se posaient plus de questions sur cet homme souvent là, qui posait sur la propriétaire un regard tendre et était toujours disponible pour réparer ou rendre service.

Victoire et André continuaient pourtant à se cacher. Par pudeur, par habitude, ou peut-être parce qu'ils avaient peur de se lancer pour de bon. Victoire et André n'étaient plus des enfants. À leur âge, on ne s'exposait pas comme des adolescents, ou du moins, c'est ce qu'ils se répétaient.

Harry et Aïssa, eux, ne se cachaient pas du tout. Dès la rentrée de septembre 1998, en Première au lycée de Perpignan, ils s'affichaient sans complexe. Toujours assis côte à côte, main dans la main dans les couloirs, baisers à la sortie des cours. Ils avaient été jeunes, amoureux, et franchement, le regard des autres avait glissé sur eux sans jamais laisser de trace.

Le soir, après les cours, ils rentraient ensemble à la villa. Ils s'installaient côte à côte dans la cuisine pour faire leurs devoirs, se chamaillaient en rigolant à cause d'un exercice de maths ou d'une dissertation de philo. Victoire les avait regardés avec un sourire attendri, touchée par leur complicité. André aussi, même si lui, il n'avait rien laissé paraître.

Harry et Aïssa avaient chacun leur chambre. Harry dormait dans la maison du gardien, Aïssa était censée loger à l'atelier, mais en réalité, elle passait presque tout son temps à la villa. Très vite, leurs chambres séparées n'avaient été qu'une histoire pour la forme.

Victoire n'était pas dupe. Elle entendait les pas discrets dans le couloir la nuit, les rires étouffés, les portes qui se refermaient doucement. Un soir d'automne 1998, elle était passé voir Sarah qui avait fait un cauchemar. En revenant, elle avait remarqué de la lumière sous la chambre d'Harry. Elle s'était approchée, avait entendu des murmures, des éclats de rire étouffés. Elle avait hésité, puis était repartie sans rien dire.

Le lendemain, elle en avait parlé à André, à voix basse, dans leur

chambre. « Ils ont dix-sept ans. Ils couchent ensemble. Je le sais. » André avait simplement haussé les épaules, pas surpris du tout. « Et alors ? Ils s'aiment. Ils sont responsables. Aïssa prend la pilule depuis ses quinze ans, c'est le docteur Roussel qui l'a prescrite après qu'on en a parlé. Ils ne font rien de mal. » Elle soupira : « Tu as raison. C'est juste… j'ai l'impression qu'ils grandissent trop vite. » André l'avait prise dans ses bras. « C'est normal. On est leurs parents, d'une certaine façon. Mais ils vont bien. Regarde-les. Ils sont heureux, sérieux dans leurs études. Franchement, on ne pouvait pas rêver mieux. »

Les mois avaient filé. L'automne 98, l'hiver, puis le printemps 99. En avril, la villa était devenue officiellement une maison d'hôtes. Les premiers clients étaient arrivés, timidement au début, puis de plus en plus nombreux. Victoire avait eu un vrai don pour ça. Elle accueillait les gens avec chaleur, leur faisait découvrir Collioure, donnait ses petites adresses. Sarah, elle, s'occupait des chambres avec une minutie incroyable : elle changeait les draps, nettoyait, ajoutait des fleurs fraîches. André réparait tout ce qui cassait, entretenait le jardin, veillait à ce que tout roule.

C'était une belle équipe. Une vraie famille.

Les premiers avis avaient commencé à tomber sur les sites de voyage. Excellents, presque toujours. « Accueil chaleureux », « vue magnifique », « propreté impeccable », « la propriétaire vous fait sentir comme chez vous ». Le soir, Victoire lisait ces commentaires dans le petit salon, blottie contre André. Elle était fière. Elle avait réussi à transformer la villa de sa sœur en un lieu vivant, beau, utile.

En juin 1999, Harry et Aïssa avaient passé leur bac. Mention bien, tous les deux. Le jour des résultats, Victoire avait pleuré de fierté. André aussi, même s'il ne l'avait jamais avoué. Il avait juste serré Aïssa très fort dans ses bras, et elle avait compris. À la rentrée de septembre 1999, Harry était parti à Montpellier pour étudier l'architecture. Aïssa, elle, était restée à Perpignan faire sa licence de lettres modernes. Elle voulait devenir prof.

Pour la première fois depuis des années, ils n'avaient plus été ensemble tous les jours.

Le départ de Harry avait été dur. Victoire l'avait aidé à faire ses valises, à trouver une colocation avec d'autres étudiants. Elles l'avaient accompagné jusqu'à Montpellier, avaient visité l'appartement, vérifié que tout allait bien.

Quand elles étaient reparties, laissant Harry sur le pas de la porte, Aïssa avait pleuré tout le trajet du retour. Victoire conduisait en silence, respectant sa tristesse, une main posée sur la sienne.

« Il reviendra. Tous les week-ends, tu verras. Il ne pourra pas rester loin longtemps. » Et elle avait eu raison. Harry était rentré presque chaque week-end à Collioure. Le vendredi soir, il prenait le train, arrivait tard, retrouvait Aïssa qui l'attendait à la gare. Le soir, ils rentraient à la villa, grimpaient directement dans la petite maison du gardien et ne redescendaient qu'au petit-déjeuner, le lendemain matin. Victoire les voyait arriver, main dans la main, les cheveux en bataille, les yeux cernés mais vraiment heureux. Elle se disait qu'ils étaient beaux, ces deux-là. Qu'ils avaient vraiment eu de la chance de s'être trouvés si jeunes.

Mais la distance, franchement, c'était difficile. Harry manquait à Aïssa. Et Aïssa manquait à Harry. Tous les soirs, ils s'appelaient, parlaient pendant des heures. Parfois, Victoire entendait Aïssa dans sa chambre : un éclat de rire au téléphone, puis des sanglots étouffés après avoir raccroché. Le dimanche soir, quand Harry repartait, Aïssa traînait ses yeux rouges pendant deux jours.

Victoire faisait ce qu'elle pouvait pour la consoler. « Ça ne durera pas toujours, tu sais. Dans trois ans, il aurait fini ses études. Vous pourrez vivre ensemble. - Trois ans, c'est long. - Je sais, ma chérie. Mais ça passera vite, tu verras. Et puis, vous avez les week-ends ensemble. C'est déjà ça. Aïssa hochait la tête, essayait de sourire.

Parfois, le dimanche, les quatre, Victoire, André, Harry, Aïssa, partaient se balader avant qu'Harry ne prenne son train. Ils prenaient la voiture, allaient marcher dans les Pyrénées, pique-niquaient au bord d'un lac, savouraient ces dernières heures. Ils rentraient tard, Harry attrapait ses affaires, embrassait tout le monde à la volée, puis disparaissait.

C'était pendant une de ces escapades, à l'automne 99, qu'André avait posé sa main sur celle de Victoire, comme ça, devant Harry et Aïssa. La première fois qu'il le faisait ouvertement, sans se cacher, pas juste un geste furtif. Harry avait souri. « Enfin. » Victoire avait rougi. « Quoi, "enfin" ? - Enfin vous arrêtez de vous cacher. On n'est pas idiots, tu sais. Ça fait deux ans qu'on a compris.

Aïssa avait éclaté de rire. « Deux ans ? Moi, je savais avant l'Australie. La façon dont vous vous regardiez… » Victoire et André s'étaient regardés, puis ils avaient ri à leur tour. « On était ridicules,

hein ? » avait lancé Victoire. « Complètement, » avait confirmé Harry. « Mais on vous aimait quand même. »

Après ça, Victoire et André avaient arrêté de faire semblant. Ils se tenaient la main à table, s'embrassaient devant les enfants, n'avaient plus peur de montrer ce qu'ils ressentaient. Ça les avait libérés, quelque part. André ne faisait même plus semblant de partir le soir. Il restait là, dans leur aile, dans leur chambre, dans leur vie. Pour de bon.

Le temps avait filé. 2000, 2001, 2002. Harry avait décroché sa licence, puis son master d'architecture. Brillant, passionné, ses profs ne tarissaient pas d'éloges. Aïssa avait eu sa licence de lettres, passé le concours de prof, réussi du premier coup, à vingt et un ans.

En juin 2002, Harry était revenu à Collioure. Il avait trouvé un poste dans un cabinet d'archi réputé à Perpignan. Aïssa, nommée dans une école primaire à Port-Vendres, à dix minutes de là. Ça y était. Ils étaient ensemble. Pour de bon. Harry avait commencé à chercher un appartement, épluché les annonces, visité des coins. Victoire l'avait arrêté net. — Pourquoi tu veux louer quelque chose? Tu as une maison ici. La maison du gardien. Elle est à toi. « Mais Victoire… - Pas de mais. C'est ta maison maintenant. Sarah est partie depuis longtemps. Tu peux en faire ce que tu veux. Y vivre. Avec Aïssa, bien sûr.

Harry l'avait serrée dans ses bras, les yeux humides. « Merci. Pour tout. » Harry et Aïssa avaient emménagé dans la maison du gardien à l'été 2002. André était venu filer un coup de main : rénovations, coups de pinceau, un peu de modernité. Ils avaient refait la plomberie ensemble, installé une cuisine toute neuve, repeint les murs dans des couleurs claires et pleines de vie.

Ils avaient acheté des meubles, de la déco, des plantes partout. Aïssa avait vraiment du goût, un sens de l'harmonie qui impressionnait Victoire. Harry, lui, construisait des étagères sur mesure, des placards, il trouvait comment optimiser chaque recoin. En quelques semaines seulement, la petite maison s'était transformée en vrai cocon.

Victoire les regardait s'installer, franchement heureuse. Harry avait eu vingt-quatre ans cette année-là, Aïssa aussi. Fini les ados. C'étaient des adultes, avec du travail, une vie à eux, des projets qui tenaient debout.

Parfois, elle se sentait vieille. Où était passé tout ce temps ? Elle se

souvenait encore de Harry ado, tout maigre, tout timide, qui débarquait à la villa après la mort de Constance. Maintenant il était devenu architecte, il vivait avec la femme qu'il aimait, il parlait de construire leur propre maison. Le temps filait, c'était fou. Un soir cet été-là, ils avaient dîné tous ensemble sur la grande terrasse, Victoire, André, Harry, Aïssa, et Sarah. La discussion avait vite glissé vers l'avenir. Harry parlait de son boulot au cabinet d'architecture. Il travaillait sur la rénovation d'un vieux mas du XVIIIe, un chantier pas simple mais vraiment passionnant. Aïssa racontait ses élèves, ces petits de CP à qui elle apprenait à lire, leur émerveillement quand ils comprenaient enfin les premiers mots. Sarah écoutait, le sourire aux lèvres.

Un soir de septembre 2002, alors qu'ils travaillaient tous les deux dans le salon, Harry avait levé les yeux vers Aïssa. « Tu sais ce qu'on devrait faire? - Quoi ? » Il avait posé son crayon, avait pris la main d'Aïssa. « Se marier. » Aïssa avait ouvert de grands yeux. « C'est une demande officielle, romantique et tout ? Où est la bague ? Et pourquoi t'es pas à genoux ? » Harry avait souri, un peu nerveux, mais il savait ce qu'il voulait. « Ça fait quoi, six ans qu'on est ensemble ? Depuis qu'on s'est rencontrés. On s'aime. On veut une vie ensemble. Un jour, des enfants, sûrement. Alors pourquoi ne pas se marier ? Rendre tout ça officiel. »

Aïssa ne trouvait rien à dire, chamboulée. Harry avait continué : « Je n'ai pas de bague, je sais. Ce n'est pas une grande déclaration très romantique. Mais je suis sérieux. Je veux t'épouser, Aïssa. Je veux que tu sois ma femme. Pour de vrai. Devant tout le monde. Pour toujours. » Aïssa s'était mise à pleurer, des larmes de bonheur coulaient sans qu'elle essaie même de les retenir. « « Oui. Oui, évidemment. Bien sûr que oui. »

Ils s'étaient embrassés, serrés dans les bras, à rire et pleurer en même temps. Victoire, qui avait tout entendu depuis la cuisine où elle rangeait la vaisselle, pleurait, elle aussi. André l'avait rejointe et avait passé un bras autour de ses épaules. Victoire avait soufflé, la voix un peu cassée : « Ils grandissent trop vite. - C'est vrai. Mais ils grandissent bien. »

Ils étaient restés là, à écouter Harry et Aïssa discuter mariage, choisir une date, faire la liste des invités, se demander comment organiser tout ça. On sentait leur joie partout dans la pièce. Impossible de ne pas sourire en les écoutant. André s'était penché vers Victoire, tout bas, juste pour elle : « Et nous alors ? » Elle s'était retournée, un peu prise de court. « Nous, quoi ? » il la regarda : « On ne pourrait pas

faire pareil ? Se marier, nous aussi ? »

Victoire l'avait regardé, presque pour deviner s'il plaisantait. Mais non, il était sérieux. Il la fixait, les yeux gris très doux, très décidés. « Tu… tu dis ça sérieusement ? - Bien sûr que je suis sérieux. On est ensemble depuis tant de temps enfin, plus ou moins. Des années qu'on partage tout, qu'on vit dans notre coin, dans notre histoire. On s'aime, non ? Alors pourquoi pas ? Pourquoi on ne ferait pas comme eux ? »

Victoire sentait son cœur cogner fort, comme si elle avait eu vingt ans. « André… On n'est plus des gamins. J'ai eu quarante-six, toi quarante-quatre. Tu ne trouves pas ça un peu ridicule, se marier à notre âge ? Les gens vont se moquer. » André avait haussé les épaules. « Et alors ? L'amour n'a pas d'âge. Harry et Aïssa ont vingt-quatre ans. Nous, même pas la cinquantaine. Et alors ? Pourquoi pas ? On n'aurait pas le droit d'être heureux ? De le rendre officiel ? D'afficher notre amour, nous aussi ? »

Victoire avait souri, les larmes au bord des yeux. « Dis comme ça… - Alors, tu dis oui ? - Oui. Oui, je veux bien t'épouser, André. » Il l'avait embrassée, longtemps, tendrement, bien plus tendrement qu'il ne l'avait jamais fait devant d'autres. Même dans leur cuisine, c'était nouveau pour eux. Harry et Aïssa avaient tout entendu depuis le salon. Ils avaient débarqué, surexcités, dans la cuisine. « Quoi ? Vous aussi, vous allez vous marier ? »

Victoire et André avaient hoché la tête, un peu gênés mais vraiment heureux. Aïssa avait les yeux qui brillaient. « C'est génial ! On pourrait le faire ensemble ! » Harry avait éclaté de rire. « Ensemble ? Un double mariage ? Ça existe, ça ? » Elle sourit : « Pourquoi pas ? Ce serait drôle, non ?

» Harry, pragmatique, avait lancé : « Et puis, on ferait des économies ! » Aïssa lui avait donné un coup de coude : « Arrête, c'est pas une question d'argent. C'est juste… On est une famille. Ce serait beau de partager ça. Non ? »

Elle s'était tournée vers Victoire et André, attendant leur réponse.

Ils s'étaient regardés, un peu surpris. Un double mariage. Eux et les enfants. Deux générations, le même jour, la même fête. Oui, c'était bizarre. Peut-être un peu fou. Mais au fond, c'était eux. C'était leur famille, pas tout à fait comme les autres. Victoire avait lancé, tout bas, un « Pourquoi pas, » avec ce petit sourire qui la rendait irrésistible. « Pourquoi pas. On ne faisait jamais rien comme tout le monde ici, de

toute façon. » André avait souri à son tour, puis il avait attrapé la main de Victoire.

« D'accord. Un double mariage. L'été prochain. » Harry et Aïssa avaient applaudi, s'étaient jetés dans les bras de Victoire et André. Ils formaient un petit amas joyeux, enlacés là, dans la cuisine, à rire et pleurer en même temps. Sarah était apparue sur le seuil. « j'ai raté un truc ? » Aïssa avait crié, presque sans y croire : « On se marie ! Tous les quatre ! Un double mariage ! » Sarah avait ouvert de grands yeux, puis elle avait souri, émue jusqu'aux larmes. « C'est magnifique. So sweet »

Chapitre 23, un amour.

Sarah avait vingt-six ans quand elle avait compris, vraiment, qu'elle ne serait jamais comme les autres. Six ans déjà qu'elle était arrivée en France. Six ans de thérapie, de cauchemars qui s'espaçaient, de sourires retrouvés. Maintenant, elle parlait français sans hésiter, avec ce petit accent qui faisait sourire les clients de la Villa Tramontane. Elle bossait à la réception, gérait les réservations, s'occupait des chambres. Victoire lui faisait confiance, André la respectait, Harry et Aïssa la voyaient comme une grande sœur. Elle avait trouvé une famille, un chez-soi, une vie.

Mais elle restait seule. Ce n'était pas qu'elle manquait de prétendants, loin de là. À vingt-six ans, Sarah était une jolie femme. Ses cheveux blonds avaient retrouvé de l'éclat, son visage s'était arrondi, les marques d'autrefois avaient disparu. Les hommes la regardaient, au village, sur la plage, au marché. Quelques-uns tentaient leur chance, toujours avec délicatesse. Elle refusait, invariablement, avec un sourire d'excuse. Elle avait peur des hommes. Elle avait été meurtrie tant de fois…

Le docteur Roussel, qu'elle voyait encore une fois par mois, disait que c'était normal. Que son corps se rappelait, même si sa tête voulait oublier. Que guérir, ça prenait du temps, parfois toute une vie. Qu'un jour peut-être, elle croiserait quelqu'un d'assez patient, d'assez doux. Sarah avait voulu y croire. Elle avait vraiment essayé.

L'été précédent, elle avait rencontré Julien. Un jeune marin de Marseille, en vacances à Collioure avec ses copains. Vingt-huit ans, un sourire désarmant, des yeux clairs. Il était venu chercher une chambre à la villa. Ils avaient discuté. Il était revenu le lendemain, puis le surlendemain. Il l'avait invitée à boire un verre, à marcher sur le port. Sarah avait accepté, le cœur battant. Peut-être que cette fois, ce serait différent. Peut-être qu'avec lui, elle pourrait.

Julien était patient, attentionné, drôle. Il ne brusquait rien, il attendait qu'elle soit prête. Ils s'étaient vus pendant deux semaines, promenades, dîners, longues conversations jusqu'à l'aube. Sarah commençait à se sentir bien avec lui, à espérer, peut-être.

Un soir, sur la plage, il l'avait embrassée. Tout en douceur, sans la bousculer. Sarah avait répondu, elle s'était forcée à répondre. Ce n'était pas désagréable, juste… étrange. C'était comme si son corps

avait refusé de comprendre ce qui se passait. Julien l'avait raccompagnée jusqu'à la villa, il avait soufflé qu'il aimerait monter, si elle voulait bien. Sarah avait hésité, puis elle avait accepté. Elle avait voulu essayer. Elle avait simplement voulu être comme tout le monde.

Dans la chambre, Julien l'avait embrassée encore, ses mains avaient cherché sa taille, étaient montées plus haut. Sarah s'était tendue brusquement. Il avait senti qu'elle se crispait, il s'était arrêté, l'avait regardée, lui avait demandé si ça allait. Elle avait répondu que oui, qu'il pouvait continuer.

Mais lorsqu'il avait commencé à défaire les boutons de sa chemise, quand ses mains avaient touché sa peau, quelque chose s'était brisé en elle. Tout à coup, ce n'était plus Julien devant elle. C'était Dean. C'était Travis. C'était Bruce. Des mains qui agrippaient, qui forçaient, qui faisaient mal. Sarah avait repoussé Julien violemment, puis s'était recroquevillée dans un coin de la chambre, tremblante, en larmes. Julien, totalement perdu, avait tenté de s'approcher, de la calmer. Elle avait crié qu'il parte, qu'il ne la touche pas. Il était parti, bouleversé, sans rien comprendre.

Sarah avait pleuré toute la nuit. Le lendemain, Julien était revenu à la villa. Il voulait s'excuser, comprendre. Sarah lui avait expliqué, un peu. Qu'elle avait traversé des choses difficiles, qu'elle ne pouvait pas, pas encore, peut-être jamais. Julien avait été doux, il avait dit qu'il comprenait, qu'il attendrait. Sarah savait que non. On n'attend pas ce qui ne viendra jamais

Sarah était restée enfermée dans sa chambre toute la journée. Elle avait refusé de descendre, de manger, de parler. Elle s'était sentie brisée, de nouveau. Comme si les six années passées à essayer de se réparer n'avaient servi à rien. Elle ne serait jamais normale. Jamais capable d'aimer quelqu'un. Jamais capable de supporter qu'on la touche sans que la panique la submerge.

Le soir, Victoire était passée. Elle avait frappé doucement, était entrée sans attendre. Elle s'était assise près d'elle sur le lit, sans rien dire au début. Juste une main posée sur son épaule. « Je suis désolée, » avait fini par murmurer Sarah, la voix rauque. « J'ai essayé. Vraiment. Mais je n'y arrive pas. Je suis… cassée. » Victoire l'avait prise dans ses bras. « Tu n'es pas cassée, Sarah. Tu es blessée. Ce n'est pas pareil. »

« Quelle différence ? Je ne pourrai jamais être avec quelqu'un. Jamais avoir une vie d'amour normale. » Victoire s'était reculée, avait

pris son visage entre ses mains, la forçant à la regarder. « Écoute-moi bien, petite sœur. Ce que tu as vécu… Ce que ces monstres t'ont fait… Et même avant, c'était atroce. Inhumain. C'est normal, tu entends ? Ton corps s'en souvient. »

« C'est normal que tu ne supportes pas qu'un homme te touche. Après ce que certains ont fait… » Franchement, comment aurait-elle pu ? Sarah pleurait, sans bruit. Victoire continuait, tout en douceur : « Ça ne veut pas dire que l'amour t'es interdit. Tu pourrais ne pas être seule toute ta vie. L'amour… tu sais, ça peut ressembler à plein de choses différentes. Tu comprends ? » Sarah la fixait, un peu perdue. Victoire hésitait, cherchait comment le dire.

« Ce que j'essaye de dire, c'est que… peut-être tu ne peux plus être physiquement avec un homme. Leur force, leur odeur, tout ce qui te rappelait l'Australie…Tu as été blessée trop de fois, ma chérie. » Elle comprenait. Mais peut-être qu'elle pourrait aimer quelqu'un d'autre. Quelqu'un de plus doux. Ou différemment…

Elle s'arrêta, laissant la phrase en suspens. Sarah la regardait, les yeux grands ouverts. « Tu veux dire… une femme ? » Victoire hocha la tête. « Je ne te dis pas que tu dois… enfin, je ne pense pas que tu es forcément devenue gay… » Elle soupira, reprit. « Je veux juste dire que tu ne dois pas te fermer à l'idée d'aimer. Peut-être que maintenant tu dois aimer différemment. Soit avec un homme mais pas physiquement car les docteurs et moi pensons que ça te sera impossible. Peut-être qu'avec une femme tu te sentiras en sécurité. Ou pas. Ce n'est pas ça qui compte. Ce qui compte, c'est de ne fermer aucune porte »

Elle prit les mains de Sarah dans les siennes. « Tu sais, aujourd'hui, surtout en Europe, les relations homosexuelles… c'est presque normal, vraiment. Bon, il y a toujours des gens qui jugent, c'est vrai, il y a des idiots partout. Mais globalement, ça fait partie de la vie. On peut même se marier, avoir une famille, vivre comme tout le monde. »

Sarah ne disait rien, elle essayait d'avaler tout ça. Victoire continua : « Je ne dis pas que c'est forcément ce qui t'attend. Peut-être que tu préféreras rester seule. Peut-être que tu trouveras le bonheur dans l'amitié, le travail, autre chose. Je voulais juste que tu saches… que l'amour, sous toutes ses formes, est possible pour toi. Que tu n'as pas à te condamner à la solitude parce que les hommes te font peur. D'accord ? » Sarah acquiesça, incapable de parler, la gorge serrée.

Victoire l'embrassa sur le front. « Tu es jeune, Sarah. Tu as vingt-six

ans. Tu as toute la vie devant toi. Et je te promets qu'un jour, tu rencontreras quelqu'un qui te rendra heureuse. Peut-être pas comme tu l'imaginais, ni comme dans les films, mais à ta façon. D'accord ? - D'accord », souffla Sarah. Victoire resta un instant, puis finit par redescendre. Et Sarah se retrouva seule, perdue dans ses pensées.

Une femme. Franchement, elle n'avait jamais pensé à ça. Jamais imaginé que ce genre de chose la concernerait, elle. L'amour, pour elle, cela avait toujours été un homme et une femme. C'était ce qu'elle avait vu, ce qu'on lui avait appris, ce qu'elle croyait sans vraiment y réfléchir.

Mais voilà, Victoire avait planté quelque chose dans son esprit, une idée impossible à arracher. Sarah repensait à la seule fois où elle avait ressenti quelque chose pour quelqu'un. A l'école, en Australie. Il y avait eu cette fille, Emma. Sarah aimait passer du temps avec elle, la regardait un peu trop, cherchait n'importe quel prétexte pour être à ses côtés. Elle s'était dit que c'était de l'amitié. Mais… et si c'était autre chose ? Et elle n'avait jamais eu envie d'un garçon, d'un homme. Elle n'avait jamais éprouvé le moindre soupçon de plaisir et d'envie sexuels. Jamais. Elle avait été abusée trop tôt pour ça, peut-être.

Cette nuit-là, elle s'endormit avec cette idée qui tournait en boucle dans sa tête. Comme si une porte s'ouvrait doucement, une porte qu'elle n'avait jamais remarquée. Les semaines passèrent. Les mois même. Sarah continuait comme si de rien n'était : elle travaillait à la villa, voyait le docteur Roussel, essayait d'oublier sa conversation avec Victoire. Mais la graine était là, cachée au fond d'elle, et elle grandissait.

Et puis, au mois de mars 2003, elle rencontra la belle Adaline.

L'école primaire de Collioure cherchait une remplaçante pendant le congé maternité de l'institutrice. La mairie avait recruté Adaline Morel, tout juste diplômée, vingt-quatre ans, venue de Toulouse. Petite, brune, cheveux courts au carré, des yeux noisette pleins de malice, un sourire qui illuminait tout son visage, un petit nez retroussé, une silhouette très féminine, seins hauts, tailles fines, hanches galbées. Elle avait cette énergie vive des gens qui aiment vraiment ce qu'ils font.

Adaline cherchait un toit. Victoire, toujours prête à rendre service, lui avait proposé une chambre à la villa, à petit prix, le temps qu'elle trouve mieux. Adaline avait accepté, sincèrement reconnaissante, et Sarah l'avait tout de suite trouvée intéressante. Elle s'installa début

mars. Sarah l'accueillit, lui fit visiter, expliqua comment fonctionnait la maison. Adaline parlait beaucoup, posait mille questions, s'enthousiasmait pour tout, riait pour un rien. Sarah, d'habitude un peu réservée, se surprenait à sourire, à répondre plus longuement que d'habitude.

Dès les premiers jours, Sarah sentit quelque chose. Une attirance. Pas comme avec Julien, où elle cherchait désespérément à ressentir ce qu'il fallait. Là, avec Adaline, tout semblait simple, évident. Elle aimait la regarder, l'écouter, juste rester près d'elle et la trouvait belle.

Un soir, Adaline éclata de rire à une blague de Sarah. Elles croisèrent le regard de Victoire. Victoire souriait, un sourire complice, presque encourageant. Elle hocha la tête, à peine, comme pour dire : « Tu vois ? » Sarah rougit et détourna les yeux. Son cœur battait plus fort.

Après le dîner, Adaline venait souvent s'asseoir sur la terrasse avec Sarah. Elles parlaient de tout, de rien. Adaline racontait ses journées à l'école, les enfants qui la faisaient rire ou la rendaient folle, ses idées de projets. Sarah écoutait, captivée, lançait parfois une remarque perspicace qui surprenait Adaline. Un soir, Adaline lui dit qu'elle cherchait quelqu'un pour initier les enfants à l'anglais, quelques heures par semaine, sans prise de tête. Elle demanda à Sarah si cela l'intéressait. Sarah resta un peu bête. Enseigner ? Elle n'y avait jamais pensé. Mais l'idée lui plut. Cela changeait de faire des lits et de prendre des réservations. Elle accepta.

Les semaines suivantes, Sarah allait à l'école tous les mardis et jeudis après-midi. Elle apprenait aux enfants des comptines anglaises, des petits jeux, trois mots par-ci par-là. Adaline restait dans la classe, la regardait, lui lançait des sourires, hochait la tête pour l'encourager. Après les cours, elles prenaient un café au bistrot d'en face, discutaient de la séance, rigolaient des bêtises des enfants.

Sarah comprit qu'elle aimait enseigner. Qu'elle était douée, en fait. Les enfants l'adoraient, cette grande blonde avec son drôle d'accent, sa patience, sa douceur, sa voix toujours calme. Mais surtout, Sarah se rendit compte qu'elle aimait passer du temps avec Adaline. Ce n'était pas comme avec Julien. Il n'y avait pas cette tension, cette boule au ventre. Tout était simple. Adaline la faisait rire, la mettait à l'aise, lui donnait envie de parler, de partager ce qu'elle gardait d'habitude pour elle.

Un jour d'avril, alors qu'elles corrigeaient dans la salle des maîtres,

leurs mains se frôlèrent en attrapant le même crayon. Sarah ne recula pas. Au contraire, elle sentit quelque chose s'allumer. Une chaleur douce, qui lui monta du bout des doigts jusqu'à la poitrine. Un frisson, mais pas de la peur. Non, c'était autre chose. Quelque chose de nouveau, d'inconnu. Adaline avait levé les yeux, avait croisé ceux de Sarah. Ce n'avait duré que quelques secondes, mais le temps s'était arrêté. Puis elle avait souri, ce sourire éclatant qui faisait battre le cœur de Sarah un peu trop fort. Elle avait retiré sa main tout doucement et s'était remise à corriger, comme si de rien n'était.

Mais Sarah avait compris, tout de suite. Il s'était passé quelque chose entre elles. Un courant, un trouble, un choc inattendu. Les jours suivants, Sarah n'avait pas pu s'empêcher de regarder Adaline autrement. Ce petit geste vif quand elle repoussait ses cheveux, son rire clair qui flottait dans la classe, ses mains fines qui dessinaient dans l'air pendant qu'elle parlait. Sarah se surprenait à attendre sa présence, à compter les minutes jusqu'à son arrivée à la villa, à espérer leurs moments ensemble. La déception la piquait, presque une tristesse, quand Adaline avait d'autres projets.

Maintenant, elle comprenait. Ce que Victoire avait voulu dire. Cette porte qu'elle avait entrouverte. Sarah était en train de tomber amoureuse. D'une femme. Et cela ne lui faisait pas peur.

Un soir de mai, après le dîner, elles étaient dehors sur la terrasse, comme toujours. La nuit glissait doucement sur la Méditerranée, le ciel prenait des reflets mauves et oranges. La mer brillait sous les étoiles qui commençaient à apparaître. Adaline racontait l'histoire d'un enfant timide qui, ce jour-là, avait enfin osé lever la main en classe. Sarah l'écoutait, mais ce n'étaient pas les mots qui la retenaient. C'était la voix d'Adaline, douce, chantante. Son visage illuminé par la lumière du soir. Sa présence, tout simplement.

Adaline s'était arrêtée, avait planté son regard dans celui de Sarah. Un regard profond, qui semblait percer toutes ses défenses. « Pourquoi tu me regardes comme ça ? » Sarah avait rougi, mais cette fois elle n'avait pas fui. « Parce que tu es belle. » Les mots étaient sortis tout seuls, sans filtre. Adaline avait ouvert de grands yeux, surprise. « Sarah… »

« Oh excuse-moi, je suis ridicule, Je sais, » avait murmuré Sarah. Adaline s'était rapprochée sur le banc, elle avait attrapé la main de Sarah. Cette fois, Sarah l'avait laissée faire. Sa main était douce, chaude, apaisante. Cela n'avait rien à voir avec ce qu'elle connaissait. La peau d'Adaline ressemblait à du velours, ses doigts étaient fins,

presque fragiles. Rien de dur, rien d'effrayant.

« Sarah, je… je ne sais pas si c'est bizarre. Franchement, je m'en fiche. Ce que je sais, c'est que depuis que je suis arrivée ici, je n'arrête pas de penser à toi. Je me trouve des prétextes pour passer du temps avec toi. Je me réveille en pensant à toi. Je m'endors pareil. »

Sarah avait senti son cœur cogner trop fort. Adaline continuait, la voix un peu tremblante : « Je sais que tu as vécu des trucs horribles. Victoire m'en a parlé un peu. Elle m'a demandé de faire attention à toi. Mais Sarah… » Elle s'était arrêtée, avait pris une grande inspiration. « Je suis… je suis gay. Je le sais depuis que j'ai quinze ans. Je suis attiré par les filles, pas par les garçons, jamais. Et toi… je n'en sais rien, mais ce que je sais, ce que j'aimerais, c'est essayer. Avec toi. Si tu en as envie. Il n'y a pas de pression, vraiment. Juste voir ce que ça donnerait. Juste… être ensemble. »

Sarah avait senti quelque chose lâcher, là, dans sa poitrine. Comme un nœud qui se défaisait, tout doucement. Quelque chose était resté coincé depuis six ans, ou peut-être depuis toujours. Elle avait repensé à ce que Victoire lui avait dit. L'amour, ça pouvait avoir d'autres formes. Elle avait hoché la tête, les yeux pleins de larmes. « Moi aussi. J'ai envie d'essayer, moi aussi. »

Adaline s'était penchée vers elle, tout doucement, lui laissant le temps de reculer si elle le voulait. Mais Sarah n'avait pas bougé. Elle avait fermé les yeux, attendu. Leurs lèvres s'étaient trouvées, légères, une caresse plus qu'un vrai baiser. Les lèvres d'Adaline étaient chaudes, sucrées, avec un goût de café. Le cœur de Sarah s'était emballé, mais ce n'était pas de la peur, cette fois. C'était du désir. Un désir neuf, fragile, qui naissait doucement, comme une plante après la pluie. Le baiser n'avait duré que quelques secondes. Adaline s'était reculée, avait cherché le regard de Sarah. Sarah avait ouvert les yeux, vu l'inquiétude chez Adaline.

« Ça va ? » Sarah avait souri. Un vrai sourire, le premier depuis si longtemps. « Oui. Oui, ça va. C'était… c'était bien. - Juste bien ? » Adaline souriait aussi, un sourire malicieux. « Non.

C'était… magnifique. » Et pour la première fois, Sarah avait ressenti du désir, du plaisir, de la tendresse sexuelle.

Elle avait pleuré, mais c'étaient des larmes de soulagement, de joie, peut-être même d'espoir. Adaline l'avait serrée fort, tout contre elle, et lui avait soufflé à l'oreille que tout allait bien, qu'elles avaient tout le

temps, vraiment, qu'il n'y avait aucune urgence. Et là, pour la toute première fois, Sarah avait ressenti sans trembler. Du plaisir, sans la moindre douleur. Une tendresse, pure, sans la peur de la violence.

Elle avait pleuré, c'était vrai, mais c'étaient des larmes de soulagement. De joie, même. Quelque chose qui ressemblait à de l'espoir, ce genre d'espoir qui surprend. Adaline l'avait gardée contre elle, lui avait répété doucement que tout allait bien, qu'elles avaient du temps devant elles, qu'elles n'avaient pas à se presser.

Après cela, les semaines avaient filé. Leur histoire avait poussé doucement, comme une fleur qui s'ouvre lentement, pétale après pétale. Il y avait eu ces regards qui duraient un peu trop, des mains qui se frôlaient, qui se cherchaient sous la table, des baisers échangés à la volée dans la salle des maîtres, quand les enfants étaient partis. Adaline ne bousculait rien. Elle guettait le moindre signe de malaise chez Sarah, proposait sans jamais imposer, attendait toujours que Sarah fasse le premier pas.

Un soir de juin, après une journée écrasante de chaleur, elles s'étaient retrouvées dans la chambre d'Adaline. Sarah venait juste reprendre un livre, mais elle n'était pas repartie. Elles s'étaient assises sur le lit, avaient parlé un moment, puis le silence était tombé, lourd, électrique.

Elles s'étaient embrassées plus fort cette fois. Sarah avait répondu, avait entrouvert les lèvres, avait laissé la langue d'Adaline trouver la sienne. C'était nouveau, étrange, mais terriblement bon. Sur les lèvres d'Adaline, Sarah avait retrouvé le goût du thé à la menthe qu'elles venaient de boire, et puis, il y avait ce goût d'elle, impossible à décrire.

Les mains d'Adaline avaient glissé dans les cheveux de Sarah, étaient restées là, à caresser sa nuque. Sarah avait frissonné, pas de peur, juste de plaisir. Elle avait posé ses mains sur la taille d'Adaline, avait senti la chaleur de son corps traverser le tissu léger de sa robe d'été. Elles s'étaient allongées sur le lit, s'étaient embrassées encore et encore, apprenant peu à peu le goût de l'autre, la douceur de la peau, le rythme de leur souffle. Adaline avait embrassé le cou de Sarah, juste sous l'oreille, à un endroit qui la faisait gémir sans qu'elle puisse se retenir. Sarah découvrait son propre corps, comprenait qu'il pouvait ressentir du plaisir, que les mains d'Adaline ne réveillaient plus la panique, seulement cette chaleur douce qui se propageait partout.

« On peut s'arrêter quand tu veux, » avait murmuré Adaline contre

sa peau. « Dis-le-moi si c'est trop. » Mais Sarah ne voulait pas s'arrêter. Pour une fois, elle voulait continuer. Elle voulait comprendre, sentir, vivre ce moment.

Adaline avait déboutonné sa chemise lentement, un bouton après l'autre, s'arrêtant à chaque fois pour embrasser la peau mise à nu. Sarah tremblait, oui, mais d'attente. Quand la chemise s'était ouverte, Adaline s'était arrêtée, l'avait regardée droit dans les yeux. « Tu es magnifique. » Sarah avait rougi, avait voulu se cacher. Mais Adaline avait pris ses mains, les avait écartées tout doucement. « Non. Ne te cache pas. Pas avec moi. »

Elle avait embrassé Sarah encore, puis ses lèvres avaient glissé partout. Sarah sentait son corps s'éveiller sous chaque caresse, des sensations nouvelles qui explosaient partout où Adaline passait. C'était doux. C'était tendre. C'était simple, mais c'était bon. Adaline continuait, ne s'arrêtait plus. Sarah se cambrait, cherchait plus, voulait sentir encore cette chaleur qui montait en elle.

« S'il te plaît, » souffla Sarah, sans même trop savoir ce qu'elle demandait. Adaline sourit contre sa peau, sans s'arrêter, ses caresses devenaient plus intimes. Un moment, Sarah laissa échapper un cri, surpris et ravi à la fois. « Ça va ? - Oui. Oh oui. Continue. S'il te plaît. »

Alors Adaline continua, douce, patiente, attentive à chaque réaction de Sarah. Sarah redécouvrait son corps, sentait les vagues de plaisir grandir, de plus en plus fort, de plus en plus urgent. Elle s'accrochait à Adaline, enfouissait son visage dans son cou, respirait cette odeur de savon et de peau chaude. Et puis, d'un coup, tout explosa. Une déferlante de sensations, de lumière, de chaleur. Son corps s'arqua, ses mains s'agrippèrent aux épaules d'Adaline, et elle cria, vraiment cria, juste de plaisir.

Quand tout se calma, Sarah resta là, allongée, encore tremblante, les larmes coulant sur ses joues. Adaline la serra contre elle, la berça tout doucement. « C'était trop ? Je suis désolée, j'aurais dû… » « Non, » coupa Sarah, la voix rauque. « Non, c'était… c'était parfait. Je pleure parce que… parce que je ne savais pas. Je ne savais pas qu'on pouvait ressentir ça. Que ça pouvait être doux. Beau. Sans douleur. » Adaline l'embrassa sur le front, sur les joues, sur la bouche. « C'est comme ça que ça doit être. Toujours. » Cette nuit-là, elles dormirent ensemble pour la première fois, nues, enlacées, peau contre peau. Sarah s'endormit paisiblement, sans cauchemars, pour la première fois depuis des années.

Les nuits suivantes, elles les passèrent ensemble. Sarah apprenait aussi à donner, pas seulement à recevoir. Elle explorait le corps d'Adaline, cherchait ses zones sensibles, les gestes qui la faisaient frissonner. Elle réalisait qu'elle aimait ça aussi, donner du plaisir, voir Adaline trembler sous ses mains, l'entendre murmurer son nom dans la nuit.

Avec Adaline, Sarah se sentait en sécurité. Son corps lui appartenait à nouveau. Personne ne prenait, tout était donné, partagé, consenti. La tendresse d'Adaline effaçait doucement les cicatrices laissées par les Keller et tous les salopards d' avant. Comme une mer calme qui polit les rochers.

Mais elles gardaient tout ça secret. Sarah avait encore peur. Peur des regards, peur du jugement. Collioure, c'était un petit village, pas vraiment ouvert d'esprit, et elle n'avait aucune idée de la réaction de Victoire, André, Harry, ou Aïssa. Et s'ils la rejetaient ? Et s'ils pensaient qu'elle était « anormale » ? Adaline comprenait. Elle savait qu'un jour, il faudrait que ça sorte, qu'elles en parlent. Mais elle laissait Sarah choisir. Elle attendait, patiente, aimante.

Pour l'instant, elles vivaient leur histoire en cachette, volaient des instants d'intimité quand la maison était vide, s'embrassaient dans l'ombre, se retrouvaient la nuit dans la chambre d'Adaline.

Chapitre final : Trois mariages sous le soleil.

Collioure, 15 août 2003

Le jour s'était levé dans une lumière dorée, presque trop belle pour être vraie. On aurait dit que le ciel voulait lui aussi célébrer l'événement. Il n'y avait pas un nuage, rien, juste ce bleu profond de la Méditerranée qui se perdait dans la mer. La Villa Tramontane ne ressemblait plus à elle-même. Des guirlandes de fleurs blanches grimpaient le long de la terrasse, des lampions pendaient dans les pins, et les tables, couvertes de nappes blanches toutes neuves, attendaient sagement les invités.

Tous avaient passé la semaine à tout préparer, à courir partout pour que rien ne manque. Elles avaient posé de la lavande et des roses blanches dans chaque coin, accroché des rubans de soie aux chaises, et monté cette grande arche fleurie qui allait servir de décor aux cérémonies.

Les premiers invités commencèrent à arriver dès le milieu de la matinée.

André retrouvait ses vieux compagnons d'armes. Ils étaient venus de partout en France, parfois même de bien plus loin. Des hommes qu'il n'avait pas revus depuis des années, depuis les jours de la Légion, du Tchad, du Liban, toutes ces vies d'avant. Ils avaient pris de l'âge, comme lui. Les cheveux grisonnaient, les rides marquaient les visages, les corps semblaient encore droits, mais on sentait que les années avaient pesé. Ils se serraient la main avec force, se donnaient des tapes dans le dos, se regardaient en silence, avec cette complicité de ceux qui avaient vécu l'enfer ensemble.

« Tu t'es bien rangé, mon vieux, » lança Laurent, l'ancien sergent-chef qui boitait toujours un peu depuis sa blessure au genou. « Une villa, une femme, une famille. Qui l'aurait parié ? » André lui sourit. « Même pas moi, pour tout dire. » Laurent hocha la tête. « T'as eu raison. On ne peut pas rester des fantômes toute notre vie. »

De son côté, Victoire accueillait les siens. Martine, bien sûr, l'amie de toujours, était venue de Paris avec son mari. Et puis d'anciennes collègues de la Croix-Rouge, des femmes solides, chaleureuses, qui avaient traversé la planète pour aider les autres. Elles serraient Victoire dans leurs bras, la félicitaient, plaisantaient sur le fait qu'elle avait attendu cinquante et un ans pour vivre ça. « Il fallait le bon, » répondait Victoire, tout sourire.

Harry, lui, avait rameuté ses copains d'études de Montpellier. Une bande de jeunes architectes, pleins d'idées et jamais les derniers pour rire. Ils étaient arrivés la veille, avaient dormi à l'hôtel, et débarquaient maintenant, bruyants, joyeux. Ils serraient la main d'André, embrassaient Victoire et Aïssa, tapaient dans le dos de Harry en lançant des félicitations.

Aïssa, de son côté, avait invité ses copines de la fac et de l'école où elle enseignait. Des filles pleines de vie, qui admiraient Aïssa pour son intelligence et sa gentillesse. Elles n'en revenaient pas de la villa, de la vue, du décor. Certaines étaient venues accompagnées de leurs compagnons, d'autres étaient arrivées seules, un peu intimidées ou simplement impatientes de retrouver cette famille.

Peu à peu, tout le quartier s'était rassemblé devant la villa, comme si l'événement était devenu celui de tous. Les voisins s'étaient mêlés aux commerçants, reconnaissables à leurs tabliers ou à leurs sourires familiers. Il y avait le boulanger, celui qui, depuis six ans, déposait chaque matin le pain encore chaud sur le pas de la porte. Il y avait aussi la fleuriste, connue pour sa douceur, qui s'était occupée de tous les bouquets, du plus petit au plus somptueux, pour chaque événement. Le poissonnier, fidèle parmi les fidèles, avait été chargé de fournir le poisson pour la fête, un honneur qu'il racontait déjà à qui voulait l'entendre.

Tous ces gens avaient vu les ados grandir, avaient partagé les joies et les peines de la famille, connaissaient leurs histoires comme s'ils faisaient partie des leurs. Ils étaient venus accompagnés de leurs propres enfants, parfois de leurs parents âgés, créant une foule bigarrée, animée, pleine de vie et de chaleur humaine.

À onze heures précises, le maire de Collioure était arrivé d'un pas décidé, suivi de près par son adjoint. C'était un homme d'une soixantaine d'années bien tassées, au visage ouvert et jovial, dont le rire facile résonnait déjà parmi les invités. Il portait fièrement l'écharpe tricolore, symbole de sa fonction, qui tranchait sur sa veste sombre. Il avait serré la main d'André avec vigueur, embrassé Victoire avec une affection toute paternelle, puis félicité les jeunes mariés d'un ton enjoué.

« C'est bien la première fois que j'officie pour un double mariage, » avait-il lancé en s'adressant à l'assemblée, un sourire bizarre aux lèvres. « On va s'en souvenir longtemps, je vous le garantis. » Il savait à quel point cette journée allait marquer les esprits.

La cérémonie civile s'était déroulée sur la grande terrasse, face à la mer qui miroitait sous le soleil. Les chaises, disposées en demi-cercle, formaient un écrin autour de l'arche fleurie dressée devant le bleu du ciel. Les invités s'étaient installés peu à peu, discutant à voix basse, échangeant des rires, des anecdotes, des regards complices. Chacun semblait heureux d'être là, détendu, comme si le temps s'était suspendu pour laisser place à la fête et à la tendresse partagée.

Victoire et André avaient ouvert la marche. Ils avançaient main dans la main, lentement, savourant chaque pas, sous les regards émus de leurs proches. Victoire portait une robe en soie ivoire, simple mais d'une élégance rare, qui lui arrivait juste aux genoux. Il n'y avait ni voile ni traîne, seulement cette robe épurée qui soulignait sa silhouette avec naturel. Ses cheveux, relevés en un chignon savamment décoiffé, laissaient échapper quelques mèches folles qui adoucissaient son visage. Elle rayonnait d'une beauté tranquille, celle de la maturité et du bonheur assumé.

André avait ressorti un costume gris clair, qu'il n'avait pas porté depuis des années, une chemise blanche impeccable mais sans cravate – il y tenait. Cependant, il y avait discrètement accrochés à son revers l'insigne de la Légion et deux petites décorations discrètes. « Je ne me suis pas habillé comme ça depuis mes obsèques militaires, » plaisantait-il en riant, « et encore, c'était pas pour moi. » Victoire riait à chaque fois, touchée par sa légèreté.

Au dernier moment, juste avant qu'ils rentrent dans la Mairie, ses anciens frères d'armes, s'étaient mis en ligne, face à face et avaient formé une double haie d'honneur : « Présentez sabres et épées » avait crié le plus gradé. André et Victoire étaient passés sous l'arche formée par les lames pour rentrer dans la Mairie. Juste avant de passé le seuil, André s'était retourné et avait soufflé : « Vous charriez, les gars. Enfin : Legio, patria nostra, Honneur et Fidelité ! » Ses amis avaient baissé leurs armes, l'avaient rejoint et posant les pointes de leurs armes sur son épaule, tels des chevaliers adoubant l'un des leurs, avaient crié tous ensembles : « Honneur et Fidelité » Puis, un à un, ils l'avaient étreint sobrement avant de reprendre leurs places, sous les applaudissements et les vivats des spectateurs.

Le maire avait enfin pris la parole, sa voix grave couvrant le murmure des vagues. Il avait parlé de l'amour qui traverse le temps, de la beauté de recommencer, même après avoir tout connu, tout traversé. Il avait évoqué la famille qu'ils avaient construite, les enfants devenus adultes, la villa qui s'était transformée au fil des années en un refuge pour tous ceux qui avaient besoin de chaleur ou de réconfort. Il

montrait ainsi que l'amour ne se figeait pas, mais se renouvelait sans cesse.

Victoire et André avaient échangé leurs vœux, des mots simples mais chargés d'émotion, qui résonnaient fort dans le silence recueilli de l'assemblée. « Je promets de t'aimer, de te respecter, de rester à tes côtés, » avait murmuré Victoire, la voix un peu tremblante. André, les yeux brillants, avait répondu : « Je promets de te protéger, de te soutenir, de te rendre heureuse autant que possible. » On sentait dans leurs paroles tout le vécu, toute la tendresse accumulée au fil des années.

Ils avaient échangé leurs alliances, de simples anneaux d'or, symboles d'une union solide et sans fioritures. Le maire les avait déclarés mari et femme. Ils s'étaient embrassés longuement, sous les applaudissements et les sifflements joyeux de la foule, savourant ce moment unique où tout semblait possible.

Au premier rang, Martine ne parvenait plus à retenir ses larmes, émue par la scène. Les vieux copains d'André tapaient dans leurs mains, fiers et heureux pour leur ami. Sarah, radieuse, applaudissait de tout son cœur, la main d'Adaline discrètement serrée dans la sienne, les yeux brillants de fierté et de bonheur.

Ce fut alors au tour de Harry et Aïssa d'avancer vers l'arche, un large sourire aux lèvres. Harry, vêtu d'un costume bleu marine sobre et élégant, paraissait à la fois nerveux et heureux. Aïssa portait une robe blanche légère, presque vaporeuse, qui dansait autour d'elle à chacun de ses pas. Ses cheveux courts étaient parsemés de petites fleurs blanches, et dans ses yeux brillait une joie pure, presque enfantine.

Le maire avait repris la parole, cette fois tourné vers les jeunes mariés. Il avait parlé de la force de leur amour, de leur jeunesse, de la chance qu'ils avaient de s'être trouvés si tôt et de s'être choisis. Il avait évoqué, avec tendresse, l'avenir qu'ils allaient construire ensemble, la maison, les projets, les enfants à venir, tout ce qui leur restait à inventer.

Harry, visiblement très ému, avait dû s'arrêter un instant pour reprendre son souffle et maîtriser son émotion, puis il avait déclaré d'une voix vibrante : « Je t'aime depuis tant d'années. Je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. Je promets de te rendre heureuse, de construire notre vie ensemble, de ne jamais te décevoir. » Ces quelques mots avaient touché l'assemblée, qui retenait son souffle.

Aïssa n'avait pu retenir ses larmes à son tour. Elle avait répondu d'une voix émue mais assurée : « Tu es mon premier amour. Mon unique amour. Je promets de t'aimer, de te soutenir, de vieillir avec toi. D'être ta femme, ton amie, ta complice. Pour toujours. » Ses larmes coulaient librement, mais elle souriait, rayonnante.

Ils avaient échangé leurs alliances sous les regards attendris de leurs familles et de leurs amis. Le maire les avait unis à leur tour. Leur baiser, passionné, sincère, avait déclenché des applaudissements encore plus forts, des cris de joie, des éclats de rire.

Victoire sanglotait, submergée par l'émotion, tandis qu'André lui tendait un mouchoir et essuyait discrètement ses propres larmes. Les amis de Harry criaient et s'embrassaient, tandis que les amies d'Aïssa, toutes aussi émues, pleuraient ensemble en se serrant dans les bras.

Alors que le maire s'apprêtait à prononcer son discours de clôture, à remercier l'assemblée et à inviter tout le monde à passer à table pour le grand festin, il s'interrompit soudain. Jetant un regard sur sa montre, il leva les yeux vers Sarah et Adaline, assises au premier rang. Le silence s'installa, plein d'attente et de curiosité, comme si un nouveau chapitre s'apprêtait à s'écrire sous les yeux de tous.

Ils s'apprêtaient tous à quitter la salle, quand soudain le maire a demandé qu'on attende encore un instant. Il a lancé d'une voix forte, un sourire mystérieux aux lèvres : « Attendez, ne partez pas tout de suite. On dirait bien qu'il y a un troisième mariage aujourd'hui. » Un silence énorme s'est abattu sur la salle. Tout le monde s'est regardé, complètement perdu. Un troisième mariage ? Qui donc ? Les invités chuchotaient, cherchaient du regard des explications, mais personne ne comprenait.

C'est alors que Sarah s'est levée, les mains tremblantes, le souffle court. Juste à côté d'elle, Adaline s'est aussi dressée, pâle d'émotion. Elles se sont prises la main, leurs joues rouges, les yeux brillants d'intensité. Sans dire un mot, elles ont avancé ensemble vers l'arche des mariés, sous le regard ahuri de toute la salle. Un murmure a parcouru l'assemblée, cette fois ce n'était plus du bavardage mais mille questions chuchotées. Deux femmes ? C'était bien ça ? Sérieusement ? Le maire, lui, rayonnait littéralement. Son sourire ne laissait aucun doute sur sa joie.

« Mesdames et messieurs, aujourd'hui, j'ai l'immense honneur de célébrer le tout premier mariage entre personnes du même sexe dans tout le département des Pyrénées-Orientales. Sarah Foster et Adaline

Morel ont choisi ce jour, entourées de vous, pour s'unir officiellement. »

Un silence, encore, mais chargé d'émotion. Puis soudain, Victoire s'est levée d'un bond, elle a éclaté en applaudissements en criant, des larmes de bonheur dévalant ses joues. André n'a pas tardé à la rejoindre, puis Harry et Aïssa se sont dressés à leur tour. Et là, c'est comme si une vague avait tout emporté : tout le monde s'est levé, acclamant, sifflant, frappant dans les mains, certains en pleurs, d'autres riant, tous submergés par la joie. Martine a hurlé un énorme « Bravo ! », la voix rauque d'émotion. Les frères d'armes d'André, un peu éberlués mais sincères, se sont mis à applaudir, tapant dans leurs mains à s'en faire mal. Les amis de Harry, les copines d'Aïssa se sont dressés sur leurs chaises, criant leur bonheur à pleins poumons.

Sarah et Adaline, bouleversées, sont restées enlacées sous l'arche, les larmes coulant sans retenue sur leurs visages. Elles se serraient l'une contre l'autre, tremblantes, mais rayonnantes. Le maire a dû prendre une grande inspiration pour reprendre la parole, la gorge serrée par l'émotion. Il a parlé d'amour, de toutes les formes d'amour, de la beauté de cette journée où trois couples différents s'unissaient, chacun avec son histoire, ses combats, ses rêves.

Sarah a commencé les vœux, la voix brisée par l'émotion mais pleine de détermination. « Adaline, tu m'as prouvé que l'amour pouvait exister sans violence, sans crainte. Avec toi, j'ai découvert la tendresse, la douceur, le bonheur simple. Je te promets de t'aimer, de te chérir, de bâtir notre vie ensemble, jour après jour. Tu es la lumière qui éclaire mon chemin. Me, Sarah, I love you with all my heart !»

Adaline, les yeux inondés de larmes, a pris la parole à son tour : « Sarah, t'es la personne la plus courageuse que j'aie jamais connue. Tu as traversé l'enfer et aujourd'hui, tu es là, debout, magnifique. Je te promets de t'aimer, de te protéger, de te faire rire chaque jour. Je te promets d'être ta femme, ton amour, ton foyer. » Elles ont échangé les alliances, les mains tremblantes mais sûres. Le maire a prononcé la phrase tant attendue, les déclarant officiellement mariées.

À ce moment, les applaudissements ont redoublé, plus forts encore, couvrant presque les voix. Sarah et Adaline se sont embrassées longuement, tendrement, sous une pluie d'applaudissements, de cris et de sifflets. On sentait que personne n'aurait voulu que ce moment s'arrête. Victoire a foncé vers Sarah, la serrant dans ses bras à l'étouffer, en pleurant et riant à la fois. « Ma petite sœur… Je suis si fière de toi », a-t-elle murmuré.

André a embrassé Sarah sur le front, puis a serré chaleureusement la main d'Adaline. « Bienvenue dans la famille. Merci de rendre notre Sarah si heureuse. », a-t-il dit, la voix vibrante. Harry et Aïssa ont pris les deux jeunes mariées dans leurs bras, les couvrant de félicitations, de rires, les yeux brillants de bonheur.

Alors, sous l'arche, les trois couples de mariés sont restés ensemble, enlacés, formant un bloc soudé et ému. Ils posaient pour le photographe qui n'arrêtait pas de déclencher, capturant tous les sourires, toutes les larmes, tous ces gestes tendres qui faisaient de ce jour un moment à part, presque historique. Ce n'était pas seulement le premier mariage homosexuel du département, c'était aussi le symbole d'une famille hors du commun, unie dans la diversité et l'amour.

Peu après, le repas a été servi sur la grande terrasse baignée de soleil. Les longues tables, magnifiquement décorées de fleurs et de rubans, croulaient sous les plats appétissants. Le poissonnier du village avait apporté du loup de mer grillé, des dorades et des rougets tout frais. Le boulanger avait livré des montagnes de pain croustillant. Les salades colorées, les légumes grillés, les fromages locaux, les plateaux de fruits de mer donnaient au festin des allures de banquet. On entendait des rires, des exclamations, des histoires partagées à chaque coin de table, sous le ciel bleu du Sud. Ce jour-là, la famille et les amis étaient réunis autour de trois couples heureux, dans une atmosphère de fête, de tolérance et de bonheur simple.

Le vin avait coulé à flots, sans la moindre retenue. C'était du Collioure, évidemment, un rouge puissant qui laissait sa marque. Les assiettes s'étaient vidées rapidement, les verres n'avaient cessé de se remplir, et les rires s'étaient succédé, éclatants, couvrant presque les conversations animées. Chacun débordait d'énergie, de bonheur, et personne ne semblait se soucier du qu'en-dira-t-on. L'atmosphère vibrait d'une joie contagieuse, celle que l'on ressent lors de moments rares où tout paraît simple, évident.

Après le plat principal, les discours avaient commencé. Martine avait ouvert la série, debout devant tout le monde, un léger tremblement dans la voix au début, mais une chaleur sincère dans le regard. Elle avait évoqué Victoire, son amie d'enfance, rappelant à tous les épreuves traversées, sa force inébranlable, son courage dans l'adversité, et surtout la générosité de son cœur. Martine avait raconté quelques anecdotes drôles de leur jeunesse, arrachant des éclats de rire à l'assemblée, avant de parler de l'amour, celui qui était venu tard mais qui avait trouvé sa place, solide et vrai, entre Victoire et André.

Laurent, un vieil ami de la Légion, avait ensuite pris la parole. Il avait parlé d'André, le soldat, celui dont la précision et le sang-froid forçaient l'admiration. Mais il avait surtout voulu raconter l'homme qu'André était devenu avec les années : un homme tendre, attentionné, qui avait appris à donner et à recevoir l'amour. « André, t'as sauvé des vies toute ta vie. Mais aujourd'hui, c'est toi qu'on a sauvé. Par Victoire, par cette famille. Et franchement, on est tous heureux pour toi. » Sa voix s'était un peu brisée sur la fin, et André, ému, s'était levé pour lui serrer la main, les yeux humides.

Un ami de Harry avait pris le relais, plongeant tout le monde dans les souvenirs de jeunesse, les bêtises d'étudiants dont ils riaient encore. Il avait parlé de la complicité entre Harry et Aïssa, de la force tranquille de leur amour, de leur capacité à rêver ensemble, à se lancer dans des projets un peu fous, mais toujours main dans la main.

Ensuite, une amie d'Aïssa, la voix tremblante, les yeux brillants de larmes, avait tenu à parler de la gentillesse d'Aïssa, de sa générosité sans calcul, de son intelligence qui illuminait ceux qui l'entouraient. Elle avait levé son verre, souhaitant aux jeunes mariés tout le bonheur possible, et tout le monde l'avait imitée dans un joyeux brouhaha.

Puis Victoire s'était levée à son tour, un peu hésitante, le souffle court sous l'émotion. Elle avait cherché Sarah et Adaline du regard, et leur avait adressé des mots simples mais puissants. « Sarah, t'es arrivée chez nous brisée, cassée, à peine vivante. Maintenant, tu es là, mariée, heureuse, épanouie. Je ne pourrais pas être plus fière de toi. Adaline, tu as ramené ma sœur à la vie. Tu lui as montré que l'amour, ça peut être doux, beau, bon. Merci. Merci d'être là. Merci d'aimer Sarah comme elle le mérite. » L'émotion avait envahi la salle, et Sarah et Adaline, submergées, s'étaient levées pour la serrer dans leurs bras, un long instant suspendu.

La soirée avait continué, sur ce flot de tendresse et de chaleur humaine. Les plats s'étaient succédé, le vin aussi, les conversations allaient bon train, les invités passaient de table en table, heureux de se retrouver ou de faire connaissance. Les rires fusaient de partout, on s'embrassait, on se racontait des souvenirs, on partageait des projets. Peu à peu, la nuit était tombée, enveloppant le jardin d'une douce pénombre. Les lampions suspendus s'étaient allumés, dessinant des guirlandes lumineuses qui donnaient à la villa un air de fête, presque magique.

La musique avait commencé, amenée par un petit groupe du coin qui alternait jazz doux et rythmes de bossa nova. La terrasse s'était

transformée en piste de danse improvisée. Victoire et André, un peu maladroits mais rayonnants de bonheur, avaient ouvert le bal sous les applaudissements. Ils se tenaient serrés, les yeux brillants, comme s'ils découvraient une nouvelle jeunesse.

Harry et Aïssa les avaient vite rejoints, plus à l'aise, riant, tournoyant, débordant d'énergie et d'amour. Sarah et Adaline, elles aussi, avaient osé se lancer, tendres et complices, joue contre joue, sous le regard bienveillant des invités. Certains les observaient avec curiosité, d'autres avec une émotion discrète, mais ce soir-là, personne ne jugeait. C'était le jour de l'amour, de la fête, et rien d'autre n'avait d'importance.

La soirée s'était étirée sans que personne ne voie le temps passer. On dansait, on buvait, on chantait à tue-tête des refrains connus. Les enfants couraient dans tous les sens, profitant de la liberté de la nuit, les joues rouges d'excitation. Les vieux compagnons de la Légion racontaient des histoires, le verre de whisky à la main, captivant les plus jeunes. Les copines d'Aïssa dansaient en riant, les voisins échangeaient avec les Parisiens, et tout le monde semblait à sa place, uni par ce moment unique.

Aux environs de minuit, une voix avait lancé, pleine d'entrain : « Bain de minuit ! Tradition française ! » Le mot d'ordre avait été repris aussitôt, et la moitié de l'assemblée s'était levée d'un bond. Les plus jeunes étaient partis en courant vers la plage, suivis de près par des adultes ragaillardis par l'ambiance et le vin. Harry, Aïssa et leurs amis avaient mené la marche, riant, se défiant en chemin.

Sur la plage, certains avaient gardé leurs sous-vêtements, dérogeant à la tradition, d'autres non fidèles à la coutume, mais tout le monde s'était précipité dans la mer noire, poussant des cris de surprise et de joie. Les éclats de rire résonnaient sous les étoiles, portés par le vent. Sarah et Adaline avaient suivi, main dans la main, frissonnant dans l'eau fraîche, mais rayonnantes. Victoire avait hésité, mais André lui avait saisi la main, un sourire malicieux aux lèvres : « Allez, viens. Ça fait des années qu'on n'a pas fait ça. » « On est mariés maintenant. On est respectables », avait-elle protesté en riant. « Justement, plus d'excuses », lui avait-il répondu. Ils s'étaient déshabillés à la va-vite, avaient plongé ensemble dans l'eau sombre. Le choc du froid avait fait crier Victoire, mais André avait éclaté de rire, et ils avaient nagé un peu, savourant cette folie douce, entourés de leurs proches, sous le ciel étoilé.

Petit à petit, tout le monde était remonté sur la plage, grelottant,

mais heureux. On s'était séché tant bien que mal, rhabillé à la hâte, puis on était remonté vers la villa, la peau encore fraîche de la mer et le cœur léger. Certains avaient décidé de veiller un peu plus longtemps, partageant un dernier verre sur la terrasse. D'autres, épuisés mais comblés, étaient partis se coucher, le sourire aux lèvres.

Vers deux heures du matin, les derniers invités avaient quitté la villa. Les compagnons d'André étaient montés dans un taxi pour rejoindre leur hôtel, les amis de Harry étaient repartis vers le village, les voisins avaient regagné leurs maisons. Martine avait embrassé Victoire avec émotion, lui promettant de revenir bientôt.

Quand la porte s'était refermée derrière le dernier invité, un silence inattendu était tombé sur la villa. Un silence doux, presque irréel, chargé de tout le bonheur et la tendresse de la soirée. Dans la maison, il ne restait que les échos des rires, la chaleur des souvenirs, et une paix nouvelle, profonde, comme si la nuit elle-même voulait protéger le trésor de cette journée.

Sarah et Adaline étaient restées sur la plage, leurs silhouettes éclairées par la lueur vacillante d'un petit feu qu'elles avaient allumé avec des branches mortes et du bois flotté ramassé tout autour. Les flammes dansaient doucement et le crépitement du bois réchauffait la nuit, brisant à peine le silence paisible qui régnait. L'air sentait le sel et la fumée.

Au bout d'un moment, Harry et Aïssa étaient venus les rejoindre. Ils s'étaient installés près du feu, les pieds enfoncés dans le sable encore tiède du jour. Puis Victoire et André étaient descendus à leur tour, une bouteille de vin dans une main, des couvertures dans l'autre. Ils riaient doucement, portés par la légèreté de la soirée.

Ils étaient six, assis en cercle autour du feu. Trois couples, six êtres qui s'étaient trouvés, choisis, qui avaient traversé tant d'épreuves pour se retrouver là, ensemble, au bord de la mer. Il n'y avait pas besoin de beaucoup de mots : parfois un éclat de rire, parfois un simple soupir, un regard complice. Le silence leur convenait, il était doux, plein de la confiance tranquille de ceux qui n'ont plus rien à prouver.

Harry avait passé un bras autour des épaules d'Aïssa, la tenant tout contre lui. Aïssa s'était blottie, sa tête posée sur son épaule, les yeux mi-clos. Tout près, Victoire et André se tenaient la main, leurs doigts enlacés, se lançant de temps en temps un sourire tendre. Sarah et Adaline, allongées côte à côte sur le sable, s'étreignaient comme si elles voulaient figer ce moment pour toujours, comme si rien au

monde ne pourrait les séparer.

Au-dessus, le ciel était d'un noir profond, percé d'une multitude d'étoiles. Elles semblaient si proches, presque à portée de main, et la mer, en contrebas, murmurait à voix basse, ramenant doucement les vagues sur le rivage. Le feu projetait sur leurs visages des reflets orangés, réchauffant leurs joues, leurs cœurs, comme une promesse de douceur.

La Villae Tramontane, baignée par la première lumière du matin, semblait sourire doucement, comme si elle aussi gardait en mémoire tous leurs secrets, leurs peines et leurs joies, et partageait avec eux ce bonheur simple d'être là, vivants, aimés.

Fin, merci de m'avoir lu

Explication : Une villae est une villa romaine à plusieurs extensions, pour plusieurs familles, quoi.

Résumé : (SPOILER) "La Villae" suit les parcours d'André et de Victoire, deux personnes cabossées par la vie qui tentent de se réparer, chacun à sa façon. André a grandi dans la misère à Marseille, il a glissé vers la délinquance avant de trouver une porte de sortie dans la Légion étrangère. Victoire, elle, vient d'un milieu bourgeois qui l'étouffe. Elle se rebelle, tombe dans la drogue, puis se relève en s'engageant dans l'humanitaire.

Leurs vies se croisent une première fois, presque par hasard, au Tchad en 1987. André, tireur d'élite, sauve Victoire lors d'une embuscade. Puis chacun repart de son côté. Neuf ans plus tard, à Collioure, leurs routes se recroisent. André est devenu menuisier et élève Aïssa, la fille de son ami légionnaire mort au combat. Victoire, elle, écrit des livres et s'occupe d'Harry, le fils de sa sœur qui n'est plus là. Et voilà que leurs enfants, Harry et Aïssa, tombent amoureux. Impossible d'y échapper : André et Victoire doivent enfin se rencontrer. Ils finissent par comprendre qu'ils se sont déjà croisés, sans jamais vraiment se voir, pendant des années. En parallèle, la demi-sœur cachée de Victoire se reconstruit et rencontre l'amour.

Ce roman parle de rédemption, de familles recomposées, et de ces hasards qui changent tout. À travers des personnages complexes et des moments forts, il montre comment le passé peut à la fois nous hanter et nous éclairer, et comment l'amour, sous toutes ses formes, arrive parfois à réparer ce qu'on croyait perdu.

Personnages principaux : (spoiler)

André Michaud : Ancien voyou marseillais, il a servi dans la Légion avant de devenir menuisier à Collioure. Peu loquace, marqué par un père brutal et la discipline militaire. Il s'occupe d'Aïssa, dont il est le tuteur, et aime Victoire en secret.

Victoire de Montclair : Issue de la bourgeoisie parisienne, elle a été gâtée avant de sombrer dans la drogue, puis de s'en sortir. Aujourd'hui, elle écrit et s'investit dans l'humanitaire. Tante et tutrice de Harry. À la fois forte et vulnérable, elle cherche à se racheter. Amoureuse d'André Michaud.

Aïssa Diallo : Adolescente métisse — père sénégalais, mère tchadienne — orpheline recueillie par André. Brillante et discrète, elle tombe amoureuse d'Harry. Son prénom, en arabe, signifie "celle qui vit".

Harry de Montclair : Fils de Constance (la sœur de Victoire), 15 ans, orphelin depuis la mort de sa mère. Sensible et rebelle, il est amoureux d'Aïssa. Passionné de musique et de littérature.

Personnages secondaires (ordre d'apparition) : (spoiler)

Paul Michaud : Père d'André, alcoolique violent. Il disparaît sans laisser de traces, abandonnant André à Marseille. Il laisse en héritage colère et absence.

Anaïs Michaud : Mère d'André, femme douce, atteinte d'un cancer, morte quand André avait 8 ans. Son souvenir demeure un rare réconfort pour André, surtout lors de ses souvenirs des balades au Vieux-Port.

Constance de Montclair : Petite sœur de Victoire, mère de Harry. Elle meurt à 35 ans en montagne. Elle confie la tutelle de Harry à Victoire et lui laisse une maison à Collioure. Elle incarne la normalité bourgeoise que Victoire a fui, mais rejoint les idées de sa sœur à la fin de sa vie

Diallo : Légionnaire sénégalais, meilleur ami d'André au Tchad. Père biologique d'Aïssa (sa mère, Fatima, était infirmière, tuée en 1987). Il meurt en 1995 et confie Aïssa à André.

Fatima : Mère d'Aïssa, infirmière tchadienne, tuée lors d'une embuscade en 1987. Aïssa l'a à peine connue, mais son absence la hante.

Martine : Bénévole à la Croix-Rouge. Elle sauve Victoire d'un suicide sur le pont de l'Alma en 1986 et devient comme une mère pour elle. Ancienne infirmière, sobre depuis vingt ans.

Philippe : ex de Victoire, critique d'art. Il l'a initiée à la drogue puis l'a abandonnée brutalement en 1983. Il incarne la chute de Victoire.

Commandant Lasserre : Chef du recrutement à la Légion. Il offre une seconde chance à André en 1984. Autoritaire, mais juste et bienveillant.

Sergent-chef Rousseau : Instructeur de tir d'André à la Légion. Il découvre son talent de tireur d'élite. Dur, mais il sait reconnaître la valeur des autres.

Kowalski : Légionnaire polonais, ami d'André et de Diallo. Ancien flic corrompu en Pologne, il apporte loyauté et humour noir au groupe.

Lieutenant Dumas : Supérieur d'André au Tchad en 1987. Strict, mais il respecte André et comprend ses initiatives.

Madame Roca : Épicière catalane à Collioure. Première cliente d'André, elle l'aide à s'intégrer. Elle devient une figure maternelle pour Aïssa.

Monsieur Estève : Notaire retraité, client d'André. Il le recommande pour des travaux à la villa Tramontane. Il incarne la respectabilité locale.

Jordan : Adolescent de Collioure, raciste et provocateur. Il harcèle Aïssa, mais finit humilié par Harry et André. Il représente les préjugés du village.

Sarah Foster : Jeune Australienne, violée et réduite en esclavage par les Keller. Demi-sœur de Victoire.

Adaline Morel : amie de Sarah

Édouard de Montclair : père de Victoire et Constance, ambassadeur de France. Froid et distant, il rejette Victoire après sa descente aux enfers. Il incarne l'hypocrisie bourgeoise. Aussi père de Sarah.

Constance de Montclair, née Sarrazin Mère de Victoire. Femme alcoolique, superficielle, obsédée par les apparences. Elle meurt sans jamais se réconcilier avec Victoire.

Bruce, Dean et Travis Keller : Fermiers australiens ayant réduit Sarah Foster en esclavage. Ils incarnent la violence masculine et l'impunité. Tués par André.